This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

THE SPINGARN COLLECTION
OF
CRITICISM AND LITERARY THEORY
PRESENTED BY
J. E. SPINGARN

2115

MÉLANGES

DE

LITTÉRATURE,

D'HISTOIRE,

ET DE

PHILOSOPHIE.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

MÉLANGES
DE
LITTERATURE,
D'HISTOIRE,
ET DE
PHILOSOPHIE.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée très-considérablement par l'Auteur.

Jean Le Rond d'Alembert

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez ZACHARIE CHATELAIN & fils, Imprimeurs-Libraires.

M. DCC. LIX.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
274056A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1926 L

AVERTISSEMENT

SUR

CETTE NOUVELLE ÉDITION.

DES différens morceaux qui composent ce Recueil, les uns voient le jour pour la premiere fois, les autres ont déjà été soumis au jugement du Public ; & parmi ces derniers, il en est plusieurs qui reparoissent avec des augmentations & des changemens.

On a retouché en quelques endroits l'*Essai sur les Gens de Lettres*, & on y a fait quelques additions relatives à l'état présent de la République Littéraire, dont les membres dispersés & désunis, sont persécutés par ceux même qui

auroient le plus d'intérêt à les défendre & à les protéger. Car quiconque eſt jaloux d'acquérir ou de conſerver l'eſtime & la confiance publique, doit ménager les Ecrivains de ſa nation: ils ſont auprès de leur ſiecle & de la poſtérité les diſtributeurs de la renommée & du blâme, les juges des opinions, & les appréciateurs des hommes.

La liberté avec laquelle on s'eſt exprimé dans l'*Eſſai ſur les Gens de Lettres*, a excité quelques murmures contre l'Auteur. Il n'a qu'un mot à répondre. A-t-il dit la vérité? voilà ce qui importe au Public. A-t-il attaqué ou même déſigné quelqu'un? voilà ce qui importe aux particuliers. N'a-t-il pas expreſſément reconnu qu'il y

avoir des exceptions aux peintures générales qu'il a faites ? On eſt donc en droit de ſe croire excepté, lorſqu'on mérite de l'être. S'offenſer en pareil cas, c'eſt prouver qu'on ſe reconnoît ; & ſe plaindre de la reſſemblance du portrait, c'eſt entendre bien mal les intérêts de ſon amour propre.

L'Auteur Germanique des Mémoires de Chriſtine, qu'on avoit pris la peine & la liberté d'abréger dans la premiere édition de ces *Mélanges*, a trouvé qu'on ne parloit pas aſſez reſpectueuſement de ſa compilation ; il a donc attaqué l'abrégé qu'on en a fait, par une lettre en Langue Françoiſe & en ſtyle Allemand, où ſous un monceau d'invectives, on a heureuſement apperçu deux ou trois

obſervations qui ont paru juſtes. On le remercie de ſes critiques, & de la modération qu'il a miſe dans ſes injures même ; car il s'eſt interdit les termes de Déiſte, de Matérialiſte & d'Athée, ſi libéralement & ſi heureuſement employés aujourd'hui par l'urbanité Françoiſe.

Outre quelques changemens qu'on a faits à l'*Eſſai de traduction de Tacite*, on a de plus augmenté cette Traduction d'un très-grand nombre de morceaux intéreſſans, & d'un diſcours ſur l'*Art de traduire*, dont les connoiſſeurs jugeront; c'eſt tout ce qu'on en peut dire ici. Il en eſt de même des *Réflexions ſur les Eloges Académiques*, qu'on a placées à la tête du ſecond volume ; elles ſervent comme de Préface aux cinq éloges que ce volume

renferme, & qui avoient déjà été publiés.

M. Rouſſeau a fait l'honneur à l'article *Geneve* de l'Encyclopédie de l'attaquer ſur quelques points. Comme cet Ecrivain célebre n'eſt pas du nombre des critiques qui ne méritent que le mépris & le ſilence, on a cru devoir défendre l'article *Geneve*, non par une réponſe en forme, mais par quelques réflexions qu'on ſoumet au jugement de M. Rouſſeau & du Public. Peut-être ces réflexions viennent-elles un peu tard; mais ſi elles ſont mauvaiſes, elles ſeront encore venues trop tôt.

Le Diſcours ſur l'Elocution oratoire n'eſt que l'article *Elocution* de l'Encyclopédie, auquel on a fait des retranchemens, des addi-

tions, & plusieurs changemens; parce que le style propre à un morceau Académique doit être différent du style qui convient à un article de Dictionnaire. Il en est de même de quelques autres articles de l'Encyclopédie, qu'on a insérés dans ces Mélanges.

A l'égard des *Elémens de Philosophie*, qui forment la plus grande partie du quatrieme volume, ce sont moins des Elémens en forme, qu'une esquisse & comme une table raisonnée des principales matieres que de pareils Elémens doivent contenir. On a cependant tâché de rendre cette esquisse & cette table aussi instructives qu'il a été possible; car le premier devoir de la Philosophie est d'instruire, & ce n'est qu'en instruisant qu'elle peut

plaire ; son éloquence est la précision, & sa parure est la vérité.

Plusieurs personnes ayant paru desirer d'avoir à part les Préfaces des ouvrages Mathémariques de l'Auteur, il a détaché de ces Préfaces ce qu'elles renferment de plus philosophique, pour l'insérer dans ces Élémens, où il a cru que des morceaux de ce genre ne paroîtroient point déplacés.

Les remontrances *sur la liberté de la Musique*, auront vraisemblablement autant de contradicteurs, ou plutôt d'ennemis, que l'*Essai sur les Gens de Lettres*. Car dans ces remontrances on a eu la témérité de dire librement son avis sur la musique de la nation, ou plutôt sur la musique que cette nation croit avoir. L'Auteur sera

MÉLANGES
DE
LITTERATURE,
D'HISTOIRE,
ET DE
PHILOSOPHIE.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée très-considérablement par l'Auteur.

Jean Le Rond d'Alembert

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez ZACHARIE CHATELAIN & fils,
Imprimeurs-Libraires.

M. DCC. LIX.

mais il consent volontiers à répondre & à être jugé sur les siens. La Religion, qu'il s'est toujours fait un devoir de respecter dans ses écrits, est la seule chose sur laquelle il ne demande point de grace, & sur laquelle il espere n'en avoir pas besoin. Si le fanatisme de la superstition lui paroît odieux, celui de l'impiété lui a toujours paru ridicule, parce qu'il est sans motif comme sans objet. Aussi a-t-il cette consolation, qu'on n'a pu tirer encore une seule proposition répréhensible du grand nombre d'ouvrages qu'il a publiés jusqu'ici. Il ne parle point des passages qu'on a tronqués ou falsifiés pour le rendre coupable, des imputations vagues qu'on lui a faites, des intentions qu'on lui a prêtées,

des interprétations forcées qu'on a données à ſes paroles ; avec une pareille méthode on trouveroit des erreurs dans les écrits même des Peres. Mais il a le malheur ou l'avantage d'être un des principaux Auteurs de l'Encyclopédie ; & l'Encyclopédie, peu favorable à ces controverſes futiles, qui ſont l'opprobre de notre ſiecle, a jetté ſur tous les hommes de parti *ſans diſtinction* le ridicule & le mépris qu'ils méritent ; tous les hommes de parti doivent donc ſe liguer pour la détruire ; cela eſt naturel & dans l'ordre.

Cette conſpiration générale nous a engagés à remettre ſous les yeux du Public dans ces *Mélanges* la Préface du troiſieme volume de l'Encyclopédie. Les notes qui y

ſont jointes, renferment la réponſe aux objeƈtions qui furent faites il y a ſix ans contre cet ouvrage, par rapport aux principes d'irreligion dont il étoit accuſé; & l'on ſe flatte d'avoir pleinement ſatisfait à ces objeƈtions.

Mais pendant que cette ſeconde édition étoit ſous preſſe, un nouvel orage s'eſt élevé; les brochures ont été lancées de toutes parts; le Gouvernement même paroît avoir pris connoiſſance des imputations dont on a chargé les Auteurs, & n'a point encore prononcé dans le moment (*) où nous écrivons. Son jugement, quel qu'il ſoit, ſera toujours équitable, puiſqu'il fera ceſſer enfin, de quelque maniere

(*) Le 24 Février 1759.

que ce puiſſe être, le ſcandale & les cris que l'Encyclopédie a occaſionnés ſans le vouloir; mais ce jugement fût-il tel que les ennemis de cet ouvrage peuvent le deſirer, il ne donnera, nous oſons le dire, aucun avantage réel à leurs critiques; leurs ſatyres n'en ſeront pas plus fines, leurs raiſonnemens plus juſtes, leurs citations plus fideles (*a*). Si l'autorité juge à

(*a*) Nous en rapporterons quelques traits qui mettront le Public en état de juger du reſte. On fait dire à l'Auteur du Diſcours préliminaire de l'Encyclopédie, que *l'inégalité des conditions eſt un droit barbare*, lorſqu'il a dit ſimplement que la LOI DU PLUS FORT *eſt un droit barbare*; on fait dire à l'Auteur de l'article *Gloire*, que *la Religion qui éloigne les hommes de l'amour d'une gloire mondaine, eſt une Philoſophie auſſi vaine que dangereuſe*; impiété qui ne ſe

propos d'arrêter au milieu de son cours une entreprise contre

trouve ni dans l'article *Gloire* ni ailleurs; on prétend que les articles *Ame* & *Dieu* sont des Traités de Matérialisme & d'Athéisme, quoique ces articles soient tirés en entier des ouvrages de Mrs. Clarke & Jaquelot, les meilleurs que nous ayons contre les Matérialistes & contre les Athées; on soutient, avec une assurance qui en a imposé aux Magistrats, que les renvois du second de ces deux articles sont destinés à détruire les démonstrations de l'existence d'un Être suprême; & pour appuyer cette calomnie on tronque les articles & on rapporte infidélement les passages; (c'est ce que nous sommes en état de *démontrer*, si des ordres supérieurs l'exigent; car c'est à des juges respectables & éclairés, & non à des Ecrivains sans aveu que nous voulons répondre); on prétend que l'Encyclopédie est une société formée pour détruire la Morale & la Religion, & on accuse en même tems les Auteurs de

laquelle on eſt venu à bout de ſoulever les perſonnes les plus

ſe contredire les uns les autres, ce qui ſuppoſe bien peu de concert entr'eux; on leur reproche d'avoir dit (avec St. Paul) que le culte que nous rendons à Dieu doit être raiſonnable; avec le P. Malebranche, que le bonheur de l'homme eſt dans le plaiſir, (comme ſi le mot de *Plaiſir* ſe bornoit aux plaiſirs des ſens); avec les Ecrivains les plus reſpectables, que l'intolérance & la perſécution ſont contraires à l'eſprit du Chriſtianiſme; enfin avec le plus puiſſant de nos Rois, & avec le premier Parlement du Royaume, que l'autorité légitime eſt fondée ſur le *Contrat* fait entre le Souverain & ſes ſujets. L'Eſſai ſur *l'abus de la Critique en matiere de Religion* offre quelques autres exemples plus ridicules encore des nouvelles imputations faites à l'Encyclopédie; & c'en eſt aſſez ſans doute pour nous diſpenſer de répliquer en détail à des Calomniateurs imbécilles, qui ne cherchent en jouant le rôle d'Apôtres

respectables, les Auteurs reconnoîtront sans peine que l'Encyclopédie, quoique très-mal attaquée par ses adversaires, a pu être justement condamnée par ses Juges ; ils béniront la Providence qui les déchargera d'un fardeau que l'amour seul du bien public leur faisoit supporter avec courage ; & ils écriront avec autant de respect que de joie au bas de l'ordre suprême qui leur imposera silence : *Deus nobis hæc otia fecit.*

qu'une existence & des protecteurs ; & par qui la Religion seroit deshonorée, si elle pouvoit l'être. D'ailleurs pour lire la réponse, il faudroit avoir lû les critiques ; & qui peut en avoir le courage ?

DISCOURS

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE
DE
L'ENCYCLOPÉDIE.

AVERTISSEMENT.

*LE Discours Préliminaire de l'*ENCYCLOPÉDIE *a été reçu avec une indulgence qui ne fait qu'exciter ma reconnoissance & mon zéle, sans me fermer les yeux sur ce qui manque à cet ouvrage. J'ai averti, & je ne saurois trop le répeter, que Mr. Diderot est Auteur du* Prospectus *de l'Encyclopédie, qui termine ce Discours, & qui en fait une partie essentielle. C'est à lui qu'appartient aussi la Table ou le Systême figuré des connoissances humaines, & l'explication de cette Table. J'ai joint de son aveu l'une & l'autre au Discours, parce qu'elles ne forment proprement avec lui qu'un même corps, & que je n'aurois pû les faire aussi bien.*

Quoique le succès de l'ouvrage ait été fort au-delà de son mérite & de mes desirs, j'ai eu le bonheur ou le malheur peut-être d'essuyer assez peu de critiques. On m'en a fait quelques-unes, qui sont purement littéraires, & auxquelles je me crois dispensé de répondre. Que m'importe en effet qu'on estime tant qu'on voudra la Rhétorique des Colleges, la foule des Ecrivains

latins modernes, la Prose de Despreaux, de Rousseau, de la Fontaine, de Corneille, & de tant d'autres Poëtes; qu'on regarde avec le P. Le Cointe un certain Virgile (Evêque, Prêtre ou Sacristain) comme un fort méchant homme, *pour avoir eu raison malgré le Pape Zacharie; qu'on prétende que plusieurs Théologiens de l'Eglise Romaine n'ont pas fait des efforts réitérés pour ériger en dogmes des opinions absurdes & pernicieuses (telles que celle de l'infaillibilité du Pape, & de son pouvoir sur le temporel des Rois); qu'on me reproche enfin jusqu'aux éloges que j'ai donnés à quelques grands hommes de notre siécle, dont la plûpart n'ont avec moi aucune liaison, & que l'intrigue, l'ignorance ou l'imbécillité s'efforcent de décrier ou de noircir? Quand le Discours Préliminaire de l'Encyclopédie n'auroit d'autre mérite que d'avoir célébré ces Auteurs illustres, ce mérite sera de quelque valeur aux yeux de la postérité, si les foibles productions de ma plume parviennent jusqu'à elle. Elle me saura gré d'avoir eu le courage d'être juste, malgré l'envie, la cabale, les petits talens, leurs panégyristes, & leurs Mecenes.*

On m'a fait d'autres reproches beaucoup plus graves; leur importance ne me per-

met pas de les taire, mais aussi leur injustice me dispense d'en parler sur le ton d'une apologie sérieuse. En effet, que répondre à un critique qui m'accuse d'avoir cherché dans la formation de la société, plutôt que dans des hypotheses arbitraires, non l'essence, mais les notions *du bien & du mal ; de n'avoir pas examiné comment un homme né & abandonné dans une isle deserte se formeroit les idées de vertu & de vice, c'est-à-dire comment un être romanesque s'instruiroit de ses devoirs envers des êtres inconnus ; d'avoir pensé d'après l'expérience, l'histoire & la raison, que la notion des vices & des vertus morales a précédé dans les Païens la connoissance du vrai Dieu ; d'avoir dispensé l'homme de ses devoirs envers l'Être suprême, quoique je parle à plusieurs reprises de ces devoirs ; d'avoir regardé les corps comme* cause efficiente *de nos sensations, quoique j'aye dit expressément qu'ils n'ont avec nos sensations* aucun rapport ; *d'avoir cru que la spiritualité de l'ame & l'existence de Dieu étoient des vérités assez claires pour ne demander que des preuves très-courtes ; de n'avoir point parlé* assez au long *de la Religion Chrétienne, dont je pouvois même me dispenser de parler abso-*

lument, puisqu'elle est d'un ordre supérieur au Systême encyclopédique des connoissances humaines ; d'avoir dégradé la Religion naturelle, en avançant que la connoissance qu'elle nous donne de Dieu & de nos devoirs est fort imparfaite ; d'avoir dégradé en même tems la révélation, pour avoir accordé aux Théologiens la faculté de raisonner ; d'avoir enfin admis avec M. Pascal (qui devroit pourtant être une grande autorité pour mon adversaire) des vérités qui sans être opposées, vont les unes au cœur, & les autres à l'esprit ? Telles sont les objections que n'a pas rougi de me faire un Journaliste plus Orthodoxe peut-être que Logicien, mais certainement plus mal intentionné qu'Orthodoxe. Pour y répondre, il suffit de les exposer, & de dire à ma nation ce que disoit au Peuple Romain cet agriculteur accusé de maléfice : veneficia mea, Quirites, hæc sunt.

Il faut avouer que si dans le siécle où nous sommes, le ton d'irreligion ne coûte rien à quelques Écrivains, le reproche d'irreligion ne coûte rien à quelques-autres. Soyez Chrétien, pourroit-on dire à ces derniers, mais à condition que vous le serez assez pour ne pas accuser trop legerement vos freres de ne le point être.

Il ne me reste plus qu'un mot à dire sur cet ouvrage. Quelques personnes ont affecté de répandre, à la vérité sourdement, & sans preuves, que le plan m'en avoit été fourni par les ouvrages du chancelier Bacon. Un court éclaircissement sur cette imputation mettra le Lecteur en état d'en juger. Ce Discours a deux parties; la premiere a pour objet la généalogie des sciences, & la seconde est l'histoire philosophique des progrès de l'esprit humain depuis la renaissance des lettres. Dans cette derniere partie il n'y a pas un seul mot qui appartienne au grand homme dont on m'accuse d'être le copiste. L'exposition & le détail de l'ordre généalogique des sciences & des arts, qui compose presque en entier la 1re. partie, n'appartient pas davantage à Bacon. J'ai seulement emprunté, vers la fin de cette premiere partie, quelques-unes de ses idées, en très petit nombre, sur l'ordre encyclopédique des connoissances humaines, qu'il ne faut pas confondre, comme je l'ai prouvé, avec la généalogie des sciences; à ces idées que Bacon m'a fournies, & dont je n'ai point dissimulé que je lui étois redevable, j'en ai joint beaucoup d'autres que je crois m'être propres, & qui sont relatives à ce même ordre encyclopédique. Ainsi le

peu que j'ai tiré du Chancelier d'Angleterre eſt renfermé dans quelques lignes de ce diſcours, comme il eſt aiſé de s'en convaincre en jettant les yeux ſur l'arbre encyclopédique de Bacon (a)*; & , ce qu'il ne faut pas oublier, j'ai eu ſoin d'avertir expreſſément de ce peu que je lui dois. Voila à quoi ſe réduit le prétendu plagiat qu'on me reproche : mais ce diſcours a eu le bonheur de réuſſir ; il falloit bien tâcher de me l'ôter.*

(*a*) Cet arbre du Chancelier Bacon, eſt imprimé à la fin du diſcours. Nous invitons le Lecteur à faire la comparaiſon. Il ne faut pas confondre avec le diſcours préliminaire de l'Encyclopédie, le ſyſtême figuré qui eſt à la fin, & qu'on a reconnu expreſſément être tiré en grande partie du Chancelier Bacon, quoiqu'il s'y trouve encore des différences conſidérables.

DISCOURS *PRÉLIMINAIRE* DE *L'ENCYCLOPÉDIE.*

L'ENCYCLOPÉDIE que nous présentons au Public, est, comme son titre l'annonce, l'Ouvrage d'une société de Gens de Lettres. Nous croirions pouvoir assûrer, si nous n'étions pas du nombre, qu'ils sont tous avantageusement connus, ou dignes de l'être. Mais sans vouloir prévenir un jugement qu'il n'appartient qu'aux Savans de porter, il est au moins de notre devoir d'écarter avant toutes choses l'objection la plus capable de nuire au succès d'une si grande entreprise. Nous déclarons donc que nous n'avons point eu la témérité

de nous charger seuls d'un poids si supérieur à nos forces, & que notre fonction d'Editeurs consiste principalement à mettre en ordre des matériaux dont la partie la plus considérable nous a été entierement fournie. Nous avions fait expressément la même déclaration dans le corps du *Prospectus* * ; mais elle auroit peut-être dû se trouver à la tête. Par cette précaution, nous eussions apparemment répondu d'avance à une foule de gens du monde, & même à quelques gens de Lettres, qui nous ont demandé comment deux personnes pouvoient traiter de toutes les Sciences & de tous les Arts, & qui néanmoins avoient jetté sans doute les yeux sur le *Prospectus*, puisqu'ils ont bien voulu l'honorer de leurs éloges. Ainsi le seul moyen d'empêcher sans retour leur objection de reparoître, c'est d'employer, comme nous faisons ici, les premieres lignes de notre Ouvrage à la détruire. Ce début est donc uniquement destiné à ceux de nos Lecteurs qui ne jugeront pas à propos d'aller plus loin : nous devons aux autres un détail beau-

* Ce *Prospectus* a été publié au mois de Novembre 1750.

coup plus étendu ſur l'exécution de L'ENCYCLOPÉDIE : ils le trouveront dans la ſuite de ce Diſcours ; mais ce détail ſi important par ſa nature & par ſa matiere, demande à être précédé de quelques réflexions philoſophiques.

L'OUVRAGE que nous commençons (& que nous deſirons de finir) a deux objets : comme *Encyclopédie*, il doit expoſer autant qu'il eſt poſſible, l'ordre & l'enchaînement des connoiſſances humaines : comme *Dictionnaire raiſonné des Sciences, des Arts & des Métiers*, il doit contenir ſur chaque Science & ſur chaque Art, ſoit libéral, ſoit méchanique, les principes généraux qui en ſont la baſe, & les détails les plus eſſentiels, qui en font le corps & la ſubſtance. Ces deux points de vûe, d'*Encyclopédie* & de *Dictionnaire raiſonné*, formeront donc le plan & la diviſion de notre Diſcours préliminaire. Nous allons les enviſager, les ſuivre l'un après l'autre, & rendre compte des moyens par leſquels on a tâché de ſatisfaire à ce double objet.

Pour peu qu'on ait réfléchi ſur la liaiſon que les découvertes ont entre

elles, il eſt facile de s'appercevoir que les Sciences & les Arts ſe prêtent mutuellement des ſecours, & qu'il y a par conſéquent une chaîne qui les unit. Mais s'il eſt ſouvent difficile de réduire à un petit nombre de regles ou de notions générales, chaque Science ou chaque Art en particulier, il ne l'eſt pas moins de renfermer dans un ſyſtême qui ſoit un, les branches infiniment variées de la ſcience humaine.

Le premier pas que nous ayons à faire dans cette recherche, eſt d'examiner, qu'on nous permette ce terme, la généalogie & la filiation de nos connoiſſances, les cauſes qui ont dû les faire naître, & les caracteres qui les diſtinguent; en un mot, de remonter juſqu'à l'origine & à la génération de nos idées. Indépendamment des ſecours que nous tirerons de cet examen pour l'énumération encyclopédique des ſciences & des arts, il ne ſauroit être déplacé à la tête d'un Dictionnaire raiſonné des connoiſſances humaines.

On peut diviſer toutes nos connoiſſances en directes & en réfléchies. Les directes ſont celles que nous recevons immédiatement ſans aucune opération

de notre volonté ; qui trouvant ouvertes, si on peut parler ainsi, toutes les portes de notre ame, y entrent sans résistance & sans effort. Les connoissances réfléchies sont celles que l'esprit acquiert en opérant sur les directes, en les unissant & en les combinant.

Toutes nos connoissances directes se réduisent à celles que nous recevons par les sens ; d'où il s'ensuit que c'est à nos sensations que nous devons toutes nos idées. Ce principe des premiers Philosophes a été long-tems regardé comme un axiome par les Scholastiques ; pour qu'ils lui fissent cet honneur, il suffisoit qu'il fût ancien, & ils auroient défendu avec la même chaleur les formes substantielles ou les qualités occultes. Aussi cette vérité fut-elle traitée à la renaissance de la Philosophie, comme les opinions absurdes dont on auroit dû la distinguer ; on la proscrivit avec ces opinions, parce que rien n'est si dangereux pour le vrai, & ne l'expose tant à être méconnu, que l'alliage ou le voisinage de l'erreur. Le systême des idées innées, séduisant à plusieurs égards, & plus frappant peut-être parce qu'il étoit moins connu, a

succédé à l'axiome des Scholastiques ; & après avoir long-tems régné, il conserve encore quelques partisans ; tant la vérité a de peine à reprendre sa place, quand les préjugés ou le sophisme l'en ont chassée. Enfin depuis assez peu de tems on convient presque généralement que les Anciens avoient raison ; & ce n'est pas la seule question sur laquelle nous commençons à nous rapprocher d'eux.

Rien n'est plus incontestable que l'existence de nos sensations ; ainsi pour prouver qu'elles sont le principe de toutes nos connoissances, il suffit de démontrer qu'elles peuvent l'être : car en bonne Philosophie, toute déduction qui a pour base des faits ou des vérités reconnues, est préférable à ce qui n'est appuyé que sur des hypothèses, même ingénieuses. Pourquoi supposer que nous ayons d'avance des notions purement intellectuelles, si nous n'avons besoin pour les former, que de réfléchir sur nos sensations ? Le détail où nous allons entrer fera voir que ces notions n'ont point en effet d'autre origine.

La premiere chose que nos sensations nous apprennent, & qui même n'en est

pas distinguée, c'est notre existence; d'où il s'ensuit que nos premieres idées réfléchies doivent tomber sur nous, c'est-à-dire, sur ce principe pensant qui constitue notre nature, & qui n'est point différent de nous-mêmes. La seconde connoissance que nous devons à nos sensations, est l'existence des objets extérieurs, parmi lesquels notre propre corps doit être compris, puisqu'il nous est, pour ainsi dire, extérieur, même avant que nous ayons démêlé la nature du principe qui pense en nous. Ces objets innombrables produisent sur nous un effet si puissant, si continu, & qui nous unit tellement à eux, qu'après un premier instant où nos idées réfléchies nous rappellent en nous-mêmes, nous sommes forcés d'en sortir par les sensations qui nous assiégent de toutes parts, & qui nous arrachent à la solitude où nous resterions sans elles. La multiplicité de ces sensations, l'accord que nous remarquons dans leur témoignage, les nuances que nous y observons, les affections involontaires qu'elles nous font éprouver, comparées avec la détermination volontaire qui préside à nos idées réfléchies, & qui n'opere que sur nos

sensations même ; tout cela forme en nous un penchant insurmontable à assûrer l'existence des objets auxquels nous rapportons ces sensations, & qui nous paroissent en être la cause ; penchant que bien des Philosophes ont regardé comme l'ouvrage d'un Être supérieur, & comme l'argument le plus convaincant de l'existence de ces objets. En effet, n'y ayant aucun rapport entre chaque sensation & l'objet qui l'occasionne, ou du moins auquel nous la rapportons, il ne paroît pas qu'on puisse trouver par le raisonnement de passage possible de l'un à l'autre : il n'y a qu'une espece d'instinct, plus sûr que la raison même, qui puisse nous forcer à franchir un si grand intervalle ; & cet instinct est si vif en nous, que quand on supposeroit pour un moment qu'il subsistât pendant que les objets extérieurs seroient anéantis, ces mêmes objets reproduits tout-à-coup ne pourroient augmenter sa force. Jugeons donc sans balancer, que nos sensations ont en effet hors de nous la cause que nous leur supposons, puisque l'effet qui peut résulter de l'existence réelle de cette cause ne sauroit différer en aucune ma-

niere de celui que nous éprouvons; & n'imitons point ces Philoſophes dont parle Montagne, qui interrogés ſur le principe des actions humaines, cherchent encore s'il y a des hommes. Loin de vouloir répandre des nuages ſur une vérité reconnue des Sceptiques mêmes lorſqu'ils ne diſputent pas, laiſſons aux Métaphyſiciens éclairés le ſoin d'en développer le principe : c'eſt à eux à déterminer, s'il eſt poſſible, quelle gradation obſerve notre ame dans ce premier pas qu'elle fait hors d'elle-même, pouſſée, pour ainſi dire, & retenue tout à la fois par une foule de perceptions, qui d'un côté l'entraînent vers les objets extérieurs, & qui de l'autre n'appartenant proprement qu'à elle, ſemblent lui circonſcrire un eſpace étroit dont elles ne lui permettent pas de ſortir.

De tous les objets qui nous affectent par leur préſence, notre propre corps eſt celui dont l'exiſtence nous frappe le plus, parce qu'elle nous appartient plus intimément : mais à peine ſentons-nous l'exiſtence de notre corps, que nous nous appercevons de l'attention qu'il exige de nous, pour écarter les

dangers qui l'environnent. Sujet à mille besoins, & sensible au dernier point à l'action des corps extérieurs, il seroit bientôt détruit, si le soin de sa conservation ne nous occupoit. Ce n'est pas que tous les corps extérieurs nous fassent éprouver des sensations desagréables; quelques-uns semblent nous dédommager par le plaisir que leur action nous procure. Mais tel est le malheur de la condition humaine, que la douleur est en nous le sentiment le plus vif; le plaisir nous touche moins qu'elle, & ne suffit presque jamais pour nous en consoler. En vain quelques Philosophes soûtenoient, en retenant leurs cris au milieu des souffrances, que la douleur n'étoit point un mal: en vain quelques autres plaçoient le bonheur suprême dans la volupté, à laquelle ils ne laissoient pas de se refuser par la crainte de ses suites: tous auroient mieux connu notre nature, s'ils s'étoient contentés de borner à l'exemption de la douleur le souverain bien de la vie présente, & de convenir que sans pouvoir atteindre à ce souverain bien, il nous étoit seulement permis d'en approcher plus ou moins, à proportion de nos

ſoins & de notre vigilance. Des réflexions ſi naturelles frapperont infailliblement tout homme abandonné à lui-même, & libre de préjugés, ſoit d'éducation, ſoit d'étude : elles ſeront la ſuite de la premiere impreſſion qu'il recevra des objets ; & on peut les mettre au nombre de ces premiers mouvemens de l'ame, précieux pour les vrais ſages, & dignes d'être obſervés par eux, mais négligés ou rejettés par la Philoſophie ordinaire, dont ils démentent preſque toujours les principes.

La néceſſité de garantir notre propre corps de la douleur & de la deſtruction, nous fait examiner parmi les objets extérieurs, ceux qui peuvent nous être utiles ou nuiſibles, pour rechercher les uns & fuir les autres. Mais à peine commençons-nous à parcourir ces objets, que nous découvrons parmi eux un grand nombre d'êtres qui nous paroiſſent entierement ſemblables à nous, c'eſt-à-dire, dont la forme eſt toute pareille à la nôtre, & qui, autant que nous en pouvons juger au premier coup d'œil, ſemblent avoir les mêmes perceptions que nous : tout nous porte donc à penſer qu'ils ont auſſi les mêmes be-

soins que nous éprouvons, & par conséquent le même intérêt à les satisfaire; d'où il résulte que nous devons trouver beaucoup d'avantage à nous unir avec eux pour démêler dans la nature ce qui peut nous conserver ou nous nuire. La communication des idées est le principe & le soûtien de cette union, & demande nécessairement l'invention des signes; telle est l'origine de la formation des sociétés avec laquelle les langues ont dû naître.

Ce commerce que tant de motifs puissans nous engagent à former avec les autres hommes, augmente bientôt l'étendue de nos idées, & nous en fait naître de très-nouvelles pour nous, & de très-éloignées, selon toute apparence, de celles que nous aurions eues par nous-mêmes sans un tel secours. C'est aux Philosophes à juger si cette communication réciproque, jointe à la ressemblance que nous appercevons entre nos sensations & celles de nos semblables, ne contribue pas beaucoup à fortifier ce penchant invincible que nous avons à supposer l'existence de tous les objets qui nous frappent. Pour me renfermer dans mon sujet, je remarquerai

ſeulement que l'agrément & l'avantage que nous trouvons dans un pareil commerce, ſoit à faire part de nos idées aux autres hommes, ſoit à joindre les leurs aux nôtres, doit nous porter à reſſerrer de plus en plus les liens de la ſociété commencée, & à la rendre la plus utile pour nous qu'il eſt poſſible. Mais chaque membre de la ſociété cherchant ainſi à augmenter pour lui-même l'utilité qu'il en retire, & ayant à combattre dans chacun des autres un empreſſement égal au ſien, tous ne peuvent avoir la même part aux avantages, quoique tous y ayent le même droit. Un droit ſi légitime eſt donc bientôt enfreint par ce droit barbare d'inégalité, appellé loi du plus fort, dont l'uſage ſemble nous confondre avec les animaux, & dont il eſt pourtant ſi difficile de ne pas abuſer. Ainſi la force, donnée par la nature à certains hommes, & qu'ils ne devroient ſans doute employer qu'au ſoûtien & à la protection des foibles, eſt au contraire l'origine de l'oppreſſion de ces derniers. Mais plus l'oppreſſion eſt violente, plus ils la ſouffrent impatiemment, parce qu'ils ſentent que rien n'a dû

les y assujettir. De-là la notion de l'injuste, & par conséquent du bien & du mal moral, dont tant de Philosophes ont cherché le principe, & que le cri de la nature, qui retentit dans tout homme, fait entendre chez les Peuples même les plus sauvages. De-là aussi cette loi naturelle que nous trouvons au-dedans de nous, source des premieres lois que les hommes ont dû former: sans le secours même de ces lois elle est quelquefois assez forte, sinon pour anéantir l'oppression, au moins pour la contenir dans certaines bornes. C'est ainsi que le mal que nous éprouvons par les vices de nos semblables, produit en nous la connoissance réfléchie des vertus opposées à ces vices; connoissance précieuse, dont une union & une égalité parfaites nous auroient peut-être privés.

Par l'idée acquise du juste & de l'injuste, & conséquemment de la nature morale des actions, nous sommes naturellement amenés à examiner quel est en nous le principe qui agit, ou, ce qui est la même chose, la substance qui veut & qui conçoit. Il ne faut pas approfondir beaucoup la nature de notre

corps & l'idée que nous en avons, pour reconnoître qu'il ne sauroit être cette substance, puisque les propriétés que nous observons dans la matiere, n'ont rien de commun avec la faculté de vouloir & de penser : d'où il résulte que cet être appellé *Nous* est formé de deux principes de différente nature, tellement unis, qu'il regne entre les mouvemens de l'un & les affections de l'autre, une correspondance que nous ne saurions ni suspendre ni altérer, & qui les tient dans un assujettissement réciproque. Cet esclavage si indépendant de nous, joint aux réflexions que nous sommes forcés de faire sur la nature des deux principes & sur leur imperfection, nous éleve à la contemplation d'une Intelligence toute-puissante à qui nous devons ce que nous sommes, & qui exige par conséquent notre culte : son existence, pour être reconnue, n'auroit besoin que de notre sentiment intérieur, quand même le témoignage universel des autres hommes, & celui de la nature entiere, ne s'y joindroient pas.

Il est donc évident que les notions purement intellectuelles du vice & de

la vertu, le principe & la néceſſité des lois, la ſpiritualité de l'ame, l'exiſtence de Dieu & nos devoirs envers lui, en un mot les vérités dont nous avons le beſoin le plus prompt & le plus indiſpenſable, ſont le fruit des premieres idées réfléchies que nos ſenſations occaſionnent.

Quelque intéreſſantes que ſoient ces premieres vérités pour la plus noble portion de nous-mêmes, le corps auquel elle eſt unie nous ramene bientôt à lui par la néceſſité de pourvoir à des beſoins qui ſe multiplient ſans ceſſe. Sa conſervation doit avoir pour objet, ou de prévenir les maux qui le menacent, ou de remédier à ceux dont il eſt atteint. C'eſt à quoi nous cherchons à ſatisfaire par deux moyens ; ſavoir, par nos découvertes particulieres, & par les recherches des autres hommes ; recherches dont notre commerce avec eux nous met à portée de profiter. De-là ont dû naître d'abord l'Agriculture, la Médecine, enfin tous les Arts les plus abſolument néceſſaires. Ils ont été en même tems & nos connoiſſances primitives, & la ſource de toutes les autres, même de celles qui en paroiſſent très-
éloignées

éloignées par leur nature : c'eſt ce qu'il faut développer plus en détail.

Les premiers hommes, en s'aidant mutuellement de leurs lumieres, c'eſt-à-dire, de leurs efforts ſéparés ou réunis, ſont parvenus, peut-être en aſſez peu de tems, à découvrir une partie des uſages auxquels ils pouvoient employer les corps. Avides de connoiſſances utiles, ils ont dû écarter d'abord toute ſpéculation oiſive, conſidérer rapidement les uns après les autres les différens êtres que la nature leur préſentoit, & les combiner, pour ainſi dire, matériellement, par leurs propriétés les plus frappantes & les plus palpables. A cette premiere combinaiſon, il a dû en ſuccéder une autre plus recherchée, mais toujours relative à leurs beſoins, & qui a principalement conſiſté dans une étude plus approfondie de quelques propriétés moins ſenſibles, dans l'altération & la décompoſition des corps, & dans l'uſage qu'on en pouvoit tirer.

Cependant, quelque chemin que les hommes dont nous parlons & leurs ſucceſſeurs ayent été capables de faire, excités par un objet auſſi intéreſſant que celui de leur propre conſervation,

l'expérience & l'observation de ce vaste Univers leur ont fait rencontrer bientôt des obstacles que leurs plus grands efforts n'ont pû franchir. L'esprit, accoûtumé à la méditation, & avide d'en tirer quelque fruit, a dû trouver alors une espece de ressource dans la découverte des propriétés des corps uniquement curieuses, découverte qui ne connoît point de bornes. En effet, si un grand nombre de connoissances agréables suffisoit pour consoler de la privation d'une vérité utile, on pourroit dire que l'étude de la Nature, quand elle nous refuse le nécessaire, fournit du moins avec profusion à nos plaisirs : c'est une espece de superflu, qui supplée, quoique très-imparfaitement, à ce qui nous manque. De plus, dans l'ordre de nos besoins & des objets de nos passions, le plaisir tient une des premieres places, & la curiosité est un besoin pour qui sait penser, sur-tout lorsque ce desir inquiet est animé par une sorte de dépit de ne pouvoir entiérement se satisfaire. Nous devons donc un grand nombre de connoissances simplement agréables à l'impuissance malheureuse où nous sommes d'acquérir celles qui

nous seroient d'une plus grande nécessité. Un autre motif sert à nous soûtenir dans un pareil travail ; si l'utilité n'en est pas l'objet, elle peut en être au moins le prétexte. Il nous suffit d'avoir trouvé quelquefois un avantage réel dans certaines connoissances, où d'abord nous ne l'avions pas soupçonné, pour nous autoriser à regarder toutes les recherches de pure curiosité, comme pouvant un jour nous être utiles. Voilà l'origine & la cause des progrès de cette vaste science, appellée en général Physique ou Etude de la Nature, qui comprend tant de parties différentes : l'Agriculture & la Médecine, qui l'ont principalement fait naître, n'en sont plus aujourd'hui que des branches. Aussi, quoique les plus essentielles & les premieres de toutes, elles ont été plus ou moins en honneur à proportion qu'elles ont été plus ou moins étouffées & obscurcies par les autres.

Dans cette étude que nous faisons de la Nature, en partie par nécessité, en partie par amusement, nous remarquons que les corps ont un grand nombre de propriétés, mais tellement unies pour la plûpart dans un même sujet,

qu'afin de les étudier chacune plus à fond, nous sommes obligés de les considérer séparément. Par cette opération de notre esprit, nous découvrons bientôt des propriétés qui paroissent appartenir à tous les corps, comme la faculté de se mouvoir ou de rester en repos, & celle de se communiquer du mouvement, sources des principaux changemens, que nous observons dans la Nature. L'examen de ces propriétés, & sur-tout de la derniere, aidé par nos propres sens, nous fait bientôt découvrir une autre propriété dont elles dépendent; c'est l'impénétrabilité, ou cette espece de force par laquelle chaque corps en exclut tout autre du lieu qu'il occupe, de maniere que deux corps rapprochés le plus qu'il est possible, ne peuvent jamais occuper un espace moindre que celui qu'ils remplissoient étant desunis. L'impénétrabilité est la propriété principale par laquelle nous distinguons les corps des parties de l'espace indéfini où nous imaginons qu'ils sont placés; du moins c'est ainsi que nos sens nous font juger; & s'ils nous trompent sur ce point, c'est une erreur si métaphysique, que notre existence & notre

conſervation n'en ont rien à craindre, & que nous y revenons continuellement comme malgré nous par notre maniere ordinaire de concevoir. Tout nous porte à regarder l'eſpace comme le lieu des corps, ſinon réel, au moins ſuppoſé ; c'eſt en effet par le ſecours des parties de cet eſpace conſidérées comme pénétrables & immobiles, que nous parvenons à nous former l'idée la plus nette que nous puiſſions avoir du mouvement. Nous ſommes donc comme naturellement contraints à diſtinguer, au moins par l'eſprit, deux ſortes d'étendue, dont l'une eſt impénétrable, & l'autre conſtitue le lieu des corps. Ainſi quoique l'impénétrabilité entre néceſſairement dans l'idée que nous nous formons des portions de la matiere, cependant comme c'eſt une propriété relative, c'eſt-à-dire, dont nous n'avons l'idée qu'en examinant deux corps enſemble, nous nous accoûtumons bientôt à la regarder comme diſtinguée de l'étendue, & à conſidérer celle-ci ſéparément de l'autre.

Par cette nouvelle conſidération nous ne voyons plus les corps que comme des parties figurées & étendues de l'eſ-

pace ; point de vûe le plus général & le plus abstrait sous lequel nous puissions les envisager. Car l'étendue où nous ne distinguerions point de parties figurées, ne seroit qu'un tableau lointain & obscur, où tout nous échapperoit, parce qu'il nous seroit impossible d'y rien discerner. La couleur & la figure, propriétés toujours attachées aux corps, quoique variables pour chacun d'eux, nous servent en quelque sorte à les détacher du fond de l'espace ; l'une de ces deux propriétés est même suffisante à cet égard : aussi pour considérer les corps sous la forme la plus intellectuelle, nous préférons la figure à la couleur, soit parce que la figure nous est plus familiere étant à la fois connue par la vûe & par le toucher, soit parce qu'il est plus facile de considérer dans un corps la figure sans la couleur, que la couleur sans la figure ; soit enfin parce que la figure sert à fixer plus aisément, & d'une maniere moins vague, les parties de l'espace.

Nous voilà donc conduits à déterminer les propriétés de l'étendue, simplement en tant que figurée. C'est l'objet de la Géométrie, qui pour y parvenir

plus facilement, considere d'abord l'étendue limitée par une seule dimension, ensuite par deux, & enfin sous les trois dimensions qui constituent l'essence du corps intelligible, c'est-à-dire, d'une portion de l'espace terminée en tout sens par des bornes intellectuelles.

Ainsi, par des opérations & des abstractions successives de notre esprit, nous dépouillons la matiere de presque toutes ses propriétés sensibles, pour n'envisager en quelque maniere que son phantôme; & l'on doit sentir d'abord que les découvertes auxquelles cette recherche nous conduit, ne pourront manquer d'être fort utiles toutes les fois qu'il ne sera point nécessaire d'avoir égard à l'impénétrabilité des corps; par exemple, lorsqu'il sera question d'étudier leur mouvement, en les considérant comme des parties de l'espace, figurées, mobiles, & distantes les unes des autres.

L'examen que nous faisons de l'étendue figurée nous présentant un grand nombre de combinaisons à faire, il est nécessaire d'inventer quelque moyen qui nous rende ces combinaisons plus faciles; & comme elles consistent prin-

cipalement dans le calcul & le rapport des différentes parties dont nous imaginons que les corps géométriques sont formés, cette recherche nous conduit bientôt à l'Arithmétique ou Science des nombres. Elle n'est autre chose que l'art de trouver d'une maniere abrégée l'expression d'un rapport unique qui résulte de la comparaison de plusieurs autres. Les différentes manieres de comparer ces rapports donnent les différentes regles de l'Arithmétique.

De plus, il est bien difficile qu'en réfléchissant sur ces regles, nous n'appercevions certains principes ou propriétés générales des rapports, par le moyen desquelles nous pouvons, en exprimant ces rapports d'une maniere universelle, découvrir les différentes combinaisons qu'on en peut faire. Les résultats de ces combinaisons, réduits sous une forme générale, ne seront en effet que des calculs arithmétiques indiqués, & représentés par l'expression la plus simple & la plus courte que puisse souffrir leur état de généralité. La science ou l'art de désigner ainsi les rapports est ce qu'on nomme Algebre. Ainsi quoiqu'il n'y ait proprement de calcul possible

que par les nombres, ni de grandeur mesurable que l'étendue (car sans l'espace nous ne pourrions mesurer exactement le tems) nous parvenons, en généralisant toujours nos idées, à cette partie principale des Mathématiques, & de toutes les Sciences naturelles, qu'on appelle Science des grandeurs en général; elle est le fondement de toutes les découvertes qu'on peut faire sur la quantité, c'est-à-dire, sur tout ce qui est susceptible d'augmentation ou de diminution.

Cette Science est le terme le plus éloigné où la contemplation des propriétés de la matiere puisse nous conduire, & nous ne pourrions aller plus loin sans sortir tout-à-fait de l'univers matériel. Mais telle est la marche de l'esprit dans ses recherches, qu'après avoir généralisé ses perceptions jusqu'au point de ne pouvoir plus les décomposer davantage, il revient ensuite sur ses pas, recompose de nouveau ces perceptions mêmes, & en forme peu à peu & par gradation, les êtres réels qui sont l'objet immédiat & direct de nos sensations. Ces êtres, immédiatement relatifs à nos besoins,

ſont auſſi ceux qu'il nous importe le plus d'étudier ; les abſtractions mathématiques nous en facilitent la connoiſſance ; mais elles ne ſont utiles qu'autant qu'on ne s'y borne pas.

C'eſt pourquoi, ayant en quelque ſorte épuiſé par les ſpéculations géométriques les propriétés de l'étendue figurée, nous commençons par lui rendre l'impénétrabilité, qui conſtitue le corps phyſique, & qui étoit la derniere qualité ſenſible dont nous l'avions dépouillé. Cette nouvelle conſidération entraîne celle de l'action des corps les uns ſur les autres, car les corps n'agiſſent qu'entant qu'ils ſont impénétrables ; & c'eſt de-là que ſe déduiſent les loix de l'équilibre & du mouvement, objet de la Méchanique. Nous étendons même nos recherches juſqu'au mouvement des corps animés par des forces ou cauſes motrices inconnues, pourvû que la loi ſuivant laquelle ces cauſes agiſſent, ſoit connue ou ſuppoſée l'être.

Rentrés enfin tout-à-fait dans le monde corporel, nous appercevons bientôt l'uſage que nous pouvons faire de la Géométrie & de la Méchanique, pour acquérir ſur les propriétés des

corps les connoiſſances les plus variées & les plus profondes. C'eſt à peu-près de cette maniere que ſont nées toutes les Sciences appellées phyſico-mathématiques. On peut mettre à leur tête l'Aſtronomie, dont l'étude, après celle de nous-mêmes, eſt la plus digne de notre application par le ſpectacle magnifique qu'elle nous préſente. Joignant l'obſervation au calcul, & les éclairant l'un par l'autre, cette ſcience détermine avec une exactitude digne d'admiration les diſtances & les mouvemens les plus compliqués des corps céleſtes; elle aſſigne juſqu'aux forces mêmes par leſquelles ces mouvemens ſont produits ou altérés. Auſſi peut-on la regarder à juſte titre comme l'application la plus ſublime & la plus ſûre de la Géométrie & de la Méchanique réunies; & ſes progrès comme le monument le plus inconteſtable du ſuccès auquel l'eſprit humain peut s'élever par ſes efforts.

L'uſage des connoiſſances mathématiques n'eſt pas moins grand dans l'examen des corps terreſtres qui nous environnent. Toutes les propriétés que nous obſervons dans ces corps ont entr'elles

des rapports plus ou moins ſenſibles pour nous : la connoiſſance ou la découverte de ces rapports eſt preſque toujours le ſeul objet auquel il nous ſoit permis d'atteindre, & le ſeul par conſéquent que nous devions nous propoſer. Ce n'eſt donc point par des hypothèſes vagues & arbitraires que nous pouvons eſpérer de connoître la Nature ; c'eſt par l'étude réfléchie des phénomènes, par la comparaiſon que nous ferons des uns avec les autres, par l'art de réduire autant qu'il ſera poſſible, un grand nombre de phénomènes à un ſeul qui puiſſe en être regardé comme le principe. En effet, plus on diminue le nombre des principes d'une ſcience, plus on leur donne d'étendue ; puiſque l'objet d'une ſcience étant néceſſairement déterminé, les principes appliqués à cet objet ſeront d'autant plus féconds qu'ils ſeront en plus petit nombre. Cette réduction, qui les rend d'ailleurs plus faciles à ſaiſir, conſtitue le véritable eſprit ſyſtématique, qu'il faut bien ſe garder de prendre pour l'eſprit de ſyſtême avec lequel il ne ſe rencontre pas toujours. Nous en parlerons plus au long dans la ſuite.

Mais à proportion que l'objet qu'on embrasse est plus ou moins difficile & plus ou moins vaste, la réduction dont nous parlons est plus ou moins pénible : on est donc aussi plus ou moins en droit de l'exiger de ceux qui se livrent à l'étude de la Nature. L'Aimant, par exemple, un des corps qui a été le plus étudié, & sur lequel on a fait des découvertes si surprenantes, a la propriété d'attirer le fer, celle de lui communiquer sa vertu, celle de se tourner vers les poles du Monde, avec une variation qui est elle-même sujette à des regles, & qui n'est pas moins étonnante que ne le seroit une direction plus exacte; enfin la propriété de s'incliner en formant avec la ligne horisontale un angle plus ou moins grand, selon le lieu de la terre où il est placé. Toutes ces propriétés singulieres, dépendantes de la nature de l'Aimant, tiennent vraisemblablement à quelque propriété générale, qui en est l'origine, qui jusqu'ici nous est inconnue, & peut-être le restera long-tems. Au défaut d'une telle connoissance, & des lumieres nécessaires sur la cause physique des propriétés de l'Aimant, ce seroit

sans doute une recherche bien digne d'un Philosophe, que de réduire, s'il étoit possible, toutes ces propriétés à une seule, en montrant la liaison qu'elles ont entr'elles. Mais plus une telle découverte seroit utile aux progrès de la Physique, plus nous avons lieu de craindre qu'elle ne soit refusée à nos efforts. J'en dis autant d'un grand nombre d'autres phénomènes dont l'enchaînement tient peut-être au systême général du Monde.

La seule ressource qui nous reste donc dans une recherche si pénible, quoique si nécessaire, & même si agréable, c'est d'amasser le plus de faits qu'il nous est possible, de les disposer dans l'ordre le plus naturel, de les rappeller à un certain nombre de faits principaux dont les autres ne soient que des conséquences. Si nous osons quelquefois nous élever plus haut, que ce soit avec cette sage circonspection qui sied si bien à une vûe aussi foible que la nôtre.

Tel est le plan que nous devons suivre dans cette vaste partie de la Physique, appellée Physique générale & expérimentale. Elle differe des Sciences Physico-mathématiques, en ce qu'elle

n'est proprement qu'un recueil raisonné d'expériences & d'observations ; au lieu que celles-ci par l'application des calculs mathématiques à l'expérience, déduisent quelquefois d'une seule & unique observation un grand nombre de conséquences qui tiennent de bien près par leur certitude aux vérités géométriques. Ainsi une seule expérience sur la réflexion de la lumiere donne toute la Catoptrique, ou science des propriétés des Miroirs ; une seule sur la réfraction de la lumiere produit l'explication mathématique de l'Arc-en-ciel, la théorie des couleurs, & toute la Dioptrique, ou science des propriétés des Verres concaves & convexes ; d'une seule observation sur la pression des fluides, on tire toutes les lois de l'équilibre & du mouvement de ces corps ; enfin une expérience unique sur l'accélération des corps qui tombent, fait découvrir les lois de leur chûte sur des plans inclinés, & celles du mouvement des pendules.

Il faut avouer pourtant que les Géométres abusent quelquefois de cette application de l'Algebre à la Physique. Au défaut d'expériences propres à ser-

vir de base à leur calcul, ils se permettent des hypothèses, les plus commodes à la vérité qu'il leur est possible; mais souvent très-éloignées de ce qui est réellement dans la nature. On a voulu réduire en calcul jusqu'à l'art de guérir; & le corps humain, cette machine si compliquée, a été traité par nos Médecins algébristes comme le seroit la machine la plus simple ou la plus facile à décomposer. C'est une chose singuliere de voir ces Auteurs résoudre d'un trait de plume des problêmes d'Hydraulique & de Statique capables d'arrêter toute leur vie les plus grands Géométres. Pour nous, plus sages ou plus timides, contentons-nous d'envisager la plûpart de ces calculs & de ces suppositions vagues comme des jeux d'esprit auxquels la Nature n'est pas obligée de se soûmettre; & concluons, que la seule vraie maniere de philosopher en Physique, consiste, ou dans l'application de l'analyse mathématique aux expériences, ou dans l'observation seule, éclairée par l'esprit de méthode, aidée quelquefois par des conjectures lorsqu'elles peuvent fournir des vûes, mais séverement dégagée de toute hypothèse arbitraire.

Arrêtons-nous un moment ici, & jettons les yeux ſur l'eſpace que nous venons de parcourir. Nous y remarquerons deux limites, où ſe trouvent, pour ainſi dire, concentrées preſque toutes les connoiſſances certaines accordées à nos lumieres naturelles. L'une de ces limites, celle d'où nous ſommes partis, eſt l'idée de nous-mêmes, qui conduit à celle de l'Etre tout-puiſſant, & de nos principaux devoirs. L'autre eſt cette partie des Mathématiques qui a pour objet les propriétés générales des corps, de l'étendue & de la grandeur. Entre ces deux termes eſt un intervalle immenſe, où l'intelligence ſuprême ſemble avoir voulu ſe jouer de la curioſité humaine, tant par les nuages qu'elle y a répandus ſans nombre, que par quelques traits de lumiere qui ſemblent s'échapper de diſtance en diſtance pour nous attirer. On pourroit comparer l'Univers à certains ouvrages d'une obſcurité ſublime, dont les Auteurs en s'abaiſſant quelquefois à la portée de celui qui les lit, cherchent à lui perſuader qu'il entend tout à-peu-près. Heureux donc, ſi nous nous engageons dans ce labyrinthe, de ne point quitter

la véritable route; autrement les éclairs destinés à nous y conduire, ne serviroient souvent qu'à nous en écarter davantage.

Il s'en faut bien d'ailleurs que le petit nombre de connoissances certaines sur lesquelles nous pouvons compter, & qui sont, si on peut s'exprimer de la sorte, releguées aux deux extrémités de l'espace dont nous parlons, soit suffisant pour satisfaire à tous nos besoins. La nature de l'homme, dont l'étude est si nécessaire, est un mystere impénétrable à l'homme même, quand il n'est éclairé que par la raison seule; & les plus grands génies à force de réflexions sur une matiere si importante, ne parviennent que trop souvent à en savoir un peu moins que le reste des hommes. On peut en dire autant de notre existence présente & future, de l'essence de l'Être auquel nous la devons, & du genre de culte qu'il exige de nous.

Rien ne nous est donc plus nécessaire qu'une Religion révélée qui nous instruise sur tant de divers objets. Destinée à servir de supplément à la connoissance naturelle, elle nous montre une

partie de ce qui nous étoit caché ; mais elle se borne à ce qu'il nous est absolument nécessaire de connoître ; le reste est fermé pour nous, & apparemment le sera toujours. Quelques vérités à croire, un petit nombre de préceptes à pratiquer, voilà à quoi la Religion révélée se réduit : neanmoins à la faveur des lumieres qu'elle a communiquées au monde, le Peuple même est plus ferme & plus décidé sur un grand nombre de questions intéressantes, que ne l'ont été toutes les sectes des Philosophes.

A l'égard des Sciences mathématiques, qui constituent la seconde des limites dont nous avons parlé, leur nature & leur nombre ne doivent point nous en imposer. C'est à la simplicité de leur objet qu'elles sont principalement redevables de leur certitude. Il faut même avoüer que comme toutes les parties des Mathématiques n'ont pas un objet également simple, aussi la certitude proprement dite, celle qui est fondée sur des principes nécessairement vrais & évidens par eux-mêmes, n'appartient ni également ni de la même maniere à toutes ces parties. Plusieurs

d'entr'elles, appuyées sur des principes physiques, c'est-à-dire, sur des vérités d'expérience ou sur de simples hypothèses, n'ont, pour ainsi dire, qu'une certitude d'expérience ou même de pure supposition. Il n'y a, pour parler exactement, que celles qui traitent du calcul des grandeurs & des propriétés générales de l'étendue, c'est-à-dire, l'Algebre, la Géométrie & la Méchanique, qu'on puisse regarder comme marquées au sceau de l'évidence. Encore y a-t-il dans la lumiere que ces Sciences présentent à notre esprit, une espece de gradation, & pour ainsi dire de nuance à observer. Plus l'objet qu'elles embrassent est étendu, & considéré d'une maniere générale & abstraite, plus aussi leurs principes sont exempts de nuages; c'est par cette raison que la Géométrie est plus simple que la Méchanique, & l'une & l'autre moins simples que l'Algebre. Ce paradoxe n'en sera point un pour ceux qui ont étudié ces Sciences en Philosophes; les notions les plus abstraites, celles que le commun des hommes regarde comme les plus inaccessibles, sont souvent celles qui portent avec elles une

plus grande lumiere : l'obſcurité s'empare de nos idées à meſure que nous examinons dans un objet plus de propriétés ſenſibles. L'impénétrabilité, ajoûtée à l'idée de l'étendue, ſemble ne nous offrir qu'un myſtere de plus ; la nature du mouvement eſt une énigme pour les Philoſophes ; le principe métaphyſique des lois de la percuſſion ne leur eſt pas moins caché ; en un mot plus ils approfondiſſent l'idée qu'ils ſe forment de la matiere & des propriétés qui la repréſentent, plus cette idée s'obſcurcit & paroît vouloir leur échapper.

On ne peut donc s'empêcher de convenir que l'eſprit n'eſt pas ſatisfait au même degré par toutes les connoiſſances mathématiques : allons plus loin, & examinons ſans prévention à quoi ces connoiſſances ſe réduiſent. Enviſagées d'un premier coup d'œil, elles ſont ſans doute en fort grand nombre, & même en quelque ſorte inépuiſables : mais lorſqu'après les avoir accumulées, on en fait le dénombrement philoſophique, on s'apperçoit qu'on eſt en effet beaucoup moins riche qu'on ne croyoit l'être. Je ne parle point ici du

peu d'application & d'usage qu'on peut faire de plusieurs de ces vérités ; ce seroit peut-être un argument assez foible contr'elles : je parle de ces vérités considérées en elles-mêmes. Qu'est-ce que la plûpart de ces axiomes dont la Géométrie est si orgueilleuse, si ce n'est l'expression d'une même idée simple par deux signes ou mots différens ? Celui qui dit que deux & deux font quatre, a-t-il une connoissance de plus que celui qui se contenteroit de dire que deux & deux font deux & deux ? Les idées de tout, de partie, de plus grand & de plus petit, ne sont-elles pas à proprement parler, la même idée simple & individuelle, puisqu'on ne sauroit avoir l'une sans que les autres se présentent toutes en même tems ? Nous devons, comme l'ont observé quelques Philosophes, bien des erreurs à l'abus des mots ; c'est peut-être à ce même abus que nous devons les axiomes. Je ne prétends point cependant en condamner absolument l'usage : je veux seulement faire observer à quoi il se réduit ; c'est à nous rendre les idées simples plus familieres par l'habitude, & plus propres aux différens usages auxquels nous

pouvons les appliquer. J'en dis à-peu-près autant, quoiqu'avec les restrictions convenables, des théorèmes mathématiques. Considérés sans préjugé, ils se réduisent à un assez petit nombre de vérités primitives. Qu'on examine une suite de propositions de Géométrie déduites les unes des autres, en sorte que deux propositions voisines se touchent immédiatement & sans aucun intervalle, on s'appercevra qu'elles ne sont toutes que la premiere proposition qui se défigure, pour ainsi dire, successivement & peu-à-peu dans le passage d'une conséquence à la suivante, mais qui pourtant n'a point été réellement multipliée par cet enchaînement, & n'a fait que recevoir différentes formes. C'est à-peu-près comme si on vouloit exprimer cette proposition par le moyen d'une langue qui se seroit insensiblement dénaturée, & qu'on l'exprimât successivement de diverses manieres, qui représentassent les différens états par lesquels la langue a passé. Chacun de ces états se reconnoîtroit dans celui qui en seroit immédiatement voisin; mais dans un état plus éloigné, on ne le démêleroit plus, quoiqu'il fût

toujours dépendant de ceux qui l'auroient précédé, & destiné à transmettre les mêmes idées. On peut donc regarder l'enchaînement de plusieurs vérités géométriques, comme des traductions plus ou moins différentes & plus ou moins compliquées de la même proposition, & souvent de la même hypothèse. Ces traductions sont au reste fort avantageuses par les divers usages qu'elles nous mettent à portée de faire du théorème qu'elles expriment; usages plus ou moins estimables à proportion de leur importance & de leur étendue. Mais en convenant du mérite réel de la traduction mathématique d'une proposition, il faut reconnoître aussi que ce mérite réside originairement dans la proposition même. C'est ce qui doit nous faire sentir combien nous sommes redevables aux génies inventeurs, qui en découvrant quelqu'une de ces vérités fondamentales, source, & pour ainsi dire, original d'un grand nombre d'autres, ont réellement enrichi la Géométrie, & étendu son domaine.

Il en est de même des vérités physiques & des propriétés des corps dont nous appercevons la liaison. Toutes ces propriétés

propriétés bien rapprochées ne nous offrent, à proprement parler, qu'une connoissance simple & unique. Si d'autres en plus grand nombre sont détachées pour nous, & forment des vérités différentes, c'est à la foiblesse de nos lumieres que nous devons ce triste avantage; & l'on peut dire que notre abondance à cet égard est l'effet de notre indigence même. Les corps électriques dans lesquels on a découvert tant de propriétés singulieres, mais qui ne paroissent pas tenir l'une à l'autre, sont peut-être en un sens les corps les moins connus, parce qu'ils paroissent l'être davantage. Cette vertu qu'ils acquierent étant frottés, d'attirer de petits corpuscules, & celle de produire dans les animaux une commotion violente, sont deux choses pour nous; c'en seroit une seule si nous pouvions remonter à la premiere cause. L'Univers, pour qui sauroit l'embrasser d'un seul point de vûe, ne seroit, s'il est permis de le dire, qu'un fait unique & une grande vérité.

Les différentes connoissances, tant utiles qu'agréables, dont nous avons parlé jusqu'ici, & dont nos besoins ont été la premiere origine, ne sont pas les

seules que l'on ait dû cultiver. Il en est d'autres qui leur sont relatives, & auxquelles par cette raison les hommes se sont appliqués dans le même tems qu'ils se livroient aux premieres. Aussi nous aurions en même tems parlé de toutes, si nous n'avions cru plus à propos & plus conforme à l'ordre philosophique de ce Discours, d'envisager d'abord sans interruption l'étude générale que les hommes ont faite des corps, parce que cette étude est celle par laquelle ils ont commencé, quoique d'autres s'y soient bientôt jointes. Voici à-peu-près dans quel ordre ces dernieres ont dû se succéder.

L'avantage que les hommes ont trouvé à étendre la sphere de leurs idées, soit par leurs propres efforts, soit par le secours de leurs semblables, leur a fait penser qu'il seroit utile de réduire en art la maniere même d'acquérir des connoissances, & celle de se communiquer réciproquement leurs propres pensées; cet art a donc été trouvé, & nommé Logique. Il enseigne à ranger les idées dans l'ordre le plus naturel, à en former la chaîne la plus immédiate, à décomposer celles qui en renferment

un trop grand nombre de ſimples, à les envisager par toutes leurs faces, enfin à les préſenter aux autres ſous une forme qui les leur rende faciles à ſaiſir. C'eſt en cela que conſiſte cette ſcience du raiſonnement qu'on regarde avec raiſon comme la clé de toutes nos connoiſſances. Cependant il ne faut pas croire qu'elle tienne le premier rang dans l'ordre de l'invention. L'art de raiſonner eſt un préſent que la Nature fait d'elle-même aux bons eſprits ; & on peut dire que les livres qui en traitent ne ſont guere utiles qu'à celui qui ſe peut paſſer d'eux. On a fait un grand nombre de raiſonnemens juſtes, longtems avant que la Logique réduite en principes apprît à démêler les mauvais, ou même à les pallier quelquefois par une forme ſubtile & trompeuſe.

Cet art ſi précieux de mettre dans les idées l'enchaînement convenable, & de faciliter en conſéquence le paſſage des unes aux autres, fournit en quelque maniere le moyen de rapprocher juſqu'à un certain point les hommes qui paroiſſent différer le plus. En effet, toutes nos connoiſſances ſe réduiſent primitivement à des ſenſations, qui ſont

à-peu-près les mêmes dans tous les hommes ; & l'art de combiner & de rapprocher des idées directes, n'ajoute proprement à ces mêmes idées, qu'un arrangement plus ou moins exact, & une énumération qui peut être rendue plus ou moins sensible aux autres. L'homme qui combine aisément des idées, ne differe guere de celui qui les combine avec peine, que comme celui qui juge tout d'un coup d'un tableau en l'envisageant, differe de celui qui a besoin pour l'apprécier qu'on lui en fasse observer successivement toutes les parties : l'un & l'autre en jettant un premier coup d'œil, ont eu les mêmes sensations, mais elles n'ont fait, pour ainsi dire, que glisser sur le second ; & il n'eût fallu que l'arrêter & le fixer plus long-tems sur chacune, pour l'amener au même point où l'autre s'est trouvé tout d'un coup. Par ce moyen les idées réfléchies du premier seroient devenues aussi à portée du second, que des idées directes. Ainsi il est peut-être vrai de dire qu'il n'y a presque point de science ou d'art dont on ne pût à la rigueur, & avec une bonne Logique, instruire l'esprit le plus borné ; parce qu'il y en a peu dont les pro-

positions ou les regles ne puissent être réduites à des notions simples, & disposées entr'elles dans un ordre si immédiat, que la chaîne ne se trouve nulle part interrompue. La lenteur plus ou moins grande des opérations de l'esprit exige plus ou moins cette chaîne, & l'avantage des plus grands génies se réduit à en avoir moins besoin que les autres, ou plutôt à la former rapidement & presque sans s'en appercevoir.

La science de la communication des idées ne se borne pas à mettre de l'ordre dans les idées mêmes; elle doit apprendre encore à exprimer chaque idée de la maniere la plus nette qu'il est possible, & par conséquent à perfectionner les signes qui sont destinés à la rendre: c'est aussi ce que les hommes ont fait peu à peu. Les langues, nées avec les sociétés, n'ont sans doute été d'abord qu'une collection assez bisarre de signes de toute espece, & les corps naturels qui tombent sous nos sens, ont été en conséquence les premiers objets que l'on ait désignés par des noms. Mais autant qu'il est permis d'en juger, les langues dans cette premiere formation, destinée à l'usage le plus pressant, ont

dû être fort imparfaites, peu abondantes, & assujetties à bien peu de principes certains; & les Arts ou les Sciences absolument nécessaires pouvoient avoir fait beaucoup de progrès, lorsque les regles de la diction & du style étoient encore à naître. La communication des idées ne souffroit pourtant guere de ce défaut de regles, & même de la disette de mots; ou plutôt elle n'en souffroit qu'autant qu'il étoit nécessaire pour obliger chacun des hommes à augmenter ses propres connoissances par un travail opiniâtre, sans trop se reposer sur les autres. Une communication trop facile peut tenir quelquefois l'ame engourdie, & nuire aux efforts dont elle seroit capable. Qu'on jette les yeux sur les prodiges des aveugles nés, & des sourds & muets de naissance; on verra ce que peuvent produire les ressorts de l'esprit, pour peu qu'ils soient vifs & mis en action par des difficultés à vaincre.

Cependant la facilité de rendre & de recevoir des idées par un commerce mutuel, ayant aussi de son côté des avantages incontestables, il n'est pas surprenant que les hommes ayent cherché de

plus en plus à augmenter cette facilité. Pour cela, ils ont commencé par réduire les signes aux mots, parce qu'ils sont, pour ainsi dire, les symboles que l'on a le plus aisément sous la main. De plus, l'ordre de la génération des mots a suivi l'ordre des opérations de l'esprit : après les individus, on a nommé les qualités sensibles, qui, sans exister par elles-mêmes, existent dans ces individus, & sont communes à plusieurs : peu-à-peu l'on est enfin venu à ces termes abstraits, dont les uns servent à lier ensemble les idées, d'autres à désigner les propriétés générales des corps, d'autres à exprimer des notions purement spirituelles. Tous ces termes que les enfans sont si long-tems à apprendre, ont coûté sans doute encore plus de tems à trouver. Enfin réduisant l'usage des mots en préceptes, on a formé la Grammaire, que l'on peut regarder comme une des branches de la Logique. Eclairée par une Métaphysique fine & déliée, elle démêle les nuances des idées, apprend à distinguer ces nuances par des signes différens, donne des regles pour faire de ces signes l'usage le plus avantageux, découvre souvent

par cet esprit philosophique qui remonte à la source de tout, les raisons du choix bisarre en apparence qui fait préférer un signe à un autre, & ne laisse enfin à ce caprice national qu'on appelle usage, que ce qu'elle ne peut absolument lui ôter.

Les hommes en se communiquant leurs idées, cherchent aussi à se communiquer leurs passions. C'est par l'Eloquence qu'ils y parviennent. Faite pour parler au sentiment, comme la Logique & la Grammaire parlent à l'esprit, elle impose silence à la raison même; & les prodiges qu'elle opere souvent entre les mains d'un seul sur toute une Nation, sont peut-être le témoignage le plus éclatant de la supériorité d'un homme sur un autre. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on ait cru suppléer par des regles à un talent si rare. C'est à-peu-près comme si on eût voulu réduire le génie en préceptes. Celui qui a prétendu le premier qu'on devoit les Orateurs à l'art, ou n'étoit pas du nombre, ou étoit bien ingrat envers la nature. Elle seule peut créer un homme éloquent; les hommes sont le premier livre qu'il doive étudier pour réussir,

les grands modeles font le fecond ; & tout ce que ces Ecrivains illuftres nous ont laiffé de philofophique & de réfléchi fur le talent de l'Orateur, ne prouve que la difficulté de leur reffembler. Trop éclairés pour prétendre ouvrir la carriere, ils ne vouloient fans doute qu'en marquer les écueils. A l'égard de ces puérilités pédantefques qu'on a honorées du nom de Rhétorique, ou plutôt qui n'ont fervi qu'à rendre ce nom ridicule, & qui font à l'Art oratoire ce que la Scholaftique eft à la vraie Philofophie, elles ne font propres qu'à donner de l'Eloquence l'idée la plus fauffe & la plus barbare. Cependant quoiqu'on commence affez univerfellement à en reconnoître l'abus, la poffeffion où elles font depuis long-tems de former une branche diftinguée de la connoiffance humaine, ne permet pas encore de les en bannir : pour l'honneur de notre difcernement, le tems en viendra peut-être un jour.

Ce n'eft pas affez pour nous de vivre avec nos contemporains, & de les dominer. Animés par la curiofité & par l'amour propre, & cherchant par une avidité naturelle à embraffer à la fois

le passé, le présent, & l'avenir, nous desirons en même tems de vivre avec ceux qui nous suivront, & d'avoir vêcu avec ceux qui nous ont précedé. Delà l'origine & l'étude de l'Histoire, qui nous unissant aux siécles passés par le spectacle de leurs vices & de leurs vertus, de leurs connoissances & de leurs erreurs, transmet les nôtres aux siecles futurs. C'est-là qu'on apprend à n'estimer les hommes que par le bien qu'ils font, & non par l'appareil imposant qui les environne : les Souverains, ces hommes assez malheureux pour que tout conspire à leur cacher la vérité, peuvent eux-mêmes se juger d'avance à ce tribunal integre & terrible ; le témoignage que rend l'Histoire à ceux de leurs prédécesseurs qui leur ressemblent, est l'image de ce que la postérité dira d'eux.

La Chronologie & la Géographie sont les deux rejettons & les deux soûtiens de la science dont nous parlons : l'une place les hommes dans le tems ; l'autre les distribue sur notre globe. Toutes deux tirent un grand secours de l'histoire de la Terre & de celle des Cieux, c'est-à-dire des faits histo-

riques, & des obſervations céleſtes; & s'il étoit permis d'emprunter ici le langage des Poëtes, on pourroit dire que la ſcience des tems & celle des lieux, ſont filles de l'Aſtronomie & de l'Hiſtoire.

Un des principaux fruits de l'étude des Empires & de leurs révolutions, eſt d'examiner comment les hommes, ſéparés pour ainſi dire en pluſieurs grandes familles, ont formé diverſes ſociétés; comment ces différentes ſociétés ont donné naiſſance aux différentes eſpeces de gouvernemens: comment elles ont cherché à ſe diſtinguer les unes des autres, tant par les loix qu'elles ſe font données, que par les ſignes particuliers que chacune a imaginés pour que ſes membres communiquaſſent plus facilement entr'eux. Telle eſt la ſource de cette diverſité de langues & de loix, qui eſt devenue pour notre malheur un objet conſidérable d'étude. Telle eſt encore l'origine de la Politique, eſpece de morale d'un genre particulier & ſupérieur, à laquelle les principes de la morale ordinaire ne peuvent quelquefois s'accommoder qu'avec beaucoup de fineſſe, & qui pénétrant dans

les ressorts principaux du gouvernement des Etats, démêle ce qui peut les conserver, les affoiblir ou les détruire. Etude peut-être la plus difficile de toutes, par les connoissances qu'elle exige qu'on ait sur les peuples & sur les hommes, & par l'étendue & la variété des talens qu'elle suppose ; sur-tout quand le Politique ne veut point oublier que la loi naturelle, antérieure à toutes les conventions particulieres, est aussi la premiere loi des Peuples, & que pour être homme d'Etat, on ne doit point cesser d'être homme.

Voilà les branches principales de cette partie de la connoissance humaine, qui consiste ou dans les idées directes que nous avons reçues par les sens, ou dans la combinaison & la comparaison de ces idées; combinaison qu'en général on appelle *Philosophie*. Ces branches se subdivisent en une infinité d'autres dont l'énumération seroit immense, & appartient plus à l'*Encyclopédie* même qu'à sa Préface.

La premiere opération de la réflexion consistant à rapprocher & à unir les notions directes, nous avons dû commencer dans ce Discours par

envisager la réflexion de ce côté-là, & parcourir les différentes sciences qui en résultent. Mais les notions formées par la combinaison des idées primitives, ne sont pas les seules dont notre esprit soit capable. Il est une autre espece de connoissances réfléchies, dont nous devons maintenant parler. Elles consistent dans les idées que nous nous formons à nous-mêmes, en imaginant & en composant des êtres semblables à ceux qui sont l'objet de nos idées directes. C'est ce qu'on appelle l'imitation de la Nature, si connue & si recommandée par les Anciens. Comme les idées directes qui nous frappent le plus vivement, sont celles dont nous conservons le plus aisément le souvenir, ce sont aussi celles que nous cherchons le plus à réveiller en nous par l'imitation de leurs objets. Si les objets agréables nous frappent plus étant réels que simplement représentés, ce qu'ils perdent d'agrément en ce dernier cas est en quelque maniere compensé par celui qui résulte du plaisir de l'imitation. A l'égard des objets qui n'exciteroient, étant réels, que des sentimens tristes ou tumultueux, leur

imitation est plus agréable que les objets mêmes, parce qu'elle nous place à cette juste distance, où nous éprouvons le plaisir de l'émotion sans en ressentir le désordre. C'est dans cette imitation des objets capables d'exciter en nous des sentimens vifs ou agréables, de quelque nature qu'ils soient, que consiste en général l'imitation de la belle Nature, sur laquelle tant d'Auteurs ont écrit sans en donner d'idée nette; soit parce que la belle Nature ne se démêle que par un sentiment exquis, soit aussi parce que dans cette matiere les limites qui distinguent l'arbitraire du vrai ne sont pas encore bien fixées, & laissent quelque espace libre à l'opinion.

A la tête des connoissances qui consistent dans l'imitation, doivent être placées la Peinture & la Sculpture, parce que ce sont celles de toutes où l'imitation approche le plus des objets qu'elle représente, & parle le plus directement aux sens. On peut y joindre cet art, né de la nécessité & perfectioné par le luxe, l'Architecture, qui s'étant élevée par degrés des chaumieres aux palais, n'est aux yeux du Philosophe, si on peut parler ainsi, que le mas-

que embelli d'un de nos plus grands besoins. L'imitation de la belle Nature y est moins frappante & plus resserrée que dans les deux autres Arts dont nous venons de parler ; ceux-ci expriment indifféremment & sans restriction toutes les parties de la belle Nature, & la représentent telle qu'elle est, uniforme ou variée ; l'Architecture au contraire se borne à imiter par l'assemblage & l'union des différens corps qu'elle emploie, l'arrangement symétrique que la nature observe plus ou moins sensiblement dans chaque individu, & qui contraste si bien avec la belle variété du tout ensemble.

La Poësie qui vient après la Peinture & la Sculpture, & qui n'emploie pour l'imitation que les mots disposés suivant une harmonie agréable à l'oreille, parle plutôt à l'imagination qu'aux sens ; elle lui représente d'une maniere vive & touchante les objets qui composent cet Univers, & semble plutôt les créer que les peindre, par la chaleur, le mouvement, & la vie qu'elle sait leur donner. Enfin la Musique, qui parle à la fois à l'imagination & aux sens, tient le dernier rang dans l'ordre de l'imita-

tion ; non que son imitation soit moins parfaite dans les objets qu'elle se propose de représenter, mais parce qu'elle semble bornée jusqu'ici à un plus petit nombre d'images ; ce qu'on doit moins attribuer à sa nature, qu'à trop peu d'invention & de ressources dans la plûpart de ceux qui la cultivent. Il ne sera pas inutile de faire sur cela quelques réflexions. La Musique, qui dans son origine n'étoit peut-être destinée à représenter que du bruit, est devenue peu-à-peu une espece de discours ou même de langue, par laquelle on exprime les différens sentimens de l'ame, ou plutôt ses différentes passions : mais pourquoi réduire cette expression aux passions seules, & ne pas l'étendre, autant qu'il est possible, jusqu'aux sensations mêmes ? Quoique les perceptions que nous recevons par divers organes different entr'elles autant que leurs objets, on peut néanmoins les comparer sous un autre point de vûe qui leur est commun, c'est-à-dire, par la situation de plaisir ou de trouble où elles mettent notre ame. Un objet effrayant, un bruit terrible, produisent chacun en nous une émotion par laquelle nous pouvons

jusqu'à un certain point les rapprocher, & que nous désignons souvent dans l'un & l'autre cas, ou par le même nom, ou par des noms synonymes. Je ne vois donc point pourquoi un Musicien qui auroit à peindre un objet effrayant, ne pourroit pas y réussir en cherchant dans la Nature l'espece de bruit qui peut produire en nous l'émotion la plus semblable à celle que cet objet y excite. J'en dis autant des sensations agréables. Penser autrement, ce seroit vouloir resserrer les bornes de l'art & de nos plaisirs. J'avoue que la peinture dont il s'agit, exige une étude fine & approfondie des nuances qui distinguent nos sensations; mais aussi ne faut-il pas espérer que ces nuances soient démêlées par un talent ordinaire. Saisies par l'homme de génie, senties par l'homme de goût, apperçues par l'homme d'esprit, elles sont perdues pour la multitude. Toute Musique qui ne peint rien, n'est que du bruit; & sans l'habitude qui dénature tout, elle ne feroit guere plus de plaisir qu'une suite de mots harmonieux & sonores dénués d'ordre & de liaison. Il est vrai qu'un Musicien attentif à tout peindre, nous présenteroit dans plusieurs

circonstances des tableaux d'harmonie qui ne seroient point faits pour des sens vulgaires ; mais tout ce qu'on en doit conclure, c'est qu'après avoir fait un art d'apprendre la Musique, on devroit bien en faire un de l'écouter.

Nous terminerons ici l'énumération de nos principales connoissances. Si on les envisage maintenant toutes ensemble, & qu'on cherche les points de vûe généraux qui peuvent servir à les discerner, on trouve que les unes purement pratiques ont pour but l'exécution de quelque chose ; que d'autres simplement spéculatives se bornent à l'examen de leur objet, & à la contemplation de ses propriétés : qu'enfin d'autres tirent de l'étude spéculative de leur objet l'usage qu'on en peut faire dans la pratique. La spéculation & la pratique constituent la principale différence qui distingue les *Sciences* d'avec les *Arts* ; & c'est à-peu-près en suivant cette notion, qu'on a donné l'un ou l'autre nom à chacune de nos connoissances. Il faut cependant avouer que nos idées ne sont pas encore bien fixées sur ce sujet. On ne sait souvent quel nom donner à la plûpart des connoissances où la spécu-

lation se réunit à la pratique ; & l'on dispute, par exemple, tous les jours dans les écoles, si la Logique est un art ou une science : le problême seroit bientôt résolu, en répondant qu'elle est à la fois l'une & l'autre. Qu'on s'épargneroit de questions & de peines si on déterminoit enfin la signification des mots d'une maniere nette & précise !

On peut en général donner le nom d'*Art* à tout systême de connoissances qu'il est possible de réduire à des regles positives, invariables & indépendantes du caprice ou de l'opinion : & il seroit permis de dire en ce sens, que plusieurs de nos sciences sont des arts, étant envisagées par leur côté pratique. Mais comme il y a des regles pour les opérations de l'esprit ou de l'ame, il y en a aussi pour celles du corps ; c'est-à-dire, pour celles qui bornées aux corps extérieurs, n'ont besoin que de la main seule pour être exécutées. De-là la distinction des Arts en libéraux & en méchaniques, & la supériorité qu'on accorde aux premiers sur les seconds. Cette supériorité est sans doute injuste à plusieurs égards. Néanmoins parmi les préjugés, tout ridicules qu'ils peu-

vent être, il n'en est point qui n'ait sa raison, ou pour parler plus exactement, son origine ; & la Philosophie souvent impuissante pour corriger les abus, peut au moins en démêler la source. La force du corps ayant été le premier principe qui a rendu inutile le droit que tous les hommes avoient d'être égaux, les plus foibles, dont le nombre est toujours le plus grand, se sont joints ensemble pour la réprimer. Ils ont donc établi par le secours des loix & des différentes sortes de gouvernemens, une inégalité de convention dont la force a cessé d'être le principe. Cette derniere inégalité étant bien affermie, les hommes, en se réunissant avec raison pour la conserver, n'ont pas laissé de réclamer secrettement contre elle par ce desir de supériorité que rien n'a pû détruire en eux. Ils ont donc cherché une sorte de dédommagement dans une inégalité moins arbitraire ; & la force corporelle, enchaînée par les lois, ne pouvant plus offrir aucun moyen de supériorité, ils ont été réduits à chercher dans la différence des esprits un principe d'inégalité aussi naturel, plus paisible, & plus utile à la société. Ainsi la

partie la plus noble de notre être s'est en quelque maniere vengée des premiers avantages que la partie la plus vile avoit usurpés ; & les talens de l'esprit ont été généralement reconnus pour supérieurs à ceux du corps. Les Arts méchaniques dépendans d'une opération manuelle, & asservis, qu'on me permette ce terme, à une espece de routine, ont été abandonnés à ceux d'entre les hommes que les préjugés ont placés dans la classe la plus inférieure. L'indigence qui a forcé ces hommes à s'appliquer à un pareil travail, plus souvent que le goût & le génie ne les y ont entraînés, est devenue ensuite une raison pour les mépriser ; tant elle nuit à tout ce qui l'accompagne. A l'égard des opérations libres de l'esprit, elles ont été le partage de ceux qui se sont crus sur ce point les plus favorisés de la Nature. Cependant l'avantage que les Arts libéraux ont sur les Arts méchaniques, par le travail que les premiers exigent de l'esprit, & par la difficulté d'y exceller, est suffisamment compensé par l'utilité bien supérieure que les derniers nous procurent pour la plûpart. C'est cette utilité même qui a

forcé de les réduire à des opérations purement machinales, pour en faciliter la pratique à un plus grand nombre d'hommes. Mais la société, en respectant avec justice les grands génies qui l'éclairent, ne doit point avilir les mains qui la servent. La découverte de la Boussole n'est pas moins avantageuse au genre humain, que ne le seroit à la Physique l'explication des propriétés de cette aiguille. Enfin, à considérer en lui-même le principe de la distinction dont nous parlons, combien de Savans prétendus dont la science n'est proprement qu'un art méchanique ? & quelle différence réelle y a-t-il entre une tête remplie de faits sans ordre, sans usage & sans liaison, & l'instinct d'un Artisan réduit à l'exécution machinale ?

Le mépris qu'on a pour les Arts méchaniques semble avoir influé jusqu'à un certain point sur leurs inventeurs mêmes. Les noms de ces bienfaiteurs du genre humain sont presque tous inconnus, tandis que l'histoire de ses destructeurs, c'est-à-dire, des conquérans, n'est ignorée de personne. Cependant c'est peut-être chez les Artisans qu'il faut aller chercher les preuves les plus

admirables de la ſagacité de l'eſprit, de ſa patience & de ſes reſſources. J'avoue que la plûpart des Arts n'ont été inventés que peu-à-peu ; & qu'il a fallu une aſſez longue ſuite de ſiécles pour porter les montres, par exemple, au point de perfection où nous les voyons. Mais n'en eſt-il pas de même des Sciences ? Combien de découvertes qui ont immortaliſé leurs auteurs, avoient été préparées par les travaux des ſiécles précédens, ſouvent même amenées à leur maturité, au point de ne demander plus qu'un pas à faire ? Et pour ne point ſortir de l'Horlogerie, pourquoi ceux à qui nous devons la fuſée des montres, l'échappement & la répétition, ne ſont-ils pas auſſi eſtimés que ceux qui ont travaillé ſucceſſivement à perfectionner l'Algebre ? D'ailleurs, ſi j'en crois quelques Philoſophes que le mépris de la multitude pour les Arts n'a point empêché de les étudier, il eſt certaines machines ſi compliquées, & dont toutes les parties dépendent tellement l'une de l'autre, qu'il eſt difficile que l'invention en ſoit dûe à plus d'un ſeul homme. Ce génie rare dont le nom eſt enſeveli dans l'oubli,

n'eût-il pas été bien digne d'être placé à côté du petit nombre d'esprits créateurs, qui nous ont ouvert dans les Sciences des routes nouvelles ?

Parmi les Arts libéraux qu'on a réduits à des principes, ceux qui se proposent l'imitation de la Nature, ont été appellés beaux Arts, parce qu'ils ont principalement l'agrément pour objet. Mais ce n'est pas la seule chose qui les distingue des Arts libéraux plus nécessaires ou plus utiles, comme la Grammaire, la Logique & la Morale. Ces derniers ont des regles fixes & arrêtées, que tout homme peut transmettre à un autre : au lieu que la pratique des beaux Arts consiste principalement dans une invention qui ne prend guere ses lois que du génie ; les regles qu'on a écrites sur ces Arts n'en sont proprement que la partie méchanique ; elles produisent à-peu-près l'effet du Télescope, elles n'aident que ceux qui voient.

Il résulte de tout ce que nous avons dit jusqu'ici, que les différentes manieres dont notre esprit opere sur les objets, & les différens usages qu'il tire de ces objets mêmes, sont le premier moyen qui

qui se présente à nous pour discerner en général nos connoissances les unes des autres. Tout s'y rapporte à nos besoins, soit de nécessité absolue, soit de convenance & d'agrément, soit même d'usage & de caprice. Plus les besoins sont éloignés ou difficiles à satisfaire, plus les connoissances destinées à cette fin sont lentes à paroître. Quels progrès la Médecine n'auroit-elle pas fait aux dépens des Sciences de pure spéculation, si elle étoit aussi certaine que la Géométrie? Mais il est encore d'autres caracteres très-marqués dans la maniere dont nos connoissances nous affectent & dans les différens jugemens que notre ame porte de ses idées. Ces jugemens sont désignés par les mots d'évidence, de certitude, de probabilité, de sentiment & de goût.

L'évidence appartient proprement aux idées dont l'esprit apperçoit la liaison tout d'un coup; la certitude à celles dont la liaison ne peut être connue que par le secours d'un certain nombre d'idées intermédiaires, ou, ce qui est la même chose, aux propositions dont l'identité avec un principe évident par lui-même, ne peut être découverte que

par un circuit plus ou moins long ; d'où il s'ensuivroit que selon la nature des esprits, ce qui est évident pour l'un ne seroit quelquefois que certain pour un autre. On pourroit encore dire, en prenant les mots d'évidence & de certitude dans un autre sens, que la premiere est le résultat des opérations seules de l'esprit, & se rapporte aux opérations métaphysiques & mathématiques ; & que la seconde est plus propre aux objets physiques, dont la connoissance est le fruit du rapport constant & invariable de nos sens. La probabilité a principalement lieu pour les faits historiques, & en général pour tous les évenemens passés, présens & à venir, que nous attribuons à une sorte de hasard, parce que nous n'en démêlons pas les causes. La partie de cette connoissance qui a pour objet le présent & le passé, quoiqu'elle ne soit fondée que sur le simple témoignage, produit souvent en nous une persuasion aussi forte que celle qui naît des axiômes. Le sentiment est de deux sortes. L'un destiné aux vérités de morale, s'appelle conscience ; c'est une suite de la loi naturelle & de l'idée que nous avons du bien & du

mal ; & on pourroit le nommer évidence du cœur, parce que tout différent qu'il est de l'évidence de l'esprit attachée aux vérités spéculatives, il nous subjugue avec le même empire. L'autre espece de sentiment est particulierement affecté à l'imitation de la belle Nature, & à ce qu'on appelle beautés d'expression. Il saisit avec transport les beautés sublimes & frappantes, démêle avec finesse les beautés cachées, & proscrit ce qui n'en a que l'apparence. Souvent même il prononce des arrêts séveres sans se donner la peine d'en détailler les motifs, parce que ces motifs dépendent d'une foule d'idées difficiles à développer sur le champ, & plus encore à transmettre aux autres. C'est à cette espece de sentiment que nous devons le goût & le génie, distingués l'un de l'autre en ce que le génie est le sentiment qui crée, & le goût, le sentiment qui juge.

Après le détail où nous sommes entrés sur les différentes parties de nos connoissances, & sur les caracteres qui les distinguent, il ne nous reste plus qu'à former un Arbre généalogique ou encyclopédique qui les rassemble sous

un même point de vûe, & qui serve à marquer leur origine & les liaisons qu'elles ont entr'elles. Nous expliquerons dans un moment l'usage que nous prétendons faire de cet Arbre. Mais l'exécution n'en est pas sans difficulté. Quoique l'histoire philosophique que nous venons de donner de l'origine de nos idées, soit fort utile pour faciliter un pareil travail, il ne faut pas croire que l'Arbre encyclopédique doive ni puisse même être servilement assujetti à cette histoire. Le système général des Sciences & des Arts est une espece de labyrinthe, de chemin tortueux, où l'esprit s'engage sans trop connoître la route qu'il doit tenir. Pressé par ses besoins & par ceux du corps auquel il est uni, il étudie d'abord les premiers objets qui se présentent à lui ; pénetre le plus avant qu'il peut dans la connoissance de ces objets ; rencontre bientôt des difficultés qui l'arrêtent, & soit par l'espérance ou même par le desespoir de les vaincre, se jette dans une nouvelle route ; revient ensuite sur ses pas ; franchit quelquefois les premieres barrieres pour en rencontrer de nouvelles ; & passant rapidement d'un

objet à un autre, fait ſur chacun de ces objets à différens intervalles & comme par ſecouſſes, une ſuite d'opérations dont la diſcontinuité eſt un effet néceſſaire de la génération même de ſes idées. Mais ce deſordre, tout philoſophique qu'il eſt de la part de l'eſprit, défigureroit, ou plutôt anéantiroit entierement un Arbre encyclopédique dans lequel on voudroit le repréſenter.

D'ailleurs, comme nous l'avons déja fait ſentir au ſujet de la Logique, la plûpart des Sciences qu'on regarde comme renfermant les principes de toutes les autres, & qui doivent par cette raiſon occuper les premieres places dans l'ordre encyclopédique, n'obſervent pas le même rang dans l'ordre généalogique des idées, parce qu'elles n'ont pas été inventées les premieres. En effet, notre étude primitive a dû être celle des individus; ce n'eſt qu'après avoir conſidéré leurs propriétés particulieres & palpables, que nous avons, par abſtraction de notre eſprit, enviſagé leurs propriétés générales & communes, & formé la Métaphyſique & la Géométrie; ce n'eſt qu'après un long uſage des premiers ſignes, que

lès du Globe que nous habitons, les objets sont plus ou moins rapprochés, & présentent un coup d'œil différent selon le point de vûe où l'œil est placé par le Géographe qui construit la Carte, de même la forme de l'Arbre encyclopédique dépendra du point de vûe où l'on se mettra pour envisager l'univers littéraire. On peut donc imaginer autant de systèmes différens de la connoissance humaine, que de Mappemondes de différentes projections; & chacun de ces systèmes pourra même avoir, à l'exclusion des autres, quelque avantage particulier. Il n'est guere de Savans qui ne placent volontiers au centre de toutes les Sciences celle dont ils s'occupent, à-peu-près comme les premiers hommes se plaçoient au centre du monde, persuadés que l'Univers étoit fait pour eux. La prétention de plusieurs de ces Savans, envisagée d'un œil philosophique, trouveroit peut-être, même hors de l'amour propre, d'assez bonnes raisons pour se justifier.

Quoi qu'il en soit, celui de tous les Arbres encyclopédiques qui offriroit le plus grand nombre de liaisons & de rapports entre les Sciences, mériteroit

ſans doute d'être préféré. Mais peut-on ſe flatter de le ſaiſir ? La Nature, nous ne ſaurions trop le répéter, n'eſt compoſée que d'individus qui ſont l'objet primitif de nos ſenſations & de nos perceptions directes. Nous remarquons à la vérité dans ces individus, des propriétés communes par leſquelles nous les comparons, & des propriétés diſſemblables par leſquelles nous les diſcernons ; & ces propriétés déſignées par des noms abſtraits, nous ont conduits à former différentes claſſes où ces objets ont été placés. Mais ſouvent tel objet qui par une ou pluſieurs de ſes propriétés a été placé dans une claſſe, tient à une autre claſſe par d'autres propriétés, & auroit pû tout auſſi-bien y avoir ſa place. Il reſte donc néceſſairement de l'arbitraire dans la diviſion générale. L'arrangement le plus naturel ſeroit celui où les objets ſe ſuccéderoient par les nuances inſenſibles qui ſervent tout à la fois à les ſéparer & à les unir. Mais le petit nombre d'êtres qui nous ſont connus, ne nous permet pas de marquer ces nuances. L'Univers n'eſt qu'un vaſte Océan, ſur la ſurface duquel nous appercevons quel-

ques isles plus ou moins grandes, dont la liaison avec le continent nous est cachée.

On pourroit former l'arbre de nos connoissances en les divisant, soit en naturelles & en révélées, soit en utiles & agréables, soit en spéculatives & pratiques, soit en évidentes, certaines, probables & sensibles, soit en connoissances des choses & connoissances des signes ; & ainsi à l'infini. Nous avons choisi une division qui nous a paru satisfaire tout à la fois le plus qu'il est possible à l'ordre encyclopédique de nos connoissances & à leur ordre généalogique. Nous devons cette division à un Auteur célebre dont nous parlerons dans la suite de ce discours : nous avons pourtant cru y devoir faire quelques changemens, dont nous rendrons compte. Mais nous sommes trop convaincus de l'arbitraire qui regnera toujours dans une pareille division, pour croire que notre systême soit l'unique ou le meilleur ; il nous suffira que notre travail ne soit pas entierement desapprouvé par les bons esprits. Nous ne voulons point ressembler à cette foule de Naturalistes qu'un

Philoſophe moderne a eu tant de raiſon de cenſurer ; & qui occupés ſans ceſſe à diviſer les productions de la Nature en genres & en eſpeces, ont conſumé dans ce travail un tems qu'ils auroient beaucoup mieux employé à l'étude de ces productions mêmes. Que diroit-on d'un Architecte qui ayant à élever un édifice immenſe, paſſeroit toute ſa vie à en tracer le plan ; ou d'un Curieux qui ſe propoſant de parcourir un vaſte palais, emploieroit tout ſon tems à en obſerver l'entrée ?

Les objets dont notre ame s'occupe, ſont ou ſpirituels ou matériels, & notre ame s'occupe de ces objets ou par des idées directes ou par des idées réfléchies. Le ſyſtème des connoiſſances directes ne peut conſiſter que dans la collection purement paſſive & comme machinale de ces mêmes connoiſſances ; c'eſt ce qu'on appelle mémoire. La réflexion eſt de deux ſortes, nous l'avons déjà obſervé ; ou elle raiſonne ſur les objets des idées directes, ou elle les imite. Ainſi la mémoire, la raiſon proprement dite, & l'imagination, ſont les trois manieres différentes dont notre ame opere ſur les objets de ſes pen-

ſées. Nous ne prenons point ici l'imagination pour la faculté qu'on a de ſe repréſenter les objets ; parce que cette faculté n'eſt autre choſe que la mémoire même des objets ſenſibles, mémoire qui ſeroit dans un continuel exercice, ſi elle n'étoit ſoulagée par l'invention des ſignes. Nous prenons l'imagination dans un ſens plus noble & plus précis, pour le talent de créer en imitant.

Ces trois facultés forment d'abord les trois diviſions générales de notre ſyſtème, & les trois objets généraux des connoiſſances humaines ; l'Hiſtoire, qui ſe rapporte à la mémoire ; la Philoſophie, qui eſt le fruit de la raiſon ; & les Beaux-Arts, que l'imagination fait naître. Si nous plaçons la raiſon avant l'imagination, cet ordre nous paroît bien fondé, & conforme au progrès naturel des opérations de l'eſprit : l'imagination eſt une faculté créatrice ; & l'eſprit, avant que de ſonger à créer, commence par raiſonner ſur ce qu'il voit & ce qu'il connoît. Un autre motif qui doit déterminer à placer la raiſon avant l'imagination, c'eſt que dans cette derniere faculté de l'ame, les deux autres ſe trouvent réunies juſ-

qu'à un certain point, & que la raiſon s'y joint à la mémoire. L'eſprit ne crée & n'imagine des objets qu'entant qu'ils ſont ſemblables à ceux qu'il a connus par des idées directes & par des ſenſations : plus il s'éloigne de ces objets, plus les êtres qu'il forme ſont biſarres & peu agréables. Ainſi dans l'imitation de la Nature, l'invention même eſt aſſujettie à certaines regles ; & ce ſont ces regles qui forment principalement la partie philoſophique des Beaux-arts, juſqu'à préſent aſſez imparfaite, parce qu'elle ne peut être l'ouvrage que du génie, & que le génie aime mieux créer que diſcuter.

Enfin, ſi on examine les progrès de la raiſon dans ſes opérations ſucceſſives, on ſe convaincra encore qu'elle doit précéder l'imagination dans l'ordre de nos facultés ; puiſque la raiſon, par les dernieres opérations qu'elle fait ſur les objets, conduit en quelque ſorte à l'imagination : car ces opérations ne conſiſtent qu'à créer, pour ainſi dire, des êtres généraux, qui ſéparés de leur ſujet par abſtraction, ne ſont plus du reſſort immédiat de nos ſens. Auſſi la Métaphyſique & la Géométrie ſont de

toutes les Sciences qui appartiennent à la raiſon, celles où l'imagination a le plus de part. J'en demande pardon à nos beaux eſprits détracteurs de la Géométrie ; ils ne ſe croyoient pas ſans doute ſi près d'elle, & il n'y a peut-être que la Métaphyſique qui les en ſépare. L'imagination dans un Géometre qui crée, n'agit pas moins que dans un Poëte qui invente. Il eſt vrai qu'ils opérent différemment ſur leur objet ; le premier le dépouille & l'analyſe, le ſecond le compoſe & l'embellit. Il eſt encore vrai que cette maniere différente d'opérer n'appartient qu'à différentes ſortes d'eſprits ; & c'eſt pour cela que les talens du grand Géometre & du grand Poëte ne ſe trouveront peut-être jamais enſemble. Mais ſoit qu'ils s'excluent ou ne s'excluent pas l'un l'autre, ils ne ſont nullement en droit de ſe mépriſer réciproquement. De tous les grands hommes de l'antiquité, Archimede eſt peut-être celui qui mérite le plus d'être placé à côté d'Homere. J'eſpere qu'on pardonnera cette digreſſion à un Géometre qui aime ſon art, mais qu'on n'accuſera point d'en être admirateur outré ; & je reviens à mon ſujet.

La diſtribution générale des êtres en ſpirituels & en matériels fournit la ſous-diviſion des trois branches générales. L'Hiſtoire & la Philoſophie s'occupent également de ces deux eſpeces d'êtres, & l'imagination ne travaille que d'après les êtres purement matériels, nouvelle raiſon pour la placer la derniere dans l'ordre de nos facultés. A la tête des êtres ſpirituels eſt Dieu, qui doit tenir le premier rang par ſa nature, & par le beſoin que nous avons de le connoître. Au-deſſous de cet Être ſuprême ſont les eſprits créés, dont la révélation nous apprend l'exiſtence. Enſuite vient l'homme, qui composé de deux principes, tient par ſon ame aux eſprits, & par ſon corps au monde matériel ; & enfin ce vaſte Univers que nous appellons le Monde corporel ou la Nature. Nous ignorons pourquoi l'Auteur célebre qui nous ſert de guide dans cette diſtribution, a placé la nature avant l'homme dans ſon ſyſtème ; il ſemble au contraire que tout engage à placer l'homme ſur le paſſage qui ſépare Dieu & les eſprits d'avec les corps.

L'Hiſtoire entant qu'elle ſe rapporte

à Dieu, renferme ou la révélation ou la tradition, & se divise sous ces deux points de vûe, en histoire sacrée & en histoire ecclésiastique. L'histoire de l'homme a pour objet, ou ses actions, ou ses connoissances : & elle est par conséquent civile ou littéraire, c'est-à-dire, se partage entre les grandes nations & les grands génies, entre les Rois & les Gens de Lettres, entre les Conquérans & les Philosophes. Enfin l'histoire de la Nature est celle des productions innombrables qu'on y observe, & forme une quantité de branches presque égale au nombre de ces diverses productions. Parmi ces différentes branches, doit être placée avec distinction l'histoire des Arts, qui n'est autre chose que l'histoire des usages que les hommes ont faits des productions de la Nature, pour satisfaire à leurs besoins ou à leur curiosité.

Tels sont les objets principaux de la mémoire. Venons présentement à la faculté qui réfléchit, & qui raisonne. Les êtres tant spirituels que matériels sur lesquels elle s'exerce, ayant quelques propriétés générales, comme l'existence, la possibilité, la durée ; l'examen

de ces propriétés forme d'abord cette branche de la Philosophie, dont toutes les autres empruntent en partie leurs principes : on la nomme l'Ontologie ou Science de l'Etre, ou Métaphysique générale. Nous descendons de-là aux différens êtres particuliers ; & les divisions que fournit la Science de ces différens êtres sont formées sur le même plan que celles de l'Histoire.

La Science de Dieu appellée Théologie a deux branches ; la Théologie naturelle n'a de connoissance de Dieu que celle que produit la raison seule ; connoissance qui n'est pas d'une fort grande étendue : la Théologie révélée tire de l'histoire sacrée une connoissance beaucoup plus parfaite de cet être. De cette même Théologie révélée, résulte la Science des esprits créés. Nous avons cru encore ici devoir nous écarter de notre Auteur. Il nous semble que la Science, considérée comme appartenant à la raison, ne doit point être divisée comme elle l'a été par lui en Théologie & en Philosophie ; car la Théologie révélée n'est autre chose que la raison appliquée aux faits révélés : on peut dire qu'elle tient à l'Hif-

toire par les dogmes qu'elle enseigne ; & à la Philosophie par les conséquences qu'elle tire de ces dogmes. Ainsi séparer la Théologie de la Philosophie, ce seroit arracher du tronc un rejetton qui de lui-même y est uni. Il semble aussi que la Science des esprits appartient bien plus intimément à la Théologie révélée, qu'à la Théologie naturelle.

La premiere partie de la Science de l'homme est celle de l'ame ; & cette Science a pour but, ou la connoissance spéculative de l'ame humaine, ou celle de ses opérations. La connoissance spéculative de l'ame dérive en partie de la Théologie naturelle, & en partie de la Théologie révélée, & s'appelle Pneumatologie ou Métaphysique particuliere. La connoissance de ses opérations se subdivise en deux branches, ces opérations pouvant avoir pour objet, ou la découverte de la vérité, ou la pratique de la vertu. La découverte de la vérité, qui est le but de la Logique, produit l'art de la transmettre aux autres ; ainsi l'usage que nous faisons de la Logique est en partie pour notre propre avantage, en

partie pour celui des êtres ſemblables à nous; les regles de la Morale ſe rapportent moins à l'homme iſolé, & le ſuppoſent néceſſairement en ſociété avec les autres hommes.

La Science de la Nature n'eſt autre que celle des corps. Mais les corps ayant des propriétés générales qui leur ſont communes, telles que l'impénétrabilité, la mobilité, & l'étendue, c'eſt encore par l'étude de ces propriétés, que la Science de la Nature doit commencer: elles ont, pour ainſi dire, un côté purement intellectuel par lequel elles ouvrent un champ immenſe aux ſpéculations de l'eſprit, & un côté matériel & ſenſible par lequel on peut les meſurer. La ſpéculation intellectuelle appartient à la Phyſique générale, qui n'eſt proprement que la Métaphyſique des corps; & la meſure eſt l'objet des Mathématiques, dont les diviſions s'étendent preſqu'à l'infini.

Ces deux Sciences conduiſent à la Phyſique particuliere, qui étudie les corps en eux-mêmes, & qui n'a que les individus pour objet. Parmi les corps dont il nous importe de connoître les propriétés, le nôtre doit tenir le pre-

mier rang, & il est immédiatement suivi de ceux dont la connoissance est le plus nécessaire à notre conservation; d'où resultent l'Anatomie, l'Agriculture, la Médecine, & leurs différentes branches. Enfin tous les corps naturels soûmis à notre examen produisent les autres parties innombrables de la Physique raisonnée.

La Peinture, la Sculpture, l'Architecture, la Poësie, la Musique, & leurs différentes divisions, composent la troisiéme distribution générale qui naît de l'imagination, & dont les parties sont comprises sous le nom de Beaux-Arts. On pourroit aussi les renfermer sous le titre général de Peinture, puisque tous les Beaux-Arts se réduisent à peindre, & ne different que par les moyens qu'ils emploient; enfin on pourroit les rapporter tous à la Poësie, en prenant ce mot dans sa signification naturelle; qui n'est autre chose qu'invention ou création.

Telles sont les principales parties de notre Arbre encyclopédique; on les trouvera plus en détail à la fin de ce Discours Préliminaire. Nous en avons formé une espece de Carte à laquelle

nous avons joint une explication beaucoup plus étendue que celle qui vient d'être donnée. Cette Carte & cette explication ont été déjà publiées dans le *Prospectus*, comme pour pressentir le goût du Public ; nous y avons fait quelques changemens dont il sera facile de s'appercevoir, & qui sont le fruit ou de nos réflexions, ou des conseils de quelques Philosophes, assez bons citoyens pour prendre intérêt à notre Ouvrage. Si le Public éclairé donne son approbation à ces changemens, elle sera la récompense de notre docilité ; & s'il ne les approuve pas, nous n'en serons que plus convaincus de l'impossibilité de former un Arbre encyclopédique qui soit au gré de tout le monde.

La division générale de nos connoissances, suivant nos trois facultés, a cet avantage, qu'elle pourroit fournir aussi les trois divisions du monde littéraire, en Erudits, Philosophes, & Beaux-Esprits ; ensorte qu'après avoir formé l'Arbre des Sciences, on pourroit former sur le même plan celui des Gens de Lettres. La mémoire est le talent des premiers, la sagacité appartient aux seconds, & les derniers ont

l'agrément en partage. Ainsi, en regardant la mémoire comme un commencement de réflexion, & en y joignant la réflexion qui combine, & celle qui imite, on pourroit dire en général que le nombre plus ou moins grand d'idées réfléchies, & la nature de ces idées, constituent la différence plus ou moins grande qu'il y a entre les hommes; que la réflexion, prise dans le sens le plus étendu qu'on puisse lui donner, forme le caractere de l'esprit, & qu'elle en distingue les différens genres. Du reste les trois especes de républiques dans lesquelles nous venons de distribuer les Gens de Lettres, n'ont pour l'ordinaire rien de commun, que de faire assez peu de cas les unes des autres. Le Poëte & le Philosophe se traitent mutuellement d'insensés, qui se repaissent de chimeres: l'un & l'autre regardent l'Erudit comme une espece d'avare, qui ne pense qu'à amasser sans jouïr, & qui entasse sans choix les métaux les plus vils avec les plus précieux; & l'Erudit, qui ne voit que des mots par-tout où il ne lit point des faits, méprise le Poëte & le Philosophe, comme des gens qui se croient riches, parce que leur dépense excede leurs fonds.

C'eſt ainſi qu'on ſe venge des avantages qu'on n'a pas. Les gens de Lettres entendroient mieux leurs intérêts, ſi au lieu de chercher à s'iſoler, ils reconnoiſſoient le beſoin réciproque qu'ils ont de leurs travaux, & les ſecours qu'ils en tirent. La ſociété doit ſans doute aux Beaux-Eſprits ſes principaux agrémens, & ſes lumieres aux Philoſophes : mais ni les uns ni les autres ne ſentent combien ils ſont redevables à la mémoire ; elle renferme la matiere premiere de toutes nos connoiſſances ; & les travaux de l'Erudit ont ſouvent fourni au Philoſophe & au Poëte les ſujets ſur leſquels ils s'exercent. Lorſque les Anciens ont appellé les Muſes filles de Mémoire, a dit un Auteur moderne, ils ſentoient peut-être combien cette faculté de notre ame eſt néceſſaire à toutes les autres ; & les Romains lui élevoient des temples, comme à la Fortune.

Il nous reſte à montrer comment nous avons tâché de concilier dans notre Dictionnaire l'ordre encyclopédique avec l'ordre alphabétique. Nous avons employé pour cela trois moyens, le Syſtême figuré qui eſt à la tête de l'Ouvra-

ge, la Science à laquelle chaque article se rapporte, & la maniere dont l'article est traité. On a placé pour l'ordinaire après le mot qui fait le sujet de l'article, le nom de la Science dont cet article fait partie ; il ne faut plus que voir dans le systême figuré quel rang cette Science y occupe, pour connoître la place que l'article doit avoir dans l'Encyclopédie. S'il arrive que le nom de la Science soit omis dans l'article, la lecture suffira pour connoître à quelle Science il se rapporte ; & quand nous aurions, par exemple, oublié d'avertir que le mot *Bombe* appartient à l'art militaire, & le nom d'une ville ou d'un pays à la Géographie, nous comptons assez sur l'intelligence de nos lecteurs, pour espérer qu'ils ne seroient pas choqués d'une pareille omission. D'ailleurs par la disposition des matieres dans chaque article, sur-tout lorsqu'il est un peu étendu, on ne pourra manquer de voir que cet article tient à un autre qui dépend d'une Science différente, celui-là à un troisiéme, & ainsi de suite. On a tâché que l'exactitude & la fréquence des renvois ne laissât là-dessus rien à desirer ; car les renvois dans

dans ce Dictionnaire ont cela de particulier, qu'ils servent principalement à indiquer la liaison des matieres; au lieu que dans les autres ouvrages de cette espece, ils ne sont destinés qu'à expliquer un article par un autre. Souvent même nous avons omis le renvoi, parce que les termes d'Art ou de Science sur lesquels il auroit pû tomber, se trouvent expliqués à leur article, que le lecteur ira chercher de lui-même. C'est sur-tout dans les articles généraux des Sciences, qu'on a tâché d'expliquer les secours mutuels qu'elles se prêtent. Ainsi trois choses forment l'ordre encyclopédique; le nom de la Science à laquelle l'article appartient; le rang de cette Science dans l'Arbre, la liaison de l'article avec d'autres dans la même Science ou dans une Science différente; liaison indiquée par les renvois, ou facile à sentir au moyen des termes techniques expliqués suivant leur ordre alphabétique. Il ne s'agit point ici des raisons qui nous ont fait préférer dans cet Ouvrage l'ordre alphabétique à tout autre; nous les exposerons plus bas, lorsque nous envisagerons cette collection comme Dictionnaire des Sciences & des Arts.

Au reste, sur la partie de notre travail, qui consiste dans l'ordre encyclopédique, & qui est plus destinée aux gens éclairés qu'à la multitude, nous observerons deux choses : la premiere, c'est qu'il seroit souvent absurde de vouloir trouver une liaison immédiate entre un article de ce Dictionnaire & un autre article pris à volonté ; c'est ainsi qu'on chercheroit en vain par quels liens secrets *Section conique* peut être rapprochée d'*Accusatif*. L'ordre encyclopédique ne suppose point que toutes les Sciences tiennent directement les unes aux autres. Ce sont des branches qui partent d'un même tronc, sçavoir de l'entendement humain. Ces branches n'ont souvent entr'elles aucune liaison immédiate, & plusieurs ne sont réunies que par le tronc même. Ainsi *Section conique* appartient à la Géométrie, la Géométrie conduit à la Physique particuliere, celle-ci à la Physique générale, la Physique générale à la Métaphysique, & la Métaphysique est bien près de la Grammaire à laquelle le mot *Accusatif* appartient. Mais quand on est arrivé à ce dernier terme par la route que nous venons d'indiquer, on se

trouve si loin de celui d'où l'on est parti, qu'on l'a tout-à-fait perdu de vûe.

La seconde remarque que nous avons à faire, c'est qu'il ne faut pas attribuer à notre Arbre encyclopédique plus d'avantage que nous ne prétendons lui en donner. L'usage des divisions générales est de rassembler un fort grand nombre d'objets : mais il ne faut pas croire qu'il puisse suppléer à l'étude de ces objets mêmes. C'est une espece de dénombrement des connoissances qu'on peut acquérir ; dénombrement frivole pour qui voudroit s'en contenter, utile pour qui desire d'aller plus loin. Un seul article raisonné sur un objet particulier de Science ou d'Art, renferme plus de substance que toutes les divisions & subdivisions qu'on peut faire des termes généraux ; & pour ne point sortir de la comparaison que nous avons tirée plus haut des Cartes géographiques, celui qui s'en tiendroit à l'Arbre encyclopédique pour toute connoissance, n'en sauroit guere plus que celui qui pour avoir acquis par les Mappemondes une idée génerale du Globe & de ses parties principales, se flatteroit de connoître les différens Peuples qui

274656

l'habitent, & les Etats particuliers qui le composent. Ce qu'il ne faut point oublier sur-tout, en considérant notre Système figuré, c'est que l'ordre encyclopédique qu'il présente est très-différent de l'ordre généalogique des opérations de l'esprit; que les Sciences qui s'occupent des êtres généraux, ne sont utiles qu'autant qu'elles menent à celles dont les êtres particuliers sont l'objet; qu'il n'y a véritablement que ces êtres particuliers qui existent; & que si notre esprit a créé les êtres généraux, ç'a été pour pouvoir étudier plus facilement l'une après l'autre les propriétés qui par leur nature existent à la fois dans une même substance, & qui ne peuvent physiquement être séparées. Ces réflexions doivent être le fruit & le résultat de tout ce que nous avons dit jusqu'ici; & c'est aussi par là que nous terminerons la premiere Partie de ce Discours.

NOUS ALLONS présentement considérer cet Ouvrage comme *Dictionnaire raisonné des Sciences & des Arts*. L'objet est d'autant plus important, que c'est sans doute celui qui peut intéres-

ser davantage la plus grande partie de nos lecteurs, & qui, pour être rempli, a demandé le plus de soins & de travail. Mais avant que d'entrer sur ce sujet dans tout le détail qu'on est en droit d'exiger de nous, il ne sera pas inutile d'examiner avec quelque étendue l'état présent des Sciences & des Arts, & de montrer par quelle gradation l'on y est arrivé. L'exposition métaphysique de l'origine & de la liaison des Sciences nous a été d'une grande utilité pour en former l'Arbre encyclopédique ; l'exposition historique de l'ordre dans lequel nos connoissances se sont succédées, ne sera pas moins avantageuse pour nous éclairer nous-mêmes sur la maniere dont nous devons transmettre ces connoissances à nos lecteurs. D'ailleurs l'histoire des Sciences est naturellement liée à celle du petit nombre de grands génies, dont les Ouvrages ont contribué à répandre la lumiere parmi les hommes ; & ces Ouvrages ayant fourni pour le nôtre les secours généraux, nous devons commencer à en parler avant que de rendre compte des secours particuliers que nous avons obtenus. Pour ne point remonter trop

haut, fixons-nous à la renaissance des Lettres.

Quand on considere les progrès de l'esprit depuis cette époque mémorable, on trouve que ces progrès se sont faits dans l'ordre qu'ils devoient naturellement suivre. On a commencé par l'Erudition, continué par les Belles-Lettres, & fini par la Philosophie. Cet ordre differe à la vérité de celui que doit observer l'homme abandonné à ses propres lumieres, ou borné au commerce de ses contemporains, tel que nous l'avons principalement considéré dans la premiere Partie de ce discours: en effet, nous avons fait voir que l'esprit isolé doit rencontrer dans sa route la Philosophie avant les Belles-Lettres. Mais en sortant d'un long intervalle d'ignorance que des siecles de lumiere avoient précédé, la régénération des idées, si on peut parler ainsi, a dû nécessairement être différente de leur génération primitive. Nous allons tâcher de le faire sentir.

Les chefs-d'œuvre que les Anciens nous avoient laissés dans presque tous les genres, avoient été oubliés pendant douze siecles. Les principes des Scien-

ces & des Arts étoient perdus, parce que le beau & le vrai qui semblent se montrer de toutes parts aux hommes, ne les frappent guere à moins qu'ils n'en soient avertis. Ce n'est pas que ces tems malheureux ayent été plus stériles que d'autres en génies rares; la nature est toujours la même: mais que pouvoient faire ces grands hommes, semés de loin à loin comme ils le sont toujours, occupés d'objets différens, & abandonnés sans culture à leurs seules lumieres? Les idées qu'on acquiert par la lecture & par la société, sont le germe de presque toutes les découvertes. C'est un air que l'on respire sans y penser, & auquel on doit la vie; & les hommes dont nous parlons étoient privés d'un tel secours. Ils ressembloient aux premiers créateurs des Sciences & des Arts, que leurs illustres successeurs ont fait oublier, & qui précédés par ceux-ci les auroient fait oublier de même. Celui qui trouva le premier les roues & les pignons, eût inventé les montres dans un autre siecle; & Gerbert placé au tems d'Archimede l'auroit peut-être égalé.

Cependant la plûpart des beaux Esprits de ces tems ténébreux se faisoient

appeller Poëtes ou Philosophes. Que leur en coûtoit-il en effet pour usurper deux titres dont on se pare à si peu de frais, & qu'on se flate toujours de ne guere devoir à des lumieres empruntées ? Ils croyoient qu'il étoit inutile de chercher les modeles de la Poësie dans les Ouvrages des Grecs & des Romains, dont la Langue ne se parloit plus ; & ils prenoient pour la véritable Philosophie des Anciens une tradition barbare qui la défiguroit. La Poësie se réduisoit pour eux à un méchanisme puéril : l'examen approfondi de la nature, & la grande étude de l'homme, étoient remplacés par mille questions frivoles sur des êtres abstraits & métaphysiques ; questions dont la solution, bonne ou mauvaise, demandoit souvent beaucoup de subtilité, & par conséquent un grand abus de l'esprit. Qu'on joigne à ce desordre l'état d'esclavage où presque toute l'Europe étoit plongée, les ravages de la superstition qui naît de l'ignorance, & qui la reproduit à son tour : & l'on verra que rien ne manquoit aux obstacles qui éloignoient le retour de la raison & du goût ; car il n'y a que la liberté d'agir & de pen-

ſer qui ſoit capable de produire de grandes choſes, & elle n'a beſoin que de lumieres pour ſe préſerver des excès.

Auſſi fallut-il au genre humain, pour ſortir de la barbarie, une de ces révolutions qui font prendre à la terre une face nouvelle : l'Empire Grec eſt détruit, ſa ruine fait refluer en Europe le peu de connoiſſances qui reſtoient encore au monde ; l'invention de l'Imprimerie, la protection des Medicis & de François I. raniment les eſprits ; & la lumiere renaît de toutes parts.

L'étude des Langues & de l'Hiſtoire abandonnée par néceſſité durant les ſiecles d'ignorance, fut la premiere à laquelle on ſe livra. L'eſprit humain ſe trouvoit, au ſortir de la barbarie, dans une eſpece d'enfance, avide d'accumuler des idées, & incapable pourtant d'en acquérir d'abord d'un certain ordre par l'eſpece d'engourdiſſement où les facultés de l'ame avoient été ſi long-tems. De toutes ces facultés, la mémoire fut celle que l'on cultiva d'abord, parce qu'elle eſt la plus facile à ſatisfaire, & que les connoiſſances qu'on obtient par ſon ſecours, ſont celles qui peuvent le plus aiſément être entaſſées. On ne com-

mença donc point par étudier la Nature ainsi que les premiers hommes avoient dû faire ; on jouissoit d'un secours dont ils étoient dépourvûs, celui des Ouvrages des Anciens, que la générosité des Grands & l'Impression commençoient à rendre communs : on croyoit n'avoir qu'à lire pour devenir savant ; & il est bien plus aisé de lire que de voir. Ainsi, on dévora sans distinction tout ce que les Anciens nous avoient laissé dans chaque genre : on les traduisit, on les commenta ; & par une espece de reconnoissance on se mit à les adorer, sans connoître à beaucoup près ce qu'ils valoient.

De-là cette foule d'Erudits, profonds dans les Langues savantes, jusqu'à dédaigner la leur, qui, comme l'a dit un Auteur célebre, connoissoient tout dans les Anciens, hors la grace & la finesse, & qu'un vain étalage d'érudition rendoit si orgueilleux ; parce que les avantages qui coûtent le moins sont pour l'ordinaire ceux dont on aime le plus à se parer. C'étoit une espece de grands Seigneurs, qui sans ressembler par le mérite réel à ceux dont ils tenoient la vie, tiroient beaucoup de vanité de croire

leur appartenir. D'ailleurs cette vanité n'étoit point sans quelque espece de prétexte. Le pays de l'érudition & des faits est inépuisable ; on croit, pour ainsi dire, voir tous les jours augmenter sa substance par les acquisitions que l'on y fait sans peine. Au contraire le pays de la raison & des découvertes est d'une assez petite étendue ; & souvent au lieu d'y apprendre ce que l'on ignoroit, on ne parvient à force d'étude qu'à desapprendre ce qu'on croyoit savoir. C'est pourquoi, à mérite fort inégal, un Erudit doit être beaucoup plus vain qu'un Philosophe, & peut-être qu'un Poëte : car l'esprit qui invente est toujours mécontent de ses progrès, parce qu'il voit au-delà ; & les plus grands génies trouvent souvent dans leur amour propre même un juge secret, mais sévere, que l'approbation des autres fait taire pour quelques instans, mais qu'elle ne parvient jamais à corrompre. On ne doit donc pas s'étonner que les Savans dont nous parlons missent tant de gloire à joüir d'une Science hérissée, souvent ridicule, & quelquefois barbare.

Il est vrai que notre siecle qui se croit destiné à changer les lois en tout gen-

re, & à faire justice, ne pense pas fort avantageusement de ces hommes autrefois si célebres. C'est une espece de mérite aujourd'hui que d'en faire peu de cas; & c'est même un mérite que bien des gens se contentent d'avoir. Il semble que par le mépris qu'on a pour ces Savans, on cherche à les punir de l'estime outrée qu'ils faisoient d'eux-mêmes, ou du suffrage peu éclairé de leurs contemporains, & qu'en foulant aux piés ces idoles, on veuille en faire oublier jusqu'aux noms. Mais tout excès est injuste. Joüissons plutôt avec reconnoissance du travail de ces hommes laborieux. Pour nous mettre à portée d'extraire des Ouvrages des Anciens tout ce qui pouvoit nous être utile, il a fallu qu'ils en tirassent aussi ce qui ne l'étoit pas; on ne sauroit tirer l'or d'une mine sans en faire sortir en même tems beaucoup de matieres viles ou moins précieuses; ils auroient fait comme nous la séparation, s'ils étoient venus plus tard. L'Erudition étoit donc nécessaire pour nous conduire aux Belles-Lettres.

En effet, il ne fallut pas se livrer long-tems à la lecture des Anciens,

pour se convaincre que dans ces Ouvrages même où l'on ne cherchoit que des faits ou des mots, il y avoit mieux à apprendre. On apperçut bientôt les beautés que leurs Auteurs y avoient répandues ; car si les hommes, comme nous l'avons dit plus haut, ont besoin d'être avertis du vrai, en récompense ils n'ont besoin que de l'être. L'admiration qu'on avoit eue jusqu'alors pour les Anciens ne pouvoit être plus vive : mais elle commença à devenir plus juste. Cependant elle étoit encore bien loin d'être raisonnable. On crut qu'on ne pouvoit les imiter qu'en les copiant servilement, & qu'il n'étoit possible de bien dire que dans leur Langue. On ne pensoit pas que l'étude des mots est une espece d'inconvénient passager, nécessaire pour faciliter l'étude des choses, mais qu'elle devient un mal réel, quand elle la retarde ; qu'ainsi on auroit dû se borner à se rendre familiers les Auteurs Grecs & Romains, pour profiter de ce qu'ils avoient pensé de meilleur ; & que le travail auquel il falloit se livrer pour écrire dans leur Langue, étoit autant de perdu pour l'avancement de la raison. On ne voyoit pas d'ailleurs, que

s'il y a dans les Anciens un grand nombre de beautés de style perdues pour nous, il doit y avoir aussi par la même raison bien des défauts qui échappent, & que l'on court risque de copier comme des beautés; qu'enfin tout ce qu'on pourroit espérer par l'usage servile de la Langue des Anciens, ce seroit de se faire un style bisarrement assorti d'une infinité de styles différens, très-correct & admirable même pour nos Modernes, mais que Cicéron ou Virgile auroient trouvé ridicule. C'est ainsi que nous ririons d'un Ouvrage écrit en notre Langue, & dans lequel l'Auteur auroit rassemblé des phrases de Bossuet, de la Fontaine, de la Bruyere, & de Racine, persuadé avec raison que chacun de ces Ecrivains en particulier est un excellent modele.

Ce préjugé des premiers Savans a produit dans le seizieme siecle une foule de Poëtes, d'Orateurs, & d'Historiens Latins, dont les Ouvrages, il faut l'avoüer, tirent trop souvent leur principal mérite d'une latinité dont nous ne pouvons guere juger. On peut en comparer quelques-uns aux harangues de la plûpart de nos Rhéteurs, qui vuides

de choses, & semblables à des corps sans substance, n'auroient besoin que d'être mises en François pour n'être lûes de personne.

Les Gens de Lettres sont enfin revenus peu-à-peu de cette espece de manie. Il y a apparence qu'on doit leur changement, du moins en partie, à la protection des Grands, qui sont bien aises d'être savans, à condition de le devenir sans peine, & qui veulent pouvoir juger sans étude d'un Ouvrage d'esprit, pour prix des bienfaits qu'ils promettent à l'Auteur, ou de l'amitié dont ils croient l'honorer. On commença à sentir que le beau, pour être en Langue vulgaire, ne perdoit rien de ses avantages; qu'il acquéroit même celui d'être plus facilement saisi du commun des hommes; & qu'il n'y avoit aucun mérite à dire des choses communes ou ridicules dans quelque Langue que ce fût, & à plus forte raison dans celles qu'on devoit parler le plus mal. Les Gens de Lettres penserent donc à perfectionner les Langues vulgaires; ils chercherent d'abord à dire dans ces Langues ce que les Anciens avoient dit dans les leurs. Cependant par une suite

du préjugé dont on avoit eu tant de peine à se défaire, au lieu d'enrichir la Langue Françoise, on commença par la défigurer. Ronsard en fit un jargon barbare, hérissé de Grec & de Latin : mais heureusement il la rendit assez méconnoissable, pour qu'elle en devint ridicule. Bientôt l'on sentit qu'il falloit transporter dans notre Langue les beautés & non les mots des Langues anciennes. Réglée & perfectionée par le goût, elle acquit assez promptement une infinité de tours & d'expressions heureuses. Enfin on ne se borna plus à copier les Romains & les Grecs, ou même à les imiter ; on tâcha de les surpasser, s'il étoit possible, & de penser d'après soi. Ainsi l'imagination des Modernes renaquit peu-à-peu de celle des Anciens ; & l'on vit éclorre presqu'en même tems tous les chefs-d'œuvre du dernier siecle, en Eloquence, en Histoire, en Poësie, & dans les différens genres de littérature.

Malherbe, nourri de la lecture des excellens Poëtes de l'Antiquité, & prenant comme eux la nature pour modele, répandit le premier dans notre Poësie une harmonie & des beautés aupa-

ravant inconnues. BALSAC, aujourd'hui trop méprisé, donna à notre Prose de la noblesse & du nombre. Les Ecrivains de PORT-ROYAL continuerent ce que Balzac avoit commencé; ils y ajoûterent cette précision, cet heureux choix des termes, & cette pureté, qui ont conservé jusqu'à présent à la plûpart de leurs Ouvrages un air moderne, & qui les distinguent d'un grand nombre de Livres surannés, écrits dans le même tems. CORNEILLE, après avoir sacrifié pendant quelques annnés au mauvais goût dans la carriere dramatique, s'en affranchit enfin; découvrit par la force de son génie, bien plus que par la lecture, les lois du Théatre, & les exposa dans ses Discours admirables sur la Tragédie, dans ses réflexions sur chacune de ses pieces, mais principalement dans ses pieces même. RACINE s'ouvrant une autre route, fit paroître sur le Théatre une passion que les Anciens n'y avoient guere connue, & développant les ressorts du cœur humain, joignit à une élégance & une vérité continues quelques traits de sublime. DESPRÉAUX dans son Art poétique se rendit l'égal d'Horace en l'imi-

tant. MOLIERE par la peinture fine des ridicules & des mœurs de son tems, laissa bien loin derriere lui la Comédie ancienne. LA FONTAINE fit presque oublier Esope & Phedre, & BOSSUET alla se placer à côté de Démosthene.

Les Beaux-Arts sont tellement unis avec les Belles-Lettres, que le même goût qui cultive les unes, porte aussi à perfectionner les autres. Dans le même tems que notre littérature s'enrichissoit par tant de beaux Ouvrages, POUSSIN faisoit ses tableaux, & PUGET ses statues; LE SUEUR peignoit le cloître des Chartreux, & LE BRUN les batailles d'Alexandre; enfin QUINAULT, créateur d'un nouveau genre, s'assuroit l'immortalité par ses poëmes Lyriques, & LULLI donnoit à notre musique naissante ses premiers traits.

Il faut avouer pourtant que la renaissance de la Peinture & de la Sculpture avoit été beaucoup plus rapide que celle de la Poésie & de la Musique; & la raison n'en est pas difficile à appercevoir. Dès qu'on commença à étudier les Ouvrages des Anciens en tout genre, les chefs-d'œuvre antiques qui avoient échappé en assez grand nombre à la

ſuperſtition & à la barbarie, frapperent bientôt les yeux des Artiſtes éclairés; on ne pouvoit imiter les Praxiteles & les Phidias, qu'en faiſant exactement comme eux; & le talent n'avoit beſoin que de bien voir: auſſi RAPHAEL & MICHEL ANGE ne furent pas longtems ſans porter leur art à un point de perfection, qu'on n'a point encore paſſé depuis. En général, l'objet de la Peinture & de la Sculpture étant plus du reſſort des ſens, ces Arts ne pouvoient manquer de précéder la Poëſie, parce que les ſens ont dû être plus promptement affectés des beautés ſenſibles & palpables des ſtatues anciennes, que l'imagination n'a dû appercevoir les beautés intellectuelles & fugitives des anciens Ecrivains. D'ailleurs, quand elle a commencé à les découvrir, l'imitation de ces mêmes beautés imparfaite par ſa ſervitude & par la Langue étrangere dont elle ſe ſervoit, n'a pû manquer de nuire aux progrès de l'imagination même. Qu'on ſuppoſe pour un moment nos Peintres & nos Sculpteurs privés de l'avantage qu'ils avoient de mettre en œuvre la même matiere que les Anciens: s'ils euſſent, comme

nos Littérateurs, perdu beaucoup de tems à rechercher & à imiter mal cette matiere, au lieu de songer à en employer une autre, pour imiter les ouvrages même qui faisoient l'objet de leur admiration; ils auroient fait sans doute un chemin beaucoup moins rapide, & en seroient encore à trouver le marbre.

A l'égard de la Musique, elle a dû arriver beaucoup plus tard à un certain degré de perfection, parce que c'est un art que les Modernes ont été obligés de créer. Le tems a détruit tous les modeles que les Anciens avoient pû nous laisser en ce genre; & leurs Ecrivains, du moins ceux qui nous restent, ne nous ont transmis sur ce sujet que des connoissances très-obscures, ou des histoires plus propres à nous étonner qu'à nous instruire. Aussi plusieurs de nos Savans, poussés peut-être par une espece d'amour de propriété, ont prétendu que nous avons porté cet art beaucoup plus loin que les Grecs; prétention que le défaut de monumens rend aussi difficile à appuyer qu'à détruire, & qui ne peut être qu'assez foiblement combattue par les prodiges

vrais ou supposés de la Musique ancienne. Peut-être seroit-il permis de conjecturer avec quelque vraisemblance, que cette Musique étoit tout-à-fait différente de la nôtre ; & que si l'ancienne étoit supérieure par la mélodie, l'harmonie donne à la moderne des avantages.

Nous serions injustes, si à l'occasion du détail où nous venons d'entrer, nous ne reconnoissions point ce que nous devons à l'Italie ; c'est d'elle que nous avons reçû les Sciences, qui depuis ont fructifié si abondamment dans toute l'Europe ; c'est à elle surtout que nous devons les Beaux-Arts & le bon goût, dont elle nous a fourni un grand nombre de modeles inimitables.

Pendant que les Arts & les Belles-Lettres étoient en honneur, il s'en falloit beaucoup que la Philosophie fît le même progrès, du moins dans chaque nation prise en corps ; elle n'a reparu que beaucoup plus tard. Ce n'est pas qu'au fond il soit plus aisé d'exceller dans les Belles-Lettres que dans la Philosophie ; la supériorité en tout genre est également difficile à atteindre. Mais la lecture des Anciens devoit contri-

buer plus promptement à l'avancement des Belles-Lettres & du bon gout, qu'à celui des Sciences naturelles. Les beautés littéraires n'ont pas besoin d'être vues long-tems pour être senties ; & comme les hommes sentent avant que de penser, ils doivent par la même raison juger ce qu'ils sentent avant de juger ce qu'ils pensent. D'ailleurs, les Anciens n'étoient pas à beaucoup près aussi parfaits comme Philosophes que comme Ecrivains. En effet, quoique dans l'ordre de nos idées les premieres opérations de la raison précedent les premiers efforts de l'imagination, celle-ci, quand elle a fait les premiers pas, va beaucoup plus vîte que l'autre : elle a l'avantage de travailler sur des objets qu'elle enfante ; au lieu que la raison forcée de se borner à ceux qu'elle a devant elle, & de s'arrêter à chaque instant, ne s'épuise que trop souvent en recherches infructueuses. L'univers & les réflexions sont le premier livre des vrais Philosophes, & les Anciens l'avoient sans doute étudié : il étoit donc nécessaire de faire comme eux ; on ne pouvoit suppléer à cette étude par celle de leurs Ouvrages, dont la plûpart

avoient été détruits & dont un petit nombre, mutilé par le tems, ne pouvoit nous donner ſur une matiere auſſi vaſte que des notions fort incertaines & fort altérées.

La Scholaſtique qui compoſoit toute la Science prétendue des ſiecles d'ignorance, nuiſoit encore aux progrès de la vraie Philoſophie dans ce premier ſiecle de lumiere. On étoit perſuadé depuis un tems, pour ainſi dire, immémorial, qu'on poſſédoit dans toute ſa pureté la doctrine d'Ariſtote, commentée par les Arabes, & altérée par mille additions abſurdes ou puériles ; & on ne penſoit pas même à s'aſſûrer ſi cette Philoſophie barbare étoit réellement celle de ce grand homme, tant on avoit conçû de reſpect pour les Anciens. C'eſt ainſi qu'une foule de peuples nés & affermis dans leurs erreurs par l'éducation, ſe croient d'autant plus ſincerement dans le chemin de la vérité, qu'il ne leur eſt même jamais venu en penſée de former ſur cela le moindre doute. Auſſi, dans le tems que pluſieurs Ecrivains, rivaux des Orateurs & des Poëtes Grecs, marchoient à côté de leurs modeles, ou peut-être même les

surpassoient, la Philosophie Grecque; quoique fort imparfaite, n'étoit pas même bien connue.

Tant de préjugés qu'une admiration aveugle pour l'antiquité contribuoit à entretenir, sembloient se fortifier encore par l'abus qu'osoient faire de la soumission des peuples quelques Théologiens peu nombreux, mais puissans: je dis peu nombreux, car je suis bien éloigné d'étendre à un Corps respectable & très-éclairé une accusation qui se borne à quelques-uns de ses membres. On avoit permis aux Poëtes de chanter dans leurs Ouvrages les Divinités du paganisme, parce qu'on étoit persuadé avec raison que les noms de ces divinités ne pouvoient plus être qu'un jeu dont on n'avoit rien à craindre. Si d'un côté la religion des Anciens qui animoit tout, ouvroit un vaste champ à l'imagination des beaux Esprits; de l'autre, les principes en étoient trop absurdes, pour qu'on appréhendât de voir ressusciter Jupiter & Pluton par quelque secte de Novateurs. Mais l'on craignoit, ou l'on paroissoit craindre les coups qu'une raison aveugle pouvoit porter au Christianisme: comment

ment ne voyoit-on pas qu'il n'avoit point à redouter une attaque aussi foible ? Envoyé du ciel aux hommes, la vénération si juste & si ancienne que les peuples lui témoignoient, avoit été garantie pour toujours par les promesses de Dieu même. D'ailleurs, quelque absurde qu'une religion puisse être, (reproche que l'impiété seule peut faire à la nôtre), ce ne sont jamais les Philosophes qui la détruisent : lors même qu'ils enseignent la vérité, ils se contentent de la montrer sans forcer personne à la reconnoître ; un tel pouvoir n'appartient qu'à l'Être tout-puissant : ce sont les hommes inspirés qui éclairent le peuple, & les enthousiastes qui l'égarent. Le frein qu'on est obligé de mettre à la licence de ces derniers ne doit point nuire à cette liberté si nécessaire à la vraie Philosophie, & dont la religion peut tirer les plus grands avantages. Si le Christianisme ajoûte à la Philosophie les lumieres qui lui manquent, s'il n'appartient qu'à la Grace de soûmettre les incrédules, c'est à la Philosophie qu'il est réservé de les réduire au silence ; & pour assurer le triomphe de la Foi, les Théologiens

dont nous parlons n'avoient qu'à faire usage des armes qu'on auroit voulu employer contre elles.

Mais parmi ces mêmes hommes, quelques-uns avoient un intérêt beaucoup plus réel de s'opposer à l'avancement de la Philosophie. Faussement persuadés que la croyance des peuples est d'autant plus ferme, qu'on l'exerce sur plus d'objets différens, ils ne se contentoient pas d'exiger pour nos Mysteres la soumission qu'ils méritent, ils cherchoient à ériger en dogmes leurs opinions particulieres ; & c'étoit ces opinions mêmes, bien plus que les dogmes, qu'ils vouloient mettre en sûreté. Par là ils auroient porté à la religion le coup le plus terrible, si elle eût été l'ouvrage des hommes ; car il étoit à craindre que leurs opinions étant une fois reconnues pour fausses, le peuple qui ne discerne rien, ne traitât de la même maniere les vérités avec lesquelles on avoit voulu les confondre.

D'autres Théologiens de meilleure foi, mais aussi dangereux, se joignoient à ces premiers par d'autres motifs. Quoique la religion soit uniquement destinée à régler nos mœurs & notre

ſoi, ils la croyoient faite pour nous éclairer auſſi ſur le ſyſtême du monde, c'eſt-à-dire, ſur ces matieres que le Tout-puiſſant a expreſſément abandonnées à nos diſputes. Ils ne faiſoient pas réflexion que les Livres ſacrés & les Ouvrages des Peres, faits pour montrer au peuple comme aux Philoſophes ce qu'il faut pratiquer & croire, ne devoient point ſur les queſtions indifférentes parler un autre langage que le peuple. Cependant le deſpotiſme théologique ou le préjugé l'emporta. Un Tribunal devenu puiſſant dans le Midi de l'Europe, dans les Indes, dans le nouveau Monde, mais que la Foi n'ordonne point de croire, ni la charité d'approuver, ou plutôt que la religion réprouve quoiqu'occupé par ſes Miniſtres, & dont la France n'a pû s'accoûtumer encore à prononcer le nom ſans effroi, condamna un célebre Aſtronome pour avoir ſoûtenu le mouvement de la Terre, & le déclara hérétique; à peu-près comme le Pape Zacharie avoit condamné quelques ſiecles auparavant un Evêque, pour n'avoir pas penſé comme ſaint Auguſtin ſur les Antipodes, & pour avoir deviné leur

existence six cens ans avant que Christophe Colomb les découvrit. C'est ainsi que l'abus de l'autorité spirituelle réunie à la temporelle forçoit la raison au silence ; & peu s'en fallut qu'on ne défendît au genre humain de penser.

Pendant que des adversaires peu instruits ou mal-intentionnés faisoient ouvertement la guerre à la Philosophie, elle se refugioit, pour ainsi dire, dans les Ouvrages de quelques grands hommes, qui sans avoir l'ambition dangereuse d'arracher le bandeau des yeux de leurs contemporains, préparoient de loin dans l'ombre & le silence la lumiere dont le monde devoit être éclairé peu-à-peu & par degrés insensibles.

A la tête de ces illustres personnages doit être placé l'immortel Chancelier d'Angleterre, FRANÇOIS BACON, dont les Ouvrages si justement estimés, & plus estimés pourtant qu'ils ne sont connus, méritent encore plus notre lecture que nos éloges. A considérer les vues saines & étendues de ce grand homme, la multitude d'objets sur lesquels son esprit s'est porté, la hardiesse de son style qui réunit par-tout les plus sublimes images avec la précision la

plus rigoureuſe, on ſeroit tenté de le regarder comme le plus grand, le plus univerſel, & le plus éloquent des Philoſophes. Bacon, né dans le ſein de la nuit la plus profonde, ſentit que la Philoſophie n'étoit pas encore, quoique bien des gens ſans doute ſe flataſſent d'y exceller; car plus un ſiecle eſt groſſier, plus il ſe croit inſtruit de tout ce qu'il peut ſavoir. Il commença donc par enviſager d'une vûe générale les divers objets de toutes les Sciences naturelles; il partagea ces Sciences en différentes branches, dont il fit l'énumération la plus exacte qu'il lui fût poſſible: il examina ce que l'on ſavoit déja ſur chacun de ces objets, & fit le catalogue immenſe de ce qui reſtoit à découvrir: c'eſt le but de ſon admirable Ouvrage *De la dignité & de l'accroiſſement des connoiſſances humaines.* Dans ſon *Nouvel organe des Sciences*, il perfectionne les vues qu'il avoit données dans le premier Ouvrage; il les porte plus loin, & fait connoître la néceſſité de la Phyſique expérimentale, à laquelle on ne penſoit point encore. Ennemi des ſyſtêmes, il n'enviſage la Philoſophie que comme cette partie de nos connoiſſan-

ces, qui doit contribuer à nous rendre meilleurs ou plus heureux : il semble la borner à la Science des choses utiles, & recommande par-tout l'étude de la Nature. Ses autres écrits sont formés sur le même plan ; tout, jusqu'à leurs titres, y annonce l'homme de génie, l'esprit qui voit en grand. Il y recueille des faits, il y compare des expériences, il en indique un grand nombre à faire ; il invite les Savans à étudier & à perfectionner les Arts, qu'il regarde comme la partie la plus relevée & la plus essentielle de la Science humaine : il expose avec une simplicité noble *ses conjectures & ses pensées* sur les différens objets dignes d'intéresser les hommes ; & il eût pû dire, comme ce vieillard de Térence, que rien de ce qui touche l'humanité ne lui étoit étranger. Science de la Nature, Morale, Politique, Œconomique, tout semble avoir été du ressort de cet esprit lumineux & profond ; & l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou des richesses qu'il répand sur tous les sujets qu'il traite, ou de la dignité avec laquelle il en parle. Ses Ecrits ne peuvent être mieux comparés qu'à ceux d'Hippocrate sur la Médecine ; & ils

ne feroient ni moins admirés, ni moins lûs, fi la culture de l'efprit étoit auffi chere au genre humain que la confervation de la fanté. Mais il n'y a que les Chefs de fecte en tout genre dont les Ouvrages puiffent avoir un certain éclat; Bacon n'a pas été du nombre, & la forme de fa Philofophie s'y oppofoit : elle étoit trop fage pour étonner perfonne. La Scholaftique qui dominoit de fon tems, ne pouvoit être renverfée que par des opinions hardies & nouvelles; & il n'y a pas d'apparence qu'un Philofophe qui fe contente de dire aux hommes, *voilà le peu que vous avez appris, voici ce qui vous refte à chercher*, foit deftiné à faire beaucoup de bruit parmi fes contemporains. Nous oferions même faire quelque reproche au Chancelier Bacon d'avoir été peut-être trop timide, fi nous ne favions avec quelle retenue, & pour ainfi dire, avec quelle fuperftition, on doit juger un génie fi fublime. Quoiqu'il avoüe que les Scholaftiques ont énervé les Sciences par leurs queftions minutieufes, & que l'efprit doit facrifier l'étude des êtres généraux à celle des objets particuliers, il femble pourtant par l'emploi

fréquent qu'il fait des termes de l'Ecole, quelquefois même par celui des principes scholastiques, & par des divisions & subdivisions dont l'usage étoit alors fort à la mode, avoir marqué un peu trop de ménagement ou de déférence pour le goût dominant de son siecle. Ce grand homme, après avoir brisé tant de fers, étoit encore retenu par quelques chaînes qu'il ne pouvoit ou n'osoit rompre.

Nous déclarons ici que nous devons principalement au Chancelier Bacon l'Arbre encyclopédique dont nous avons déjà parlé, & que l'on trouvera à la fin de ce discours. Nous en avions fait l'aveu en plusieurs endroits du *Prospectus*; nous y revenons encore, & nous ne manquerons aucune occasion de le répéter. Cependant nous n'avons pas cru devoir suivre de point en point le grand homme que nous reconnoissons ici pour notre maître. Si nous n'avons pas placé, comme lui, la raison après l'imagination, c'est que nous avons suivi dans le Système encyclopédique l'ordre métaphysique des opérations de l'esprit, plutôt que l'ordre historique de ses progrès depuis la renaissance des Lettres;

ordre que l'illuſtre Chancelier d'Angleterre avoit peut-être en vûe juſqu'à un certain point, lorſqu'il faiſoit, comme il le dit, le cens & le dénombrement des connoiſſances humaines. D'ailleurs le plan de Bacon étant différent du nôtre, & les Sciences ayant fait depuis de grands progrès, on ne doit pas être ſurpris que nous ayons pris quelquefois une route différente.

Ainſi, outre les changemens que nous avons faits dans l'ordre de la diſtribution générale, & dont nous avons déjà expoſé les raiſons, nous avons à certains égards pouſſé les diviſions plus loin, ſur-tout dans la partie de Mathématique & de Phyſique particuliere; d'un autre côté, nous nous ſommes abſtenus d'étendre au même point que lui, la diviſion de certaines Sciences dont il ſuit juſqu'aux derniers rameaux. Ces rameaux qui doivent proprement entrer dans le corps de notre Encyclopédie, n'auroient fait, à ce que nous croyons, que charger aſſez inutilement le Syſtême général. On trouvera immédiatement après notre Arbre encyclopédique celui du Philoſophe Anglois; c'eſt le moyen le plus court & le plus facile

de faire distinguer ce qui nous appartient d'avec ce que nous avons emprunté de lui.

Au Chancelier Bacon succéda l'illustre DESCARTES. Cet homme rare dont la fortune a tant varié en moins d'un siecle, avoit tout ce qu'il falloit pour changer la face de la Philosophie; une imagination forte, un esprit très-conséquent, des connoissances puisées dans lui-même plus que dans les Livres, beaucoup de courage pour combattre les préjugés les plus généralement reçus, & aucune espece de dépendance qui le forçât à les ménager. Aussi éprouva-t-il de son vivant même ce qui arrive pour l'ordinaire à tout homme qui prend un ascendant trop marqué sur les autres. Il fit quelques enthousiastes, & eut beaucoup d'ennemis. Soit qu'il connût sa nation ou qu'il s'en défiât seulement, il s'étoit refugié dans un pays entierement libre pour y méditer plus à son aise. Quoiqu'il pensât beaucoup moins à faire des disciples qu'à les mériter, la persécution alla le chercher dans sa retraite; & la vie cachée qu'il menoit ne put l'y soustraire. Malgré toute la sagacité qu'il avoit employée pour prouver

l'existence de Dieu, il fut accusé de la nier par des Ministres qui peut-être ne la croyoient pas. Tourmenté & calomnié par des étrangers, & assez mal accueilli de ses compatriotes, il alla mourir en Suede, bien éloigné sans doute de s'attendre au succès brillant que ses opinions auroient un jour.

On peut considérer Descartes comme Géometre ou comme Philosophe. Les Mathématiques, dont il semble avoir fait assez peu de cas, sont néanmoins aujourd'hui la partie la plus solide & la moins contestée de sa gloire. L'Algebre, créée en quelque maniere par les Italiens, & prodigieusement augmentée par notre illustre VIETE, a reçu entre les mains de Descartes de nouveaux accroissemens. Un des plus considérables est sa méthode des Indéterminées, artifice très-ingénieux & très-subtil, qu'on a sû appliquer depuis à un grand nombre de recherches. Mais ce qui a sur-tout immortalisé le nom de ce grand homme, c'est l'application qu'il a sû faire de l'Algebre à la Géométrie ; idée des plus vastes & des plus heureuses que l'esprit humain ait jamais eues, & qui sera toujours la clé des plus pro-

fondes recherches, non-seulement dans la Géométrie sublime, mais dans toutes les Sciences physico-mathématiques.

Comme Philosophe, il a peut-être été aussi grand, mais il n'a pas été si heureux. La Géométrie qui par la nature de son objet doit toujours gagner sans perdre, ne pouvoit manquer, étant maniée par un aussi grand génie, de faire des progrès très-sensibles & apparens pour tout le monde. La Philosophie se trouvoit dans un état bien différent, tout y étoit à commencer: & que ne coûtent point les premiers pas en tout genre? le mérite de les faire dispense de celui d'en faire de grands. Si Descartes qui nous a ouvert la route, n'y a pas été aussi loin que ses Sectateurs le croient, il s'en faut beaucoup que les Sciences lui doivent aussi peu que le prétendent ses adversaires. Sa Méthode seule auroit suffi pour le rendre immortel; sa Dioptrique est la plus grande & la plus belle application qu'on eût faite encore de la Géométrie à la Physique; on voit enfin dans ses ouvrages même les moins lûs maintenant, briller par tout le génie inventeur. Si on juge sans partialité ces Tour-

billons devenus aujourd'hui presque ridicules, on conviendra, j'ose le dire, qu'on ne pouvoit alors imaginer mieux: les observations astronomiques qui ont servi à les détruire étoient encore imparfaites, ou peu constatées; rien n'étoit plus naturel que de supposer un fluide qui transportât les planetes; il n'y avoit qu'une longue suite de phénomenes, de raisonnemens & de calculs, & par conséquent une longue suite d'années, qui pût faire renoncer à une théorie si séduisante. Elle avoit d'ailleurs l'avantage singulier de rendre raison de la gravitation des corps par la force centrifuge du Tourbillon même: & je ne crains point d'avancer que cette explication de la pesanteur est une des plus belles & des plus ingénieuses hypothéses que la Philosophie ait jamais imaginées. Aussi a-t-il fallu pour l'abandonner, que les Physiciens ayent été entraînés comme malgré eux par la théorie des forces centrales, & par des expériences faites long-tems après. Reconnoissons donc que Descartes, forcé de créer une Physique toute nouvelle, n'a pû la créer meilleure; qu'il a fallu, pour ainsi dire, passer par les

tourbillons pour arriver au vrai systême du monde ; & que s'il s'est trompé sur les lois du mouvement, il a du moins deviné le premier qu'il devoit y en avoir.

Sa Métaphysique, aussi ingénieuse & aussi nouvelle que sa Physique, a eu le même sort à-peu-près ; & c'est aussi à-peu-près par les mêmes raisons qu'on peut la justifier ; car telle est aujourd'hui la fortune de ce grand homme, qu'après avoir eu des sectateurs sans nombre, il est presque réduit à des apologistes. Il se trompa sans doute en admettant les idées innées : mais s'il eût retenu de la secte Péripatéticienne la seule vérité qu'elle enseignoit sur l'origine des idées par les sens, peut-être les erreurs, qui deshonoroient cette vérité par leur alliage, auroient été plus difficiles à déraciner. Descartes a osé du moins montrer aux bons esprits à secoüer le joug de la scholastique, de l'opinion, de l'autorité, en un mot des préjugés & de la barbarie ; & par cette révolte dont nous recueillons aujourd'hui les fruits, la Philosophie a reçu de lui un service, plus difficile peut-être à rendre que tous ceux qu'elle doit

à ses illustres successeurs. On peut le regarder comme un chef de conjurés, qui a eu courage de s'élever le premier contre une puissance despotique & arbitraire, & qui en préparant une révolution éclatante, a jetté les fondemens d'un gouvernement plus juste & plus heureux qu'il n'a pû voir établi. S'il a fini par croire tout expliquer, il a du moins commencé par douter de tout ; & les armes dont nous nous servons pour le combattre ne lui en appartiennent pas moins, parce que nous les tournons contre lui. D'ailleurs, quand les opinions absurdes sont invétérées, on est quelquefois forcé, pour désabuser le genre humain, de les remplacer par d'autres erreurs, lorsqu'on ne peut mieux faire. L'incertitude & la vanité de l'esprit sont telles qu'il a toujours besoin d'une opinion à laquelle il se fixe : c'est un enfant à qui il faut présenter un joüet pour lui enlever une arme dangereuse ; il quittera de lui-même ce joüet quand le tems de la raison sera venu. En donnant ainsi le change aux Philosophes, ou à ceux qui croient l'être, on leur apprend du moins à se défier de leurs lumieres, &

cette disposition est le premier pas vers la vérité. Aussi Descartes a-t-il été persécuté de son vivant, comme s'il fût venu l'apporter aux hommes.

NEWTON, à qui la route avoit été préparée par HUYGHENS, parut enfin, & donna à la Philosophie une forme qu'elle semble devoir conserver. Ce grand génie vit qu'il étoit tems de bannir de la Physique les conjectures & les hypothéses vagues, ou du moins de ne les donner que pour ce qu'elles valoient, & que cette Science devoit être uniquement soûmise aux expériences & à la Géométrie. C'est peut-être dans cette vûe qu'il commença par inventer le calcul de l'Infini & la méthode des Suites, dont les usages si étendus dans la Géométrie même, le sont encore davantage pour déterminer les effets compliqués que l'on observe dans la Natùre, où tout semble s'exécuter par des especes de progressions infinies. Les expériences de la pesanteur, & les observations de Képler, firent découvrir au Philosophe Anglois la force qui retient les planetes dans leurs orbites. Il enseigna tout ensemble & à distinguer les causes de leurs mouvemens, & à les

calculer avec une exactitude qu'on n'auroit pû exiger que du travail de plusieurs siecles. Créateur d'une Optique toute nouvelle, il fit connoître la lumiere aux hommes en la décomposant. Ce que nous pourrions ajoûter à l'éloge de ce grand Philosophe, seroit fort au-dessous du témoignage universel qu'on rend aujourd'hui à ses découvertes presque innombrables, & à son génie tout à la fois étendu, juste & profond. En enrichissant la Philosophie par une grande quantité de biens réels, il a mérité sans doute toute sa reconnoissance; mais il a peut-être plus fait pour elle en lui apprenant à être sage, & à contenir dans de justes bornes cette espece d'audace que les circonstances avoient forcé Descartes à lui donner. Sa Théorie du monde (car je ne veux pas dire son Systême) est aujourd'hui si généralement reçue, qu'on commence à disputer à l'auteur l'honneur de l'invention, parce qu'on accuse d'abord les grands hommes de se tromper, & qu'on finit par les traiter de plagiaires. Je laisse à ceux qui trouvent tout dans les ouvrages des Anciens, le plaisir de découvrir dans ces ouvrages la gravita-

tion des planetes, quand elle n'y seroit pas ; mais en supposant même que les Grecs en ayent eu l'idée, ce qui n'étoit chez eux qu'un systême hasardé & romanesque, est devenu une démonstration dans les mains de Newton : cette démonstration qui n'appartient qu'à lui, fait le mérite réel de sa découverte ; & l'attraction sans un tel appui seroit une hypothése comme tant d'autres. Si quelqu'Ecrivain célebre s'avisoit de prédire aujourd'hui sans aucune preuve qu'on parviendra un jour à faire de l'or, nos descendans auroient-ils droit sous ce prétexte de vouloir ôter la gloire du grand œuvre à un Chimiste qui en viendroit à bout ? Et l'invention des lunettes en appartiendroit-elle moins à ses auteurs, quand même quelques anciens n'auroient pas cru impossible que nous étendissions un jour la sphere de notre vûe ?

D'autres Savans croient faire à Newton un reproche beaucoup plus fondé, en l'accusant d'avoir ramené dans la Physique les *qualités occultes* des Scholastiques & des anciens Philosophes. Mais les Savans dont nous parlons sont-ils bien sûrs que ces deux mots,

vuides de ſens chez les Scholaſtiques, & deſtinés à marquer un Être dont ils croyoient avoir l'idée, fuſſent autre choſe chez les anciens Philoſophes que l'expreſſion modeſte de leur ignorance ? Newton qui avoit étudié la Nature, ne ſe flattoit pas d'en ſavoir plus qu'eux ſur la cauſe premiere qui produit les phénomenes; mais il n'employa pas le même langage, pour ne pas révolter des contemporains qui n'auroient pas manqué d'y attacher une autre idée que lui. Il ſe contenta de prouver que les tourbillons de Deſcartes ne pouvoient rendre raiſon du mouvement des planetes; que les phénomenes, & les lois de la Méchanique s'uniſſoient pour les renverſer; qu'il y a une force par laquelle les planetes tendent les unes vers les autres, & dont le principe nous eſt entierement inconnu. Il ne rejetta point l'impulſion; il ſe borna à demander qu'on s'en ſervît plus heureuſement qu'on n'avoit fait juſqu'alors pour expliquer les mouvemens des planetes: ſes deſirs n'ont point encore été remplis, & ne le feront peut-être de long-tems. Après tout, quel mal auroit-il fait à la Philoſophie, en nous

donnant lieu de penser que la matiere peut avoir des propriétés que nous ne lui soupçonnions pas, & en nous desabusant de la confiance ridicule où nous sommes de les connoître toutes ?

A l'égard de la Métaphysique, il paroît que Newton ne l'avoit pas entierement négligée. Il étoit trop grand Philosophe pour ne pas sentir qu'elle est la base de nos connoissances, & qu'il faut chercher dans elle seule des notions nettes & exactes de tout : il paroît même par les ouvrages de ce profond Géometre, qu'il étoit parvenu à se faire de telles notions sur les principaux objets qui l'avoient occupé. Cependant, soit qu'il fût peu content lui-même des progrès qu'il avoit faits à d'autres égards dans la Métaphysique, soit qu'il crût difficile de donner au genre humain des lumieres bien satisfaisantes ou bien étendues sur une science trop souvent incertaine & contentieuse, soit enfin qu'il craignît qu'à l'ombre de son autorité on n'abusât de sa Métaphysique comme on avoit abusé de celle de Descartes pour soûtenir des opinions dangereuses ou erronées, il s'abstint presque absolument d'en parler dans ceux de ses

écrits qui ſont les plus connus ; & on ne peut guere apprendre ce qu'il penſoit ſur les différens objets de cette ſcience, que dans les ouvrages de ſes diſciples. Ainſi comme il n'a cauſé ſur ce point aucune révolution, nous nous abſtiendrons de le conſidérer de ce côté-là.

Ce que Newton n'avoit oſé, ou n'auroit peut-être pû faire, LOCKE l'entreprit & l'éxécuta avec ſuccès. On peut dire qu'il créa la Métaphyſique à-peu-près comme Newton avoit créé la Phyſique. Il conçut que les abſtractions & les queſtions ridicules qu'on avoit juſqu'alors agitées, & qui avoient fait comme la ſubſtance de la Philoſophie, étoient la partie qu'il falloit ſur-tout proſcrire. Il chercha dans ces abſtractions & dans l'abus des ſignes les cauſes principales de nos erreurs, & les y trouva. Pour connoître notre ame, ſes idées & ſes affections, il n'étudia point les livres, parce qu'ils l'auroient mal inſtruit : il ſe contenta de deſcendre profondément en lui-même ; & après s'être, pour ainſi dire, contemplé longtems, il ne fit dans ſon Traité *de l'Entendement humain* que préſenter aux

hommes le miroir dans lequel il s'étoit vû. En un mot il réduisit la Métaphysique à ce qu'elle doit être en effet, la Physique expérimentale de l'ame ; espece de Physique très-différente de celle des corps, non-seulement par son objet, mais par la maniere de l'envisager. Dans celle-ci on peut découvrir, & on découvre souvent des phénomenes inconnus ; dans l'autre, les faits aussi anciens que le monde existent également dans tous les hommes : tant pis pour qui croit en voir de nouveaux. La Métaphysique raisonnable ne peut consister, comme la Physique expérimentale, qu'à rassembler avec soin tous ces faits, à les réduire en un corps, à expliquer les uns par les autres, en distinguant ceux qui doivent tenir le premier rang & servir comme de base. En un mot les principes de la Métaphysique, aussi simples que les axiomes, sont les mêmes pour les Philosophes & pour le Peuple. Mais le peu de progrès que cette Science a fait depuis si longtems, montre combien il est rare d'appliquer heureusement ces principes, soit par la difficulté que renferme un pareil travail, soit peut-être aussi par

l'impatience naturelle qui empêche de s'y borner. Cependant le titre de Métaphyficien & même de grand Métaphyficien eft encore affez commun dans notre fiecle ; car nous aimons à tout prodiguer : mais qu'il y a peu de perfonnes véritablement dignes de ce nom ! Combien y en a-t-il qui ne le méritent que par le malheureux talent d'obfcurcir avec beaucoup de fubtilité des idées claires, & de préférer dans les notions qu'ils fe forment l'extraordinaire au vrai, qui eft toujours fimple ? Il ne faut pas s'étonner après cela fi la plûpart de ceux qu'on appelle *Métaphyficiens* font fi peu de cas les uns des autres. Je ne doute point que ce titre ne foit bientôt une injure pour nos bons efprits, comme le nom de Sophifte, qui pourtant fignifie *Sage*, avili en Gréce par ceux qui le portoient, fut rejetté par les vrais Philofophes.

Concluons de toute cette hiftoire, que l'Angleterre nous doit la naiffance de cette Philofophie que nous avons reçue d'elle. Il y a peut-être plus loin des formes fubftantielles aux tourbillons, que des tourbillons à la gravitation univerfelle ; comme il y a peut-

être un plus grand intervalle entre l'Algebre pure & l'idée de l'appliquer à la Géométrie, qu'entre le petit triangle de BARROW & le calcul différentiel.

Tels sont les principaux génies que l'esprit humain doit regarder comme ses maîtres, & à qui la Gréce eût élevé des statues, quand même elle eût été obligée pour leur faire place, d'abattre celles de quelques conquérans.

Les bornes de ce Discours Préliminaire nous empêchent de parler de plusieurs Philosophes illustres, qui sans se proposer des vûes aussi grandes que ceux dont nous venons de faire mention, n'ont pas laissé par leurs travaux de contribuer beaucoup à l'avancement des Sciences, & ont pour ainsi dire levé un coin du voile qui nous cachoit la vérité. De ce nombre sont; GALILÉE, à qui la Géographie doit tant pour ses découvertes astronomiques, & la Méchanique pour sa Théorie de l'accélération; HARVEY, que la découverte de la circulation du sang rendra immortel; HUYGHENS, que nous avons déjà nommé, & qui par des ouvrages pleins de force & de génie a si bien mérité de la Géométrie & de la Physique:

PASCAL,

PASCAL, auteur d'un traité ſur la Cycloïde, qu'on doit regarder comme un prodige de ſagacité & de pénétration, & d'un traité de l'équilibre des liqueurs & de la peſanteur de l'air, qui nous a ouvert une ſcience nouvelle : génie univerſel & ſublime, dont les talens ne pourroient être trop regrettés par la Philoſophie, ſi la Religion n'en avoit pas profité; MALEBRANCHE, qui a ſi bien démêlé les erreurs des ſens, & qui a connu celles de l'imagination, comme s'il n'avoit pas été ſouvent trompé par la ſienne ; BOYLE, le pere de la Phyſique expérimentale ; pluſieurs autres enfin, parmi leſquels doivent être comptés avec diſtinction les VESALE, les SYDENHAM, les BOERHAAVE, & une infinité d'Anatomiſtes & de Phyſiciens célebres.

Entre ces grands hommes il en eſt un, dont la Philoſophie, aujourd'hui fort accueillie & fort combattue dans le Nord de l'Europe, nous oblige à ne le point paſſer ſous ſilence ; c'eſt l'illuſtre LEIBNITZ. Quand il n'auroit pour lui que la gloire, ou même que le ſoupçon d'avoir partagé avec Newton l'invention du calcul différentiel, il mériteroit

à ce titre une mention honorable. Mais c'est principalement par sa Métaphysique que nous voulons l'envisager. Comme Descartes, il semble avoir reconnu l'insuffisance de toutes les solutions qui avoient été données jusqu'à lui des questions les plus élevées, sur l'union du corps & de l'ame, sur la Providence, sur la nature de la matiere ; il paroît même avoir eu l'avantage d'exposer avec plus de force que personne les difficultés qu'on peut proposer sur ces questions ; mais moins sage que Locke & Newton, il ne s'est pas contenté de former des doutes, il a cherché à les dissiper, & de ce côté-là il n'a peut-être pas été plus heureux que Descartes. Son principe de *la raison suffisante*, très-beau & très-vrai en lui-même, ne paroît pas devoir être fort utile à des êtres aussi peu éclairés que nous le sommes sur les raisons premieres de toutes choses ; ses *Monades* prouvent tout au plus qu'il a vu mieux que personne qu'on ne peut se former une idée nette de la matiere, mais elles ne paroissent pas faites pour la donner ; son *Harmonie préétablie* semble n'ajoûter qu'une difficulté de plus à l'opinion de Des-

cartes ſur l'union du corps & de l'ame ; enfin ſon ſyſtême de l'*Optimiſme* eſt peut-être dangereux par le prétendu avantage qu'il a d'expliquer tout. Ce grand homme paroît avoir porté dans la Métaphyſique plus de ſagacité que de lumiere ; mais de quelque maniere qu'on penſe ſur cet article, on ne peut lui refuſer l'admiration que méritent la grandeur de ſes vûes en tout genre, l'étendue prodigieuſe de ſes connoiſſances, & ſur-tout l'eſprit philoſophique par lequel il a ſçu les éclairer.

Nous finirons par une obſervation qui ne paroîtra pas ſurprenante à des Philoſophes. Ce n'eſt guere de leur vivant que les grands hommes dont nous venons de parler ont changé la face des Sciences. Nous avons déjà vû pourquoi Bacon n'a point été chef de ſecte ; deux raiſons ſe joignent à celle que nous en avons apportée. Ce grand Philoſophe a écrit pluſieurs de ſes Ouvrages dans une retraite à laquelle ſes ennemis l'avoient forcé, & le mal qu'ils avoient fait à l'homme d'état n'a pû manquer de nuire à l'Auteur. D'ailleurs, uniquement occupé d'être utile, il a peut-être embraſſé trop de matieres, pour que ſes

contemporains dussent se laisser éclairer à la fois sur un si grand nombre d'objets. On ne permet guere aux grands génies d'en savoir tant ; on veut bien apprendre quelque chose d'eux sur un sujet borné ; mais on ne veut pas être obligé à réformer toutes ses idées sur les leurs. C'est en partie pour cette raison que les Ouvrages de Descartes ont essuyé en France après sa mort plus de persécution que leur Auteur n'en avoit souffert en Hollande pendant sa vie : ce n'a été qu'avec beaucoup de peine que les écoles ont enfin osé admettre une Physique qu'elles s'imaginoient être contraire à celle de Moïse. Newton, il est vrai, a trouvé dans ses contemporains moins de contradiction ; soit que les découvertes géométriques par lesquelles il s'annonça, & dont on ne pouvoit lui disputer ni la propriété, ni la réalité, eussent accoûtumé à l'admiration pour lui, & à lui rendre des hommages qui n'étoient ni trop subits, ni trop forcés ; soit que par sa supériorité il imposât silence à l'envie ; soit enfin, ce qui paroît plus difficile à croire, qu'il eût affaire à une nation moins injuste que les autres. Il a eu l'avanta-

ge singulier de voir sa Philosophie généralement reçûe en Angleterre de son vivant, & d'avoir tous ses compatriotes pour partisans & pour admirateurs. Cependant il s'en falloit bien que le reste de l'Europe fît alors le même accueil à ses Ouvrages. Non seulement ils étoient inconnus en France, mais la Philosophie scholastique y dominoit encore, lorsque Newton avoit déjà renversé la Physique Cartésienne; & les tourbillons étoient détruits avant que nous songeassions à les adopter. Nous avons été aussi long-tems à les soûtenir qu'à les recevoir. Il ne faut qu'ouvrir nos Livres, pour voir avec surprise qu'il n'y a pas encore trente ans qu'on a commencé en France à renoncer au Cartésianisme. Le premier qui ait osé parmi nous se déclarer ouvertement Newtonien, est l'auteur du Discours *sur la figure des Astres*, qui joint à des connoissances géométriques très-étendues, cet esprit philosophique avec lequel elles ne se trouvent pas toujours, & ce talent d'écrire auquel on ne croira plus qu'elles nuisent, quand on aura lû ses Ouvrages. M. de MAUPERTUIS a cru qu'on pouvoit être bon citoyen,

ſans adopter aveuglément la Phyſique de ſon pays ; & pour attaquer cette Phyſique, il a eu beſoin d'un courage dont on doit lui ſavoir gré. En effet notre nation, ſingulierement avide de nouveautés dans les matieres de goût, eſt au contraire en matiere de Science très-attachée aux opinions anciennes. Deux diſpoſitions ſi contraires en apparence ont leur principe dans pluſieurs cauſes, & ſur-tout dans cette ardeur de joüir qui ſemble conſtituer notre caractere. Tout ce qui eſt du reſſort du ſentiment n'eſt pas fait pour être long-tems cherché, & ceſſe d'être agréable, dès qu'il ne ſe préſente pas tout d'un coup : mais auſſi l'ardeur avec laquelle nous nous y livrons s'épuiſe bientôt ; & l'ame dégoûtée auſſi-tôt que remplie, vole vers un nouvel objet qu'elle abandonnera de même. Au contraire, ce n'eſt qu'à force de méditation que l'eſprit parvient à ce qu'il cherche : mais par cette raiſon il veut joüir auſſi long-tems qu'il a cherché, ſur-tout lorſqu'il ne s'agit que d'une Philoſophie hypothétique & conjecturale, beaucoup plus riante que des calculs & des combinaiſons exactes. Les Phyſiciens attachés à leurs théories,

avec le même zele & par les mêmes motifs que les artisans à leurs pratiques, ont sur ce point beaucoup plus de ressemblance avec le peuple qu'ils ne s'imaginent. Respectons toujours Descartes; mais abandonnons sans peine des opinions qu'il eût combattues lui-même un siecle plus tard. Sur-tout ne confondons point sa cause avec celle de ses sectateurs. Le génie qu'il a montré en cherchant dans la nuit la plus sombre une route nouvelle, quoique trompeuse, n'étoit qu'à lui : ceux qui l'ont osé suivre les premiers dans les ténebres ont au moins marqué du courage ; mais il n'y a plus de gloire à s'égarer sur ses traces depuis que la lumiere est venue. Parmi le peu de Savans qui défendent encore sa doctrine, il eût désavoüé lui-même ceux qui n'y tiennent que par un attachement servile à ce qu'ils ont appris dans leur enfance, ou par je ne sais quel préjugé national, la honte de la Philosophie. Avec de tels motifs on peut être le dernier de ses partisans ; mais on n'auroit pas eu le mérite d'être son premier disciple, ou plutôt on eût été son adversaire, lorsqu'il n'y avoit que de l'injustice à

l'être. Pour avoir le droit d'admirer les erreurs d'un grand homme, il faut savoir les reconnoître, quand le tems les a mises au grand jour. Aussi les jeunes gens qu'on regarde d'ordinaire comme d'assez mauvais juges, sont peut-être les meilleurs dans les matieres philosophiques & dans beaucoup d'autres, lorsqu'ils ne sont pas dépourvûs de lumiere ; parce que tout leur étant également nouveau, ils n'ont d'autre intérêt que celui de bien choisir.

Ce sont en effet les jeunes Géométres, tant de France que des pays étrangers, qui ont reglé le sort des deux Philosophies. L'ancienne est tellement proscrite, que ses plus zélés partisans n'osent plus même nommer ces tourbillons dont ils remplissoient autrefois leurs Ouvrages. Si le Newtonianisme venoit à être détruit de nos jours par quelque cause que ce pût être, injuste ou légitime, les sectateurs nombreux qu'il a maintenant joueroient sans doute alors le même rôle qu'ils ont fait joüer à d'autres. Telle est la nature des esprits : telles sont les suites de l'amour propre qui gouverne les Philosophes du moins autant que les autres hom-

mes, & de la contradiction que doivent éprouver toutes les découvertes, ou même ce qui en a l'apparence.

Il en a été de Locke à peu-près comme de Bacon, de Descartes, & de Newton. Oublié long-tems pour Rohaut & pour Regis, & encore assez peu connu de la multitude, il commence enfin à avoir parmi nous des lecteurs & quelques partisans. C'est ainsi que les personnages illustres, souvent trop au-dessus de leur siecle, travaillent presque toujours en pure perte pour leur siecle même ; c'est aux âges suivans qu'il est réservé de recueillir le fruit de leurs lumieres. Aussi les restaurateurs des Sciences ne joüissent-ils presque jamais de toute la gloire qu'ils méritent ; des hommes fort inférieurs la leur arrachent, parce que les grands hommes se livrent à leur génie, & les hommes médiocres à celui de leur nation. Il est vrai que le témoignage que la supériorité ne peut s'empêcher de se rendre à elle-même, suffit pour la dédommager des suffrages vulgaires : elle se nourrit de sa propre substance ; & cette réputation dont on est si avide, ne sert souvent qu'à consoler la médio-

crité des avantages que le talent a sur elle. On peut dire en effet que la Renommée qui publie tout, raconte plus souvent ce qu'elle entend que ce qu'elle voit, & que les Poëtes qui lui ont donné cent bouches, devoient bien aussi lui donner un bandeau.

La Philosophie, qui forme le goût dominant de notre siecle, semble par les progrès qu'elle fait parmi nous, vouloir réparer le tems qu'elle a perdu, & se venger de l'espece de mépris que lui avoient marqué nos peres. Ce mépris est aujourd'hui retombé sur l'Erudition, & n'en est pas plus juste pour avoir changé d'objet. On s'imagine que nous avons tiré des Ouvrages des Anciens tout ce qu'il nous importoit de savoir; & sur ce fondement on dispenseroit volontiers de leur peine ceux qui vont encore les consulter. Il semble qu'on regarde l'antiquité comme un oracle qui a tout dit, & qu'il est inutile d'interroger; & l'on ne fait guere plus de cas aujourd'hui de la restitution d'un passage, que de la découverte d'un petit rameau de veine dans le corps humain. Mais comme il seroit ridicule de croire qu'il n'y a plus rien

à découvrir dans l'Anatomie, parce que les Anatomiſtes ſe livrent quelquefois à des recherches, inutiles en apparence, & ſouvent utiles par leurs ſuites ; il ne ſeroit pas moins abſurde de vouloir interdire l'Erudition, ſous prétexte des recherches peu importantes auxquelles nos Savans peuvent s'abandonner. C'eſt être ignorant ou préſomptueux de croire que tout ſoit vû dans quelque matiere que ce puiſſe être, & que nous n'ayons plus aucun avantage à tirer de l'étude & de la lecture des Anciens.

L'uſage de tout écrire aujourd'hui en Langue vulgaire, a contribué ſans doute à fortifier ce préjugé, & peut-être eſt plus pernicieux que le préjugé même. Notre Langue s'étant répandue par toute l'Europe, nous avons cru qu'il étoit tems de la ſubſtituer à la Langue Latine, qui depuis la renaiſſance des Lettres étoit celle de nos Savans. J'avoüe qu'un Philoſophe eſt beaucoup plus excuſable d'écrire en François, qu'un François de faire des vers Latins ; je veux bien même convenir que cet uſage a contribué à rendre la lumiere plus générale, ſi néanmoins c'eſt étendre réellement l'eſprit d'un Peuple, que

d'en étendre la superficie. Cependant il résulte de-là un inconvénient que nous aurions dû prévoir. Les Savans des autres nations à qui nous avons donné l'exemple, ont cru avec raison qu'ils écriroient encore mieux dans leur Langue que dans la nôtre. L'Angleterre nous a donc imité ; l'Allemagne, où le Latin sembloit s'être refugié, commence insensiblement à en perdre l'usage : je ne doute pas qu'elle ne soit bientôt suivie par les Suédois, les Danois, & les Russes. Ainsi, avant la fin du dix-huitieme siecle, un Philosophe qui voudra s'instruire à fond des découvertes de ses prédécesseurs, sera contraint de charger sa mémoire de sept à huit Langues différentes ; & après avoir consumé à les apprendre le tems le plus précieux de sa vie, il mourra avant de commencer à s'instruire. L'usage de la Langue Latine, dont nous avons fait voir le ridicule dans les matieres de goût, ne pourroit être que très-utile dans les Ouvrages de Philosophie, dont la clarté & la précision doivent faire tout le mérite, & qui n'ont besoin que d'une Langue universelle & de convention. Il seroit donc

à souhaiter qu'on rétablît cet usage : mais il n'y a pas lieu de l'espérer. L'abus dont nous osons nous plaindre est trop favorable à la vanité & à la paresse, pour qu'on se flatte de le déraciner. Les Philosophes, comme les autres Ecrivains, veulent être lûs, & sur-tout de leur nation. S'ils se servoient d'une Langue moins familiere, ils auroient moins de bouches pour les célébrer, & on ne pourroit pas se vanter de les entendre. Il est vrai qu'avec moins d'admirateurs, ils auroient de meilleurs juges : mais c'est un avantage qui les touche peu, parce que la réputation tient plus au nombre qu'au mérite de ceux qui la distribuent.

En récompense, car il ne faut rien outrer, nos Livres de Science semblent avoir acquis jusqu'à l'espece d'avantage qui sembloit devoir être particulier aux Ouvrages de Belles-Lettres. Un Ecrivain respectable que notre siecle a eu le bonheur de posseder long-tems, & dont je loüerois ici les différentes productions, si je ne me bornois pas à l'envisager comme Philosophe, a appris aux Savans à secoüer le joug du pédantisme. Supérieur dans l'art de mettre en

leur jour les idées les plus abstraites, il a sû par beaucoup de méthode, de précision, & de clarté, les abaisser à la portée des esprits qu'on auroit cru les moins faits pour les saisir. Il a même osé prêter à la Philosophie les ornemens qui sembloient lui être les plus étrangers, & qu'elle paroissoit devoir s'interdire le plus séverement ; & cette hardiesse a été justifiée par le succès le plus général & le plus flateur. Mais semblable à tous les Ecrivains originaux, il a laissé bien loin derriere lui ceux qui ont cru pouvoir l'imiter.

L'Auteur de *l'Histoire Naturelle* a suivi une route toute différente. Rival de Platon & de Lucrece, il a répandu dans son Ouvrage, dont la réputation croît de jour en jour, cette noblesse & cette élévation de style qui sont si propres aux matieres philosophiques, & qui dans les écrits du Sage doivent être la peinture de son ame.

Cependant la Philosophie, en songeant à plaire, paroît n'avoir pas oublié qu'elle est principalement faite pour instruire ; c'est par cette raison que le goût des systêmes, plus propre à flater l'imagination qu'à éclairer la

raiſon, eſt aujourd'hui preſqu'abſolument banni des bons Ouvrages. Un de nos meilleurs Philoſophes ſemble lui avoir porté les derniers coups *. L'eſprit d'hypothèſe & de conjecture pouvoit être autrefois fort utile, & avoit même été néceſſaire pour la renaiſſance de la Philoſophie ; parce qu'alors il s'agiſſoit encore moins de bien penſer, que d'apprendre à penſer par ſoi-même. Mais les tems ſont changés, & un Ecrivain qui feroit parmi nous l'éloge des Syſtêmes viendroit trop tard. Les avantages que cet eſprit peut procurer maintenant ſont en trop petit nombre pour balancer les inconvéniens qui en réſultent ; & ſi on prétend prouver l'utilité des Syſtêmes par un très-petit nombre de découvertes qu'ils ont occaſionnées autrefois, on pourroit de même conſeiller à nos Géométres de s'appliquer à la quadrature du cercle, parce que les efforts de pluſieurs Mathématiciens pour la trouver, nous ont produit quelques théorèmes. L'eſprit de Syſtême eſt dans la Phyſique ce que la Métaphyſique eſt dans la Géométrie.

* M. l'Abbé de Condillac, de l'Académie royale des Sciences de Pruſſe, dans ſon *Traité des Syſtêmes.*

S'il est quelquefois nécessaire pour nous mettre dans le chemin de la vérité, il est presque toujours incapable de nous y conduire par lui-même. Eclairé par l'observation de la Nature, il peut entrevoir les causes des phénomenes : mais c'est au calcul à assurer pour ainsi dire l'existence de ces causes, en déterminant exactement les effets qu'elles peuvent produire, & en comparant ces effets avec ceux que l'expérience nous découvre. Toute hypothèse dénuée d'un tel secours acquiert rarement ce degré de certitude, qu'on doit toujours chercher dans les Sciences naturelles, & qui néanmoins se trouve si peu dans ces conjectures frivoles qu'on honore du nom de Systêmes. S'il ne pouvoit y en avoir que de cette espece, le principal mérite du Physicien seroit, à proprement parler, d'avoir l'esprit de Systême, & de n'en faire jamais. A l'égard de l'usage des Systêmes dans les autres Sciences, mille expériences prouvent combien il est dangereux.

La Physique est donc uniquement bornée aux observations & aux calculs ; la Médecine à l'histoire du corps humain, de ses maladies, & de leurs

remédes ; l'Hiſtoire Naturelle à la deſcription détaillée des végétaux, des animaux, & des minéraux ; la Chymie à la compoſition & à la décompoſition expérimentale des corps ; en un mot toutes les Sciences, renfermées dans les faits autant qu'il leur eſt poſſible, & dans les conſéquences qu'on en peut déduire, n'accordent rien à l'opinion, que quand elles y ſont forcées. Je ne parle point de la Géométrie, de l'Aſtronomie, & de la Méchanique, deſtinées par leur nature à aller toujours en ſe perfectionnant de plus en plus.

On abuſe des meilleures choſes. Cet eſprit philoſophique, ſi à la mode aujourd'hui, qui veut tout voir & ne rien ſuppoſer, s'eſt répandu juſques dans les Belles-Lettres ; on prétend même qu'il eſt nuiſible à leurs progrès, & il eſt difficile de ſe le diſſimuler. Notre ſiecle porté à la combinaiſon & à l'analyſe, ſemble vouloir introduire les diſcuſſions froides & didactiques dans les choſes de ſentiment. Ce n'eſt pas que les paſſions & le goût n'ayent une Logique qui leur appartient : mais cette Logique a des principes tout différens de ceux de la Logique ordinaire : ce

ſont ces principes qu'il faut démêler en nous, & c'eſt, il faut l'avoüer, dequoi une Philoſophie commune eſt peu capable. Livrée toute entiere à l'examen des perceptions tranquilles de l'ame, il lui eſt bien plus facile d'en démêler les nuances que celles de nos paſſions, ou en général des ſentimens vifs qui nous affectent. Et comment cette eſpece de ſentimens ne feroit-elle pas difficile à analyſer avec juſteſſe ? Si d'un côté, il faut ſe livrer à eux pour les connoître, de l'autre, le tems où l'ame en eſt affectée, eſt celui où elle peut les étudier le moins. Il faut pourtant convenir que cet eſprit de diſcuſſion a contribué à affranchir notre littérature de l'admiration aveugle des Anciens ; il nous a appris à n'eſtimer en eux que les beautés que nous ſerions contraints d'admirer dans des Modernes. Mais c'eſt peut-être auſſi à la même ſource que nous devons je ne ſais quelle Métaphyſique du cœur, qui s'eſt emparée de nos théatres ; s'il ne falloit pas l'en bannir entierement, encore moins falloit-il l'y laiſſer régner. Cette anatomie de l'ame s'eſt gliſſée juſque dans nos converſations ; on y diſſerte, on

n'y parle plus ; & nos sociétés ont perdu leurs principaux agrémens, la chaleur & la gaieté.

Ne soyons donc pas étonnés que nos Ouvrages d'esprit soient en général inférieurs à ceux du siecle précédent. On peut même en trouver la raison dans les efforts que nous faisons pour surpasser nos prédécesseurs. Le goût & l'art d'écrire font en peu de tems des progrès rapides, dès qu'une fois la véritable route est ouverte : à peine un grand génie a-t-il entrevû le beau, qu'il l'apperçoit dans toute son étendue ; & l'imitation de la belle Nature semble bornée à de certaines limites qu'une génération, ou deux tout au plus, ont bientôt atteintes : il ne reste à la génération suivante que d'imiter : mais elle ne se contente pas de ce partage ; les richesses qu'elle a acquises autorisent le desir de les accroître ; elle veut ajoûter à ce qu'elle a reçu, & manque le but en cherchant à le passer. On a donc tout à la fois plus de principes pour bien juger, un plus grand fonds de lumieres, plus de bons juges, & moins de bons Ouvrages ; on ne dit point d'un Livre qu'il est bon, mais que c'est

le Livre d'un homme d'esprit. C'est ainsi que le siecle de Démétrius de Phalere a succédé immédiatement à celui de Démosthene, le siecle de Lucain & de Séneque à celui de Cicéron & de Virgile, & le nôtre à celui de Louis XIV.

Je ne parle ici que du siecle en général : car je suis bien éloigné de faire la satyre de quelques hommes d'un mérite rare avec qui nous vivons. La constitution physique du monde littéraire entraîne, comme celle du monde matériel, des révolutions forcées, dont il seroit aussi injuste de se plaindre que du changement des saisons. D'ailleurs comme nous devons au siecle de Pline les Ouvrages admirables de Quintilien & de Tacite, que la génération précédente n'auroit peut-être pas été en état de produire, le nôtre laissera à la postérité des monumens dont il a droit de se glorifier. Un Poëte célebre par ses talens & par ses malheurs a effacé Malherbe dans ses Odes, & Marot dans ses Epigrammes & dans ses Epîtres. Nous avons vû naître le seul Poëme épique que la France puisse opposer à ceux des Grecs, des Romains, des

Italiens, des Anglois & des Espagnols. Deux hommes illustres, entre lesquels notre nation semble partagée, & que la postérité saura mettre chacun à sa place, se disputent la gloire du cothurne, & l'on voit encore avec un extrême plaisir leurs Tragédies après celles de Corneille & de Racine. L'un de ces deux hommes, le même à qui nous devons la HENRIADE, sûr d'obtenir parmi le très-petit nombre de grands Poëtes une place distinguée & qui n'est qu'à lui, possede en même tems au plus haut degré un talent que n'a eu presque aucun Poëte même dans un degré médiocre, celui d'écrire en prose. Personne n'a mieux connu l'art si rare de rendre sans effort chaque idée par le terme qui lui est propre, d'embellir tout sans se méprendre sur le coloris propre à chaque chose ; enfin, ce qui caractérise plus qu'on ne pense les grands Ecrivains, de n'être jamais ni au-dessus, ni au-dessous de son sujet. Son essai sur le siecle de Louis XIV. est un morceau d'autant plus précieux, que l'Auteur n'avoit en ce genre aucun modele ni parmi les Anciens, ni parmi nous. Son histoire de Charles XII. par la rapidité

& la noblesse du style est digne du Héros qu'il avoit à peindre ; ses pieces fugitives supérieures à toutes celles que nous estimons le plus, suffiroient par leur nombre & par leur mérite pour immortaliser plusieurs Ecrivains. Que ne puis-je en parcourant ici ses nombreux & admirables Ouvrages, payer à ce génie rare le tribut d'éloges qu'il mérite, qu'il a reçu tant de fois de ses compatriotes, des étrangers, & de ses ennemis, & auquel la postérité mettra le comble quand il ne pourra plus en joüir !

Ce ne sont pas là nos seules richesses. Un Ecrivain judicieux, aussi bon citoyen que grand Philosophe, nous a donné sur les principes des Lois un Ouvrage décrié par quelques François, applaudi par la nation, & admiré de toute l'Europe ; ouvrage qui sera un monument immortel du génie & de la vertu de son Auteur, & des progrès de la raison dans un siecle, dont le milieu sera une époque mémorable dans l'histoire de la Philosophie. D'excellens Auteurs ont écrit l'Histoire Ancienne & Moderne ; des esprits justes & éclairés l'ont approfondie : la Comé-

die a acquis un nouveau genre, qu'on auroit tort de rejetter, puiſqu'il en réſulte un plaiſir de plus, & qui n'a pas été auſſi inconnu des Anciens qu'on voudroit nous le perſuader; enfin nous avons pluſieurs Romans qui nous empêchent de regretter ceux du dernier ſiecle.

Les beaux Arts ne ſont pas moins en honneur dans notre nation. Si j'en crois les Amateurs éclairés, notre école de Peinture eſt la premiere de l'Europe, & pluſieurs ouvrages de nos Sculpteurs n'auroient pas été deſavoués par les Anciens. La Muſique eſt peut-être de tous ces Arts celui qui a fait depuis quinze ans le plus de progrès parmi nous. Graces aux travaux d'un génie mâle, hardi & fécond, les Etrangers qui ne pouvoient ſouffrir nos ſymphonies, commencent à les goûter, & les François paroiſſent enfin perſuadés que Lulli avoit laiſſé dans ce genre beaucoup à faire. M. RAMEAU, en pouſſant la pratique de ſon Art à un ſi haut degré de perfection, eſt devenu tout enſemble le modele & l'objet de la jalouſie d'un grand nombre d'Artiſtes, qui le décrient en s'efforçant de l'imi-

ter. Mais ce qui le distingue plus particulierement, c'est d'avoir refléchi avec beaucoup de succès sur la théorie de ce même Art; d'avoir sû trouver dans la Basse fondamentale le principe de l'harmonie & de la mélodie; d'avoir réduit par ce moyen à des lois plus certaines & plus simples, une science livrée avant lui à des regles arbitraires ou dictées par une expérience aveugle. Je saisis avec empressement l'occasion de célébrer cet Artiste philosophe, dans un discours destiné principalement à l'éloge des grands hommes. Son mérite, dont il a forcé notre siecle à convenir, ne sera bien connu que quand le tems aura fait taire l'envie; & son nom, cher à la partie de notre nation la plus éclairée, ne peut blesser ici personne. Mais dût-il déplaire à quelques prétendus Mécenes, un Philosophe seroit bien à plaindre, si même en matiere de Sciences & de goût, il ne se permettoit pas de dire la vérité.

Voilà les biens que nous possédons. Quelle idée ne se formera-t-on pas de nos trésors littéraires, si l'on joint aux Ouvrages de tant de grands hommes les travaux de toutes les Compagnies savantes,

ſavantes, deſtinées à maintenir le goût des Sciences & des Lettres, & à qui nous devons tant d'excellens Livres! De pareilles Sociétés ne peuvent manquer de produire dans un État de grands avantages, pourvu qu'en les multipliant à l'excès, on n'en facilite point l'entrée à un trop grand nombre de gens médiocres; qu'on en banniſſe toute inégalité propre à éloigner ou à rebuter des hommes faits pour éclairer les autres; qu'on n'y connoiſſe d'autre ſupériorité que celle du génie; que la conſidération y ſoit le prix du travail; enfin que les récompenſes y viennent chercher les talens, & ne leur ſoient point enlevées par l'intrigue. Car il ne faut pas s'y tromper: on nuit plus aux progrès de l'eſprit en plaçant mal les récompenſes qu'en les ſupprimant. Avoüons même à l'honneur des Lettres, que les Savans n'ont pas toujours beſoin d'être récompenſés pour ſe multiplier. Témoin l'Angleterre, à qui les Sciences doivent tant, ſans que le Gouvernement faſſe rien pour elles. Il eſt vrai que la Nation les conſidere, qu'elle les reſpecte même; & cette eſpece de récompenſe, ſupérieure à toutes

les autres, eſt ſans doute le moyen le plus sûr de faire fleurir les Sciences & les Arts; parce que c'eſt le Gouvernement qui donne les places, & le Public qui diſtribue l'eſtime. L'amour des Lettres, qui eſt un mérite chez nos voiſins, n'eſt encore à la vérité qu'une mode parmi nous, & ne ſera peut-être jamais autre choſe; mais quelque dangereuſe que ſoit cette mode, qui pour un Mécene éclairé produit cent Amateurs ignorans & orgueilleux, peut-être lui ſommes-nous redevables de n'être pas encore tombés dans la barbarie où une foule de circonſtances tendent à nous précipiter.

On peut regarder comme une des principales, cet amour du faux bel eſprit, qui protege l'ignorance, qui s'en fait honneur, & qui la répandra univerſellement tôt ou tard. Elle ſera le fruit & le terme du mauvais goût; j'ajoute qu'elle en ſera le reméde. Car tout a des révolutions reglées, & l'obſcurité ſe terminera par un nouveau ſiecle de lumiere. Nous ſerons plus frappés du grand jour, après avoir été quelque tems dans les ténébres. Elles ſeront comme une eſpece d'anarchie

très-funeste par elle-même, mais quelquefois utile par ses suites. Gardons-nous pourtant de souhaiter une révolution si redoutable ; la barbarie dure des siecles, il semble que ce soit notre élément ; la raison & le bon goût ne font que passer.

Ce seroit peut-être ici le lieu de repousser les traits qu'un Ecrivain éloquent & philosophe * a lancé depuis peu contre les Sciences & les Arts, en les accusant de corrompre les mœurs. Il nous siéroit mal d'être de son sentiment à la tête d'un Ouvrage tel que celui-ci ; & l'homme de mérite dont nous parlons, semble avoir donné son suffrage à notre travail par le zele & le succès avec lequel il y a concouru. Nous ne lui reprocherons point d'avoir confondu la culture de l'esprit avec l'abus qu'on en peut faire ; il nous répondroit sans doute que cet abus en est

* M. Rousseau de Geneve, Auteur de la Partie de l'Encyclopédie qui concerne la Musique, & dont nous espérons que le Public sera très-satisfait, a composé un Discours fort éloquent, pour prouver que le rétablissement des Sciences & des Arts a corrompu les mœurs. Ce discours a été couronné en 1750 par l'Académie de Dijon, avec les plus grands éloges ; il a été imprimé à Paris au commencement de l'année 1751, & a fait beaucoup d'honneur à son Auteur.

inséparable : mais nous le prierons d'examiner si la plûpart des maux qu'il attribue aux Sciences & aux Arts ne sont point dûs à des causes toutes différentes, dont l'énumération seroit ici aussi longue que délicate. Les Lettres contribuent certainement à rendre la société plus aimable; il seroit difficile de prouver que les hommes en sont meilleurs, & la vertu plus commune : mais c'est un privilége qu'on peut disputer à la Morale même. Et pour dire encore plus, faudra-t-il proscrire les lois parce que leur nom sert d'abri à quelques crimes, dont les auteurs seroient punis dans une république de Sauvages ? Enfin, quand nous ferions ici au desavantage des connoissances humaines un aveu dont nous sommes bien éloignés, nous le sommes encore plus de croire qu'on gagnât à les détruire : les vices nous resteroient, & nous aurions l'ignorance de plus.

Finissons cette Histoire des Sciences, en remarquant que les différentes formes de gouvernement qui influent tant sur les esprits & sur la culture des Lettres, déterminent aussi les especes de connoissances qui doivent principale-

ment y fleurir, & dont chacune a ſon mérite particulier. Il doit y avoir en général dans une République plus d'Orateurs, d'Hiſtoriens, & de Philoſophes; & dans une Monarchie, plus de Poëtes, de Théologiens, & de Géometres. Cette regle n'eſt pourtant pas ſi abſolue, qu'elle ne puiſſe être altérée & modifiée par une infinité de cauſes.

APRÈS LES RÉFLEXIONS & les vûes générales que nous avons cru devoir placer à la tête de cette Encyclopédie, il eſt tems enfin d'inſtruire plus particulierement le Public ſur l'Ouvrage que nous lui préſentons. Le *Proſpectus* qui a déjà été publié dans cette vûe, & dont M. DIDEROT mon collegue eſt l'Auteur, ayant été reçu de toute l'Europe avec les plus grands éloges, je vais en ſon nom le remettre ici de nouveau ſous les yeux du Public, avec les changemens & les additions qui nous ont paru convenables à l'un & à l'autre.

ON NE PEUT DISCONVENIR que depuis le renouvellement des Lettres parmi nous, on ne doive en partie aux Dictionnaires les lumieres générales qui

se sont répandues dans la société, & ce germe de Science qui dispose insensiblement les esprits à des connoissances plus profondes. L'utilité sensible de ces sortes d'ouvrages les a rendus si communs, que nous sommes plutôt aujourd'hui dans le cas de les justifier que d'en faire l'éloge. On prétend qu'en multipliant les secours & la facilité de s'instruire, ils contribueront à éteindre le goût du travail & de l'étude. Pour nous, nous croyons être bien fondés à soûtenir que c'est à la manie du bel Esprit & à l'abus de la Philosophie, plutôt qu'à la multitude des Dictionnaires, qu'il faut attribuer notre paresse & la décadence du bon goût. Ces sortes de collections peuvent tout au plus servir à donner quelques lumieres à ceux qui sans ce secours n'auroient pas eu le courage de s'en procurer : mais elles ne tiendront jamais lieu de Livres à ceux qui chercheront à s'instruire ; les Dictionnaires par leur forme même ne sont propres qu'à être consultés, & se refusent à toute lecture suivie. Quand nous apprendrons qu'un homme de Lettres, desirant d'étudier l'Histoire à fond, aura choisi pour cet objet le Dictionnaire

de Moreri, nous conviendrons du reproche que l'on veut nous faire. Nous aurions peut-être plus de raiſon d'attribuer l'abus prétendu dont on ſe plaint, à la multiplication des méthodes, des élémens, des abregés, & des bibliothéques, ſi nous n'étions perſuadés qu'on ne ſauroit trop faciliter les moyens de s'inſtruire. On abrégeroit encore davantage ces moyens, en reduiſant à quelques volumes tout ce que les hommes ont découvert juſqu'à nos jours dans les Sciences & dans les Arts. Ce projet, en y comprenant même les faits hiſtoriques réellement utiles, ne ſeroit peut-être pas impoſſible dans l'exécution; il ſeroit du moins à ſouhaiter qu'on le tentât; nous ne prétendons aujourd'hui que l'ébaucher; & il nous débarraſſeroit enfin de tant de Livres, dont les Auteurs n'ont fait que ſe copier les uns les autres. Ce qui doit nous raſſûrer contre la ſatyre des Dictionnaires, c'eſt qu'on pourroit faire le même reproche ſur un fondement auſſi peu ſolide aux Journaliſtes les plus eſtimables. Leur but n'eſt-il pas eſſentiellement d'expoſer en racourci ce que notre ſiecle ajoûte de lumieres à celles

des siecles précédens ; d'apprendre à se passer des originaux, & d'arracher par conséquent ces épines que nos adversaires voudroient qu'on laissât ? Combien de lectures inutiles dont nous serions dispensés par de bons extraits ?

Nous avons donc cru qu'il importoit d'avoir un Dictionnaire qu'on pût consulter sur toutes les matieres des Arts & des Sciences, & qui servît autant à guider ceux qui se sentent le courage de travailler à l'instruction des autres, qu'à éclairer ceux qui ne s'instruisent que pour eux-mêmes.

Jusqu'ici personne n'avoit conçû un Ouvrage aussi grand, ou du moins personne ne l'avoit exécuté. Leibnitz, de tous les Savans le plus capable d'en sentir les difficultés, desiroit qu'on les surmontât. Cependant on avoit des Encyclopédies, & Leibnitz ne l'ignoroit pas, lorsqu'il en demandoit une.

La plûpart de ces Ouvrages parurent avant le siecle dernier, & ne furent pas tout-à-fait méprisés. On trouva que s'ils n'annonçoient pas beaucoup de génie, ils marquoient au moins du travail & des connoissances. Mais que seroit-ce pour nous que ces Encyclopédies ? Quel

progrès n'a-t-on pas fait depuis dans les Sciences & dans les Arts ? Combien de vérités découvertes aujourd'hui, qu'on n'entrevoyoit pas alors ? La vraie Philosophie étoit au berceau ; la Géométrie de l'Infini n'étoit pas encore ; la Physique expérimentale se montroit à peine ; il n'y avoit point de Dialectique ; les lois de la saine Critique étoient entierement ignorées. Les Auteurs célebres en tout genre dont nous avons parlé dans ce Discours, & leurs illustres Disciples, ou n'existoient pas, ou n'avoient pas écrit. L'esprit de recherche & d'émulation n'animoit pas les Savans ; un autre esprit moins fécond peut-être, mais plus rare, celui de justesse & de méthode, ne s'étoit point soûmis les différentes parties de la Littérature ; & les Académies, dont les travaux ont porté si loin les Sciences & les Arts, n'étoient pas instituées.

Si les découvertes des grands hommes & des compagnies savantes dont nous venons de parler offrirent dans la suite de puissans secours pour former un Dictionnaire encyclopédique ; il faut avoüer aussi que l'augmentation prodigieuse des matieres rendit à d'au-

tres égards un tel Ouvrage beaucoup plus difficile. Mais ce n'est point à nous à juger si les successeurs des premiers Encyclopédistes ont été hardis ou présomptueux ; & nous les laisserions tous joüir de leur réputation, sans en excepter Ephraim CHAMBERS le plus connu d'entr'eux, si nous n'avions des raisons particulieres de peser le mérite de celui-ci.

L'Encyclopédie de Chambers dont on a publié à Londres un si grand nombre d'éditions rapides ; cette Encyclopédie qu'on vient de traduire tout récemment en Italien, & qui de notre aveu mérite en Angleterre & chez l'étranger les honneurs qu'on lui rend, n'eût peut-être jamais été faite, si avant qu'elle parut en Anglois, nous n'avions eu dans notre Langue des Ouvrages où Chambers a puisé sans mesure & sans choix la plus grande partie des choses dont il a composé son Dictionnaire. Qu'en auroient donc pensé nos François sur une traduction pure & simple ? Il eût excité l'indignation des Savans & le cri du Public, à qui on n'eût présenté sous un titre fastueux & nouveau, que des richesses qu'il possédoit depuis long-tems.

Nous ne refusons point à cet Auteur la justice qui lui est dûe. Il a bien senti le mérite de l'ordre encyclopédique, ou de la chaîne par laquelle on peut descendre sans interruption des premiers principes d'une Science ou d'un Art jusqu'à ses conséquences les plus éloignées, & remonter de ses conséquences les plus éloignées jusqu'à ses premiers principes ; passer imperceptiblement de cette Science ou de cet Art à un autre, & s'il est permis de s'exprimer ainsi, faire sans s'égarer le tour du monde littéraire. Nous convenons avec lui que le plan & le dessein de son Dictionnaire sont excellens, & que si l'exécution en étoit portée à un certain degré de perfection, il contribueroit plus lui seul aux progrès de la vraie Science que la moitié des Livres connus. Mais, malgré toutes les obligations que nous avons à cet Auteur, & l'utilité considérable que nous avons retirée de son travail, nous n'avons pû nous empêcher de voir qu'il restoit beaucoup à y ajoûter. En effet, conçoit-on que tout ce qui concerne les Sciences & les Arts puisse être renfermé en deux Volumes *in-folio* ? La nomenclature d'une matiere

si étendue en fourniroit un elle seule, si elle étoit complette. Combien donc ne doit-il pas y avoir dans son Ouvrage d'articles omis ou tronqués ?

Ce ne sont point ici des conjectures. La Traduction entiere du Chambers nous a passé sous les yeux, & nous avons trouvé une multitude prodigieuse de choses à desirer dans les Sciences; dans les Arts libéraux, un mot où il falloit des pages ; & tout à suppléer dans les Arts méchaniques. Chambers a lû des Livres, mais il n'a guere vû d'Artistes ; cependant il y a beaucoup de choses qu'on n'apprend que dans les atteliers. D'ailleurs il n'en est pas ici des omissions comme dans un autre Ouvrage. Un article omis dans un Dictionnaire commun le rend seulement imparfait. Dans une Encyclopédie, il rompt l'enchaînement, & nuit à la forme & au fond ; & il a fallu tout l'art d'Ephraim Chambers pour pallier ce défaut.

Mais, sans nous étendre davantage sur l'Encyclopédie Angloise, nous annonçons que l'Ouvrage de Chambers n'est point la base unique sur laquelle nous avons élevé ; que l'on a refait un grand nombre de ses articles ; que l'on

n'a employé presqu'aucun des autres sans addition, correction, ou retranchement, & qu'il rentre simplement dans la classe des Auteurs que nous avons particulierement consultés. Les éloges qui furent donnés il y a six ans au simple projet de la traduction de l'Encyclopédie Angloise, auroient été pour nous un motif suffisant d'avoir recours à cette Encyclopédie, autant que le bien de notre Ouvrage n'en souffriroit pas.

La Partie Mathématique est celle qui nous a paru mériter le plus d'être conservée : mais on jugera par les changemens considérables qui y ont été faits, du besoin que cette Partie & les autres avoient d'une exacte revision.

Le premier objet sur lequel nous nous sommes écartés de l'Auteur Anglois, c'est l'Arbre généalogique qu'il a dressé des Sciences & des Arts, & auquel nous avons cru devoir en substituer un autre. Cette partie de notre travail a été suffisamment développée plus haut. Elle présente à nos lecteurs le canevas d'un Ouvrage qui ne se peut exécuter qu'en plusieurs volumes *in-folio*, & qui doit contenir un jour toutes les connoissances des hommes.

A l'aspect d'une matiere aussi étendue, il n'est personne qui ne fasse avec nous la réflexion suivante. L'expérience journaliere n'apprend que trop combien il est difficile à un Auteur de traiter profondément de la Science ou de l'Art dont il a fait toute sa vie une étude particuliere. Quel homme peut donc être assez hardi & assez borné pour entreprendre de traiter seul de toutes les Sciences & de tous les Arts?

Nous avons inféré de-là que pour soûtenir un poids aussi grand que celui que nous avions à porter, il étoit nécessaire de le partager; & sur le champ nous avons jetté les yeux sur un nombre suffisant de Savans & d'Artistes; d'Artistes habiles & connus par leurs talens; de Savans exercés dans les genres particuliers qu'on avoit à confier à leur travail. Nous avons distribué à chacun la Partie qui lui convenoit; quelques-uns même étoient en possession de la leur, avant que nous nous chargeassions de cet Ouvrage. Ainsi, chacun n'ayant été occupé que de ce qu'il entendoit, a été en état de juger sainement de ce qu'en ont écrit les Anciens & les Modernes, & d'ajouter aux

ſecours qu'il en a tirés, des connoiſſances puiſées dans ſon propre fonds. Perſonne ne s'eſt avancé ſur le terrein d'autrui, & ne s'eſt mêlé de ce qu'il n'a peut-être jamais appris ; & nous avons eu plus de méthode, de certitude, d'étendue, & de détails, qu'il ne peut y en avoir dans la plûpart des Lexicographes. Il eſt vrai que ce plan a réduit le mérite d'Editeur à peu de choſe ; mais il a beaucoup ajoûté à la perfection de l'Ouvrage ; & nous penſerons toujours nous être acquis aſſez de gloire, ſi le Public eſt ſatisfait. En un mot, chacun de nos Collegues a fait un Dictionnaire de la Partie dont il s'eſt chargé, & nous avons réuni tous ces Dictionnaires enſemble.

Nous croyons avoir eu de bonnes raiſons pour ſuivre dans cet Ouvrage l'ordre alphabétique. Il nous a paru plus commode & plus facile pour nos lecteurs, qui deſirant de s'inſtruire ſur la ſignification d'un mot, le trouveront plus aiſément dans un Dictionnaire alphabétique que dans tout autre. Si nous euſſions traité toutes les Sciences ſéparément, en faiſant de chacune un Dictionnaire particulier, non-ſeulement le prétendu deſordre de la ſucceſſion alpha-

bétique auroit eu lieu dans ce nouvel arrangement ; mais une telle méthode auroit été sujette à des inconvéniens considérables par le grand nombre de mots communs à différentes Sciences, & qu'il auroit fallu répéter plusieurs fois, ou placer au hasard. D'un autre côté, si nous eussions traité de chaque Science séparément & dans un discours suivi, conforme à l'ordre des idées, & non à celui des mots, la forme de cet Ouvrage eût été encore moins commode pour le plus grand nombre de nos lecteurs, qui n'y auroient rien trouvé qu'avec peine ; l'ordre encyclopédique des Sciences & des Arts y eût peu gagné, & l'ordre encyclopédique des mots, ou plutôt des objets par lesquels les Sciences se communiquent & se touchent, y auroit infiniment perdu. Au contraire, rien de plus facile dans le plan que nous avons suivi que de satisfaire à l'un & à l'autre : c'est ce que nous avons détaillé ci-dessus. D'ailleurs, s'il eût été question de faire de chaque Science & de chaque Art un traité particulier dans la forme ordinaire, & de réunir seulement ces différens traités sous le titre d'Encyclopédie, il eût été

bien plus difficile de raſſembler pour cet Ouvrage un ſi grand nombre de perſonnes, & la plûpart de nos Collegues auroient ſans doute mieux aimé donner ſéparément leur Ouvrage, que de le voir confondu avec un grand nombre d'autres. De plus, en ſuivant ce dernier plan, nous euſſions été forcés de renoncer preſque entierement à l'uſage que nous voulions faire de l'Encyclopédie Angloiſe, entraînés tant par la réputation de cet Ouvrage, que par l'ancien *Proſpectus*, approuvé du Public, & auquel nous deſirions de nous conformer. La Traduction entiere de cette Encyclopédie nous a été remiſe entre les mains par les Libraires qui avoient entrepris de la publier ; nous l'avons diſtribuée à nos Collegues, qui ont mieux aimé ſe charger de la revoir, de la corriger, de l'augmenter, que de s'engager, ſans avoir, pour ainſi dire, aucuns matériaux préparatoires. Il eſt vrai qu'une grande partie de ces matériaux leur a été inutile, mais du moins elle a ſervi à leurs faire entreprendre plus volontiers le travail qu'on eſpéroit d'eux ; travail auquel pluſieurs ſe ſeroient peut-être refuſé, s'ils avoient prévû ce qu'il

devoit leur coûter de ſoins. D'un autre côté, quelques-uns de ces Savans, en poſſeſſion de leur Partie long-tems avant que nous fuſſions Editeurs, l'avoient déjà fort avancée en ſuivant l'ancien projet de l'ordre alphabétique; il nous eût par conſéquent été impoſſible de changer ce projet, quand même nous aurions été moins diſpoſés à l'approuver. Nous ſavions enfin, ou du moins nous avions lieu de croire qu'on n'avoit fait à l'Auteur Anglois, notre modele, aucunes difficultés ſur l'ordre alphabétique auquel il s'étoit aſſujetti. Tout ſe réuniſſoit donc pour nous obliger de rendre cet Ouvrage conforme à un plan que nous aurions ſuivi par choix, ſi nous en euſſions été les maîtres.

La ſeule opération dans notre travail qui ſuppoſe quelque intelligence, conſiſte à remplir les vuides qui ſéparent deux Sciences ou deux Arts, & à renoüer la chaîne dans les occaſions où nos Collegues ſe ſont repoſés les uns ſur les autres de certains articles, qui paroiſſant appartenir également à pluſieurs d'entre eux, n'ont été faits par aucun. Mais afin que la perſonne

chargée d'une partie ne soit point comptable des fautes qui pourroient se glisser dans des morceaux surajoûtés, nous aurons l'attention de distinguer ces morceaux par une étoile. Nous tiendrons exactement la parole que nous avons donnée; le travail d'autrui sera sacré pour nous, & nous ne manquerons pas de consulter l'Auteur, s'il arrive dans le cours de l'Edition que son ouvrage nous paroisse demander quelque changement considérable.

Les différentes mains que nous avons employées ont apposé à chaque article comme le sceau de leur style particulier, ainsi que celui du style propre à la matiere & à l'objet d'une Partie. Un procédé de Chymie ne sera point du même ton que la description des bains & des théatres anciens; ni la manœuvre d'un Serrurier, exposée comme les recherches d'un Théologien sur un point de dogme ou de discipline. Chaque chose a son coloris, & ce seroit confondre les genres que de les réduire à une certaine uniformité. La pureté du style, la clarté, & la précision, sont les seules qualités qui puissent être communes à tous les articles,

& nous espérons qu'on les y remarquera. S'en permettre davantage, ce seroit s'exposer à la monotonie & au dégoût qui sont presque inséparables des Ouvrages étendus, & que l'extrême variété des matieres doit écarter de celui-ci.

Nous en avons dit assez pour instruire le Public de la nature d'une entreprise à laquelle il a paru s'intéresser; des avantages généraux qui en résulteront, si elle est bien exécutée; du bon ou du mauvais succès de ceux qui l'ont tentée avant nous; de l'étendue de son objet; de l'ordre auquel nous nous sommes assujettis; de la distribution qu'on a faite de chaque partie, & de nos fonctions d'Editeurs. Nous allons maintenant passer aux principaux détails de l'exécution.

Toute la matiere de l'Encyclopédie peut se réduire à trois chefs; les Sciences, les Arts libéraux, & les Arts méchaniques. Nous commencerons par ce qui concerne les Sciences & les Arts libéraux; & nous finirons par les Arts méchaniques.

On a beaucoup écrit sur les Sciences. Les traités sur les Arts libéraux se

ſont multipliés ſans nombre, la république des Lettres en eſt inondée. Mais combien peu donnent les vrais principes ? combien d'autres les noient dans une affluence de paroles, ou les perdent dans des ténebres affectées ? Combien dont l'autorité en impoſe, & chez qui une erreur placée à côté d'une vérité, ou décrédite celle-ci, ou s'accrédite elle-même à la faveur de ce voiſinage ? On eût mieux fait ſans doute d'écrire moins & d'écrire mieux.

Entre tous les Ecrivains, on a donné la préférence à ceux qui ſont généralement reconnus pour les meilleurs. C'eſt de là que les principes ont été tirés. A leur expoſition claire & préciſe, on a joint des exemples ou des autorités conſtamment reçûs. La coûtume vulgaire eſt de renvoyer aux ſources, ou de citer d'une maniere vague, ſouvent infidelle, & preſque toujours confuſe; enſorte que dans les différentes Parties dont un article eſt compoſé, on ne ſait exactement quel Auteur on doit conſulter ſur tel ou tel point, ou s'il faut les conſulter tous, ce qui rend la vérification longue & pénible. On s'eſt attaché, autant qu'il a été poſſible, à

éviter cet inconvénient, en citant dans le corps même des articles les Auteurs sur le témoignage desquels on s'est appuyé ; rapportant leur propre texte quand il est nécessaire ; comparant partout les opinions ; balançant les raisons ; proposant des moyens de douter ou de sortir de doute ; décidant même quelquefois ; détruisant autant qu'il est en nous les erreurs & les préjugés ; & tâchant sur-tout de ne les pas multiplier, & de ne les point perpétuer, en protégeant sans examen des sentimens rejettés, ou en proscrivant sans raison des opinions reçûes. Nous n'avons pas craint de nous étendre quand l'intérêt de la vérité & l'importance de la matiere le demandoient, sacrifiant l'agrément toutes les fois qu'il n'a pû s'accorder avec l'instruction.

Nous ferons ici sur les définitions une remarque importante. Nous nous sommes conformés dans les articles généraux des Sciences à l'usage constamment reçû dans les Dictionnaires & dans les autres Ouvrages, qui veut qu'on commence en traitant d'une Science par en donner la définition. Nous l'avons donnée aussi, la plus simple même & la

plus courte qu'il nous a été poſſible. Mais il ne faut pas croire que la définition d'une Science, ſur-tout d'une Science abſtraite, en puiſſe donner l'idée à ceux qui n'y ſont pas du moins initiés. En effet, qu'eſt-ce qu'une Science? ſinon un ſyſtême de regles ou de faits relatifs à un certain objet; & comment peut-on donner l'idée de ce ſyſtême à quelqu'un qui ſeroit abſolument ignorant de ce que le ſyſtême renferme? Quand on dit de l'Arithmétique, que c'eſt la Science des propriétés des nombres, la fait-on mieux connoître à celui qui ne la ſait pas, qu'on ne feroit connoître la pierre philoſophale, en diſant que c'eſt le ſecret de faire de l'or? La définition d'une Science ne conſiſte proprement que dans l'expoſition détaillée des choſes dont cette Science s'occupe, comme la définition d'un corps eſt la deſcription détaillée de ce corps même; & il nous ſemble d'après ce principe, que ce qu'on appelle définition de chaque Science ſeroit mieux placé à la fin qu'au commencement du livre qui en traite: ce ſeroit alors le réſultat extrêmement réduit de toutes les notions qu'on auroit acquiſes. D'ailleurs, que

contiennent ces définitions pour la plûpart, sinon des expressions vagues & abstraites, dont la notion est souvent plus difficile à fixer que celles de la Science même ? Tels sont les mots, *science*, *nombre*, & *propriété*, dans la définition déjà citée de l'Arithmétique. Les termes généraux sans doute sont nécessaires, & nous avons vû dans ce Discours quelle en est l'utilité: mais on pourroit les définir, un abus forcé des signes, & la plûpart des définitions, un abus tantôt volontaire, tantôt forcé des termes généraux. Au reste, nous le répétons, nous nous sommes conformés sur ce point à l'usage, parce que ce n'est pas à nous à le changer, & que la forme même de ce Dictionnaire nous en empêchoit. Mais en ménageant les préjugés, nous n'avons point dû appréhender d'exposer ici des idées que nous croyons saines. Continuons à rendre compte de notre Ouvrage.

L'empire des Sciences & des Arts est un monde éloigné du vulgaire, où l'on fait tous les jours des découvertes, mais dont on a bien des relations fabuleuses. Il étoit important d'assûrer les vraies, de prévenir sur les fausses, de fixer

fixer des points d'où l'on partît, & de faciliter ainsi la recherche de ce qui reste à trouver. On ne cite des faits, on ne compare des expériences, on n'imagine des méthodes, que pour exciter le génie à s'ouvrir des routes ignorées, & à s'avancer à des découvertes nouvelles, en regardant comme le premier pas celui où les grands hommes ont terminé leur course. C'est aussi le but que nous nous sommes proposé, en alliant aux principes des Sciences & des Arts libéraux l'histoire de leur origine & de leurs progrès successifs ; & si nous l'avons atteint, de bons esprits ne s'occuperont plus à chercher ce qu'on savoit avant eux. Il sera facile dans les productions à venir sur les Sciences & sur les Arts libéraux, de démêler ce que les inventeurs ont tiré de leur fonds, d'avec ce qu'ils ont emprunté de leurs prédécesseurs : on appréciera les travaux ; & ces hommes avides de réputation & dépourvûs de génie, qui publient hardiment de vieux systêmes comme des idées nouvelles, seront bientôt démasqués. Mais, pour parvenir à ces avantages, il a fallu donner à chaque matiere une étendue convena-

ble, insister sur l'essentiel, négliger les minuties, & éviter un défaut assez commun, celui de s'appesantir sur ce qui ne demande qu'un mot, de prouver ce qu'on ne conteste point, & de commenter ce qui est clair. Nous n'avons ni épargné, ni prodigué les éclaircissemens. On jugera qu'ils étoient nécessaires par-tout où nous en avons mis, & qu'ils auroient été superflus où l'on n'en trouvera pas. Nous nous sommes encore bien gardés d'accumuler les preuves où nous avons cru qu'un seul raisonnement solide suffisoit, ne les multipliant que dans les occasions où leur force dépendoit de leur nombre & de leur concert.

Les articles qui concernent les élémens des Sciences ont été travaillés avec tout le soin possible; ils sont en effet la base & le fondement des autres. C'est par cette raison que les élémens d'une Science ne peuvent être bien faits que par ceux qui ont été fort loin au-delà; car ils renferment le système des principes généraux qui s'étendent aux différentes parties de la Science; & pour connoître la maniere la plus favorable de présenter ces principes, il

faut en avoir fait une application très-étendue & très-variée.

Ce ſont-là toutes les précautions que nous avions à prendre. Voilà les richeſſes ſur leſquelles nous pouvions compter ; mais il nous en eſt ſurvenu d'autres que notre entrepriſe doit, pour ainſi dire, à ſa bonne fortune. Ce ſont des manuſcrits qui nous ont été communiqués par des Amateurs, ou fournis par des Savans, entre leſquels nous nommerons ici M. FORMEY, Secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences & des Belles-Lettres de Pruſſe. Cet illuſtre Académicien avoit médité un Dictionnaire tel à peu-près que le nôtre; & il nous a généreuſement sacrifié la partie conſidérable qu'il en avoit exécutée, & dont nous ne manquerons pas de lui faire honneur. Ce ſont encore des recherches, des obſervations, que chaque Artiſte ou Savant, chargé d'une Partie de notre Dictionnaire, renfermoit dans ſon cabinet, & qu'il a bien voulu publier par cette voie. De ce nombre ſeront preſque tous les articles de Grammaire générale & particuliere. Nous croyons pouvoir aſſurer qu'aucun Ouvrage connu

ne sera ni aussi riche, ni aussi instructif que le nôtre sur les regles & les usages de la Langue Françoise, & même sur la nature, l'origine & le philosophique des Langues en général. Nous ferons donc part au Public, tant sur les Sciences que sur les Arts libéraux, de plusieurs fonds littéraires dont il n'auroit peut-être jamais eu connoissance.

Mais ce qui ne contribuera guere moins à la perfection de ces deux branches importantes, ce sont les secours obligeans que nous avons reçus de tous côtés; protection de la part des Grands, accueil & communication de la part de plusieurs Savans; bibliothéques publiques, cabinets particuliers, recueils, porte-feuilles, *&c.* tout nous a été ouvert, & par ceux qui cultivent les Lettres, & par ceux qui les aiment. Un peu d'adresse & beaucoup de dépense ont procuré ce qu'on n'a pû obtenir de la pure bienveillance; & les récompenses ont presque toujours calmé les inquiétudes réelles ou les allarmes simulées de ceux que nous avions à consulter.

M. Falconet, Médecin consultant du Roi, & Membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres, possesseur

d'une Bibliothéque aussi nombreuse & aussi étendue que ses connoissances, mais dont il fait un usage encore plus estimable, celui d'obliger les Savans en la leur communiquant sans réserve, nous a donné à cet égard tous les secours que nous pouvions souhaiter. Cet homme de Lettres citoyen, qui joint à l'érudition la plus variée les qualités d'homme d'esprit & de Philosophe, a bien voulu aussi jetter les yeux sur quelques-uns de nos articles, & nous donner des conseils & des éclaircissemens utiles.

Nous ne sommes pas moins sensibles aux obligations que nous avons à M. l'Abbé SALLIER, Garde de la Bibliothéque du Roi : il nous a permis, avec cette politesse qui lui est naturelle, & qu'animoit encore le plaisir de favoriser une grande entreprise, de choisir dans le riche fonds dont il est dépositaire, tout ce qui pouvoit répandre de la lumiere ou des agrémens sur notre Encyclopédie. On justifie, nous pourrions même dire qu'on honore le choix du Prince, quand on sait se prêter ainsi à ses vûes. Les Sciences & les Beaux-Arts ne peuvent donc trop concourir à

illustrer par leurs productions le regne d'un Souverain qui les favorise. Pour nous, spectateurs de leurs progrès & leurs historiens, nous nous occuperons seulement à les transmettre à la postérité. Qu'elle dise à l'ouverture de notre Dictionnaire, Tel étoit alors l'état des Sciences & des Beaux-Arts. Qu'elle ajoûte ses découvertes à celles que nous aurons enregistrées, & que l'histoire de l'esprit humain & de ses productions aille d'âge en âge jusqu'aux siecles les plus reculés. Que l'Encyclopédie devienne un sanctuaire où les connoissances des hommes soient à l'abri des tems & des révolutions. Ne serons-nous pas trop flatés d'en avoir posé les fondemens? Quel avantage n'auroit-ce pas été pour nos peres & pour nous, si les travaux des Peuples anciens, des Egyptiens, des Chaldéens, des Grecs, des Romains *&c.* avoient été transmis dans un ouvrage encyclopédique, qui eût exposé en même tems les vrais principes de leurs Langues! Faisons donc pour les siécles à venir ce que nous regrettons que les siécles passés n'ayent pas fait pour le nôtre. Nous osons dire que si les anciens eussent exécuté une

Encyclopédie, comme ils ont exécuté tant de grandes choſes, & que ce manuſcrit ſe fût échappé ſeul de la fameuſe Bibliothéque d'Alexandrie, il eût été capable de nous conſoler de la perte des autres.

Voilà ce que nous avions à expoſer au Public ſur les Sciences & les Beaux-Arts. La partie des Arts méchaniques ne demandoit ni moins de détails, ni moins de ſoins. Jamais peut-être il ne s'eſt trouvé tant de difficultés raſſemblées, & ſi peu de ſecours dans les Livres pour les vaincre. On a trop écrit ſur les Sciences : on n'a pas aſſez bien écrit ſur la plûpart des Arts libéraux ; on n'a preſque rien écrit ſur les Arts méchaniques ; car qu'eſt-ce que le peu qu'on en rencontre dans les Auteurs, en comparaiſon de l'étendue & de la fécondité du ſujet ? Entre ceux qui en ont traité, l'un n'étoit pas aſſez inſtruit de ce qu'il avoit à dire, & a moins rempli ſon ſujet que montré la néceſſité d'un meilleur Ouvrage. Un autre n'a qu'effleuré la matiere, en la traitant plutôt en Grammairien & en homme de Lettres, qu'en Artiſte. Un troiſieme eſt à la vérité plus riche & plus ouvrier ;

mais il est en même tems si court, que les opérations des Artistes & la description de leurs machines, cette matiere capable de fournir seule des Ouvrages considérables, n'occupe que la très-petite partie du sien. Chambers n'a presque rien ajoûté à ce qu'il a traduit de nos Auteurs. Tout nous déterminoit donc à recourir aux ouvriers.

On s'est adressé aux plus habiles de Paris & du Royaume : on s'est donné la peine d'aller dans leurs atteliers, de les interroger, d'écrire sous leur dictée, de développer leurs pensées, d'en tirer les termes propres à leurs professions, d'en dresser des tables, de les définir, de converser avec ceux de qui on avoit obtenu des mémoires, & (précaution presqu'indispensable) de rectifier dans de longs & fréquens entretiens avec les uns, ce que d'autres avoient imparfaitement, obscurément, & quelquefois infidellement expliqué. Il est des Artistes qui sont en même tems gens de Lettres, & nous en pourrions citer ici : mais le nombre en seroit fort petit. La plûpart de ceux qui exercent les Arts méchaniques, ne les ont embrassés que par nécessité, & n'operent

que par instinct. A peine entre mille en trouve-t-on une douzaine en état de s'exprimer avec quelque clarté sur les instrumens qu'ils emploient & sur les ouvrages qu'ils fabriquent. Nous avons vû des ouvriers qui travaillent depuis quarante années sans rien connoître à leurs machines. Il a fallu exercer avec eux la fonction dont se glorifioit Socrate, la fonction pénible & délicate de faire accoucher les esprits, *obstetrix animorum*.

Mais il est des métiers si singuliers & des manœuvres si déliées, qu'à moins de travailler soi-même, de mouvoir une machine de ses propres mains, & de voir l'ouvrage se former sous ses propres yeux, il est difficile d'en parler avec précision. Il a donc fallu plusieurs fois se procurer les machines, les construire, mettre la main à l'œuvre; se rendre, pour ainsi dire, apprentif, & faire soi-même de mauvais ouvrages pour apprendre aux autres comment on en fait de bons.

C'est ainsi que nous sommes convaincus de l'ignorance dans laquelle on est sur la plupart des objets de la vie, & de la difficulté de sortir de cette igno-

rance. C'est ainsi que nous nous sommes mis en état de démontrer que l'homme de Lettres qui sait le plus sa Langue, ne connoît pas la vingtieme partie des mots; que quoique chaque Art ait la sienne, cette Langue est encore bien imparfaite; que c'est par l'extrême habitude de converser les uns avec les autres, que les ouvriers s'entendent, & beaucoup plus par le retour des conjonctures que par l'usage des termes. Dans un attelier, c'est le moment qui parle, & non l'Artiste.

Voici la méthode qu'on a suivie pour chaque Art. On a traité, 1°. de la matiere, des lieux où elle se trouve, de la maniere dont on la prépare, de ses bonnes & mauvaises qualités, de ses différentes especes, des opérations par lesquelles on la fait passer, soit avant que de l'employer, soit en la mettant en œuvre.

2°. Des principaux ouvrages qu'on en fait, & de la maniere de les faire.

3°. On a donné le nom, la description & la figure des outils & des machines, par pieces détachées & par pieces assemblées; la coupe des moules &

d'autres inſtrumens, dont il eſt à propos de connoître l'intérieur, leurs profils, *&c.*

4°. On a expliqué & repréſenté la main-d'œuvre & les principales opérations dans une ou pluſieurs Planches, où l'on voit tantôt les mains ſeules de l'artiſte, tantôt l'artiſte entier en action, & travaillant à l'ouvrage le plus important de ſon art.

5°. On a recueilli & défini le plus exactement qu'il a été poſſible les termes propres de l'art.

Mais le peu d'habitude qu'on a & d'écrire, & de lire des écrits ſur les Arts, rend les choſes difficiles à expliquer d'une maniere intelligible. De-là naît le beſoin de figures. On pourroit démontrer par mille exemples, qu'un Dictionnaire pur & ſimple de définitions, quelque bien qu'il ſoit fait, ne peut ſe paſſer de figures, ſans tomber dans des deſcriptions obſcures ou vagues; combien donc à plus forte raiſon ce ſecours ne nous étoit-il pas néceſſaire? Un coup d'œil ſur l'objet ou ſur ſa repréſentation, en dit plus qu'une page de diſcours.

On a envoyé des deſſinateurs dans les

atteliers. On a pris l'esquisse des machines & des outils: on n'a rien omis de ce qui pouvoit les montrer distinctement aux yeux. Dans le cas où une machine mérite des détails par l'importance de son usage & par la multitude de ses parties, on a passé du simple au composé. On a commencé par assembler dans une premiere figure autant d'élémens qu'on en pouvoit appercevoir sans confusion. Dans une seconde figure, on voit les mêmes élémens avec quelques autres. C'est ainsi qu'on a successivement formé la machine la plus compliquée, sans aucun embarras ni pour l'esprit ni pour les yeux. Il faut quelquefois remonter de la connoissance de l'ouvrage à celle de la machine, & d'autres fois descendre de la connoissance de la machine à celle de l'ouvrage. On trouvera à l'article ART quelques réflexions sur les avantages de ces méthodes, & sur les occasions où il est à propos de préférer l'une à l'autre.

Il y a des notions qui sont communes à presque tous les hommes, & qu'ils ont dans l'esprit avec plus de clarté qu'elles n'en peuvent recevoir du dis-

cours. Il y a aussi des objets si familiers, qu'il seroit ridicule d'en faire des figures. Les arts en offrent d'autres si composés, qu'on les représenteroit inutilement. Dans les deux premiers cas, nous avons supposé que le lecteur n'étoit pas entierement dénué de bon sens & d'expérience ; & dans le dernier, nous renvoyons à l'objet même. Il est en tout un juste milieu, & nous avons tâché de ne le point manquer ici. Un seul art dont on voudroit tout représenter & tout dire, fourniroit des volumes de discours & de planches. On ne finiroit jamais si l'on se proposoit de rendre en figures tous les états par lesquels passe un morceau de fer avant que d'être transformé en aiguille. Que le discours suive le procédé de l'artiste dans le dernier détail, à la bonne heure. Quant aux figures, nous les avons restreintes aux mouvemens importans de l'ouvrier & aux seuls momens de l'opération, qu'il est très-facile de peindre & très-difficile d'expliquer. Nous nous en sommes tenus aux circonstances essentielles, à celles dont la représentation, quand elle est bien faite, entraîne nécessairement la connoissance de celles qu'on

ne voit pas. Nous n'avons pas voulu ressembler à un homme qui feroit planter des guides à chaque pas dans une route, de crainte que les voyageurs ne s'en écartassent. Il suffit qu'il y en ait par-tout où ils seroient exposés à s'égarer.

Au reste, c'est la main-d'œuvre qui fait l'artiste, & ce n'est point dans les Livres qu'on peut apprendre à manœuvrer. L'artiste rencontrera seulement dans notre Ouvrage des vues qu'il n'eût peut-être jamais eues, & des observations qu'il n'eût faites qu'après plusieurs années de travail. Nous offrirons au lecteur studieux ce qu'il eût appris d'un artiste en le voyant opérer, pour satisfaire sa curiosité; & à l'artiste, ce qu'il seroit à souhaiter qu'il apprît du Philosophe pour s'avancer à la perfection.

Nous avons distribué dans les Sciences & dans les Arts libéraux les figures & les planches, selon le même esprit & la même œconomie que dans les Arts méchaniques; cependant nous n'avons pu réduire le nombre des unes & des autres, à moins de six cens. Les deux volumes qu'elles formeront ne seront pas la partie la moins intéressante de

l'Ouvrage, par l'attention que nous aurons de placer au *verso* d'une Planche l'explication de celle qui sera vis-à-vis, avec des renvois aux endroits du Dictionnaire auxquels chaque figure sera relative. Un lecteur ouvre un volume de Planches, il apperçoit une machine qui pique sa curiosité: c'est, si l'on veut, un moulin à poudre, à papier, à soie, à sucre, *&c.* il lira vis-à-vis, figure 50. 51. ou 60. *&c.* moulin à poudre, moulin à sucre, moulin à papier, moulin à soie, *&c.* Il trouvera ensuite une explication succincte de ces machines avec les renvois aux articles POUDRE, PAPIER, SUCRE, SOIE, *&c.*

La gravure répondra à la perfection des desseins, & nous espérons que les Planches de notre Encyclopédie surpasseront autant en beauté celles du Dictionnaire Anglois, qu'elles les surpassent en nombre. Chambers a trente Planches; l'ancien projet en promettoit cent vingt, & nous en donnerons six cens au moins. Il n'est pas étonnant que la carriere se soit étendue sous nos pas; elle est immense, & nous ne nous flatons pas de l'avoir parcourue.

Malgré les secours & les travaux

dont nous venons de rendre compte, nous déclarons sans peine, au nom de nos Collegues & au nôtre, qu'on nous trouvera toujours disposés à convenir de notre insuffisance, & à profiter des lumieres qui nous seront communiquées. Nous les recevrons avec reconnoissance, & nous nous y conformerons avec docilité, tant nous sommes persuadés que la perfection derniere d'une Encyclopédie est l'ouvrage des siecles. Il a fallu des siécles pour commencer ; il en faudra pour finir : mais nous serons satisfaits d'avoir contribué à jetter les fondements d'un Ouvrage utile.

Nous aurons toujours la satisfaction intérieure de n'avoir rien épargné pour réussir : une des preuves que nous en apporterons, c'est qu'il y a des parties dans les Sciences & dans les Arts qu'on a refaites jusqu'à trois fois. Nous ne pouvons nous dispenser de dire à l'honneur des Libraires associés, qu'ils n'ont jamais refusé de se prêter à ce qui pouvoit contribuer à les perfectionner toutes. Il faut espérer que le concours d'un aussi grand nombre de circonstances, telles que les lumieres de ceux qui ont

travaillé à l'Ouvrage, les secours des personnes qui s'y sont intéressées, & l'émulation des Editeurs & des Libraires produira quelque bon effet.

De tout ce qui précéde, il s'ensuit que dans l'Ouvrage que nous annonçons, on a traité des Sciences & des Arts, de maniere qu'on n'en suppose aucune connoissance préliminaire ; qu'on y expose ce qu'il importe de savoir sur chaque matiere ; que les articles s'expliquent les uns par les autres, & que par conséquent la difficulté de la nomenclature n'embarrasse nulle part. D'où nous inférons que cet Ouvrage pourra, du moins un jour, tenir lieu de bibliothéque dans tous les genres à un homme du monde ; & dans tous les genres, excepté le sien, à un Savant de profession ; qu'il développera les vrais principes des choses ; qu'il en marquera les rapports ; qu'il contribuera à la certitude, & aux progrès des connoissances humaines ; & qu'en multipliant le nombre des vrais Savans, des Artistes distingués, & des Amateurs éclairés, il répandra dans la société de nouveaux avantages.

On trouvera à la tête de chaque

volume les noms des Savans, auxquels le Public doit cet Ouvrage autant qu'à nous, & dont le nombre & le zele augmentent de jour en jour. J'ai fait ou revu tous les articles de *Mathématique & de Physique générale*; j'ai aussi suppléé quelques articles, mais en très-petit nombre, dans les autres parties. Je me suis attaché dans les articles de *Mathématique transcendante*, à donner l'esprit général des méthodes, à indiquer les meilleurs Ouvrages où l'on peut trouver sur chaque objet les détails les plus importans, & qui n'étoient point de nature à entrer dans cette Encyclopédie; à éclaircir ce qui m'a paru n'avoir pas été éclairci suffisamment, ou ne l'avoir point été du tout; enfin à donner, autant qu'il m'a été possible, dans chaque matiere, des principes métaphysiques exacts, c'est-à-dire, simples.

Mais ce travail, tout considérable qu'il est, l'est beaucoup moins que celui de M. DIDEROT mon Collegue. Il est Auteur de la partie de cette Encyclopédie la plus étendue, la plus importante, la plus desirée du Public, & j'ose le dire, la plus difficile à remplir; c'est la description des Arts. M. Diderot l'a

faite ſur des mémoires qui lui ont été fournis par des ouvriers ou par des amateurs, ou ſur les connoiſſances qu'il a été puiſer lui-même chez les ouvriers, ou enfin ſur des métiers qu'il s'eſt donné la peine de voir, & dont quelquefois il a fait conſtruire des modeles pour les étudier plus à ſon aiſe. A ce détail qui eſt immenſe, & dont il s'eſt acquitté avec beaucoup de ſoin, il en a joint un autre qui ne l'eſt pas moins, en ſuppléant dans les différentes parties de l'Encyclopédie un nombre prodigieux d'articles qui manquoient. Il s'eſt livré à ce travail avec un courage digne des plus beaux ſiécles de la Philoſophie, un deſintéreſſement qui honore les Lettres, & un zele digne de la reconnoiſſance de tous ceux qui les aiment, ou qui les cultivent, & en particulier des perſonnes qui ont concouru au travail de l'Encyclopédie. On verra par les différens volumes de cet Ouvrage, combien le nombre d'articles qu'il lui doit eſt conſidérable. Parmi ces articles, il y en a de très-étendus, & en grande quantité. Le grand ſuccès de l'article Art qu'il avoit imprimé ſéparément quelques mois avant la publication du

premier volume, l'a encouragé à donner aux autres tous ses soins ; & je crois pouvoir assurer qu'ils sont dignes d'être comparés à celui-là, quoique dans des genres différens. Il est inutile de répondre ici à la critique injuste de quelques gens du monde, qui peu accoutumés sans doute à tout ce qui demande la plus légere attention, ont trouvé cet article ART trop raisonné & trop métaphysique, comme s'il étoit possible que cela fût autrement. Tout article qui a pour objet un terme abstrait & général, ne peut être bien traité, sans remonter à des principes philosophiques, toujours un peu difficiles pour ceux qui ne sont pas dans l'usage de réfléchir. Au reste, nous devons avouer ici que nous avons vu avec plaisir un très-grand nombre de gens du monde entendre parfaitement cet article. A l'égard de ceux qui l'ont critiqué, nous souhaitons que sur les articles qui auront un objet semblable, ils ayent le même reproche à nous faire.

VOILA ce que nous avions à dire sur cette collection immense. Elle se présente avec tout ce qui peut intéresser

pour elle ; l'impatience que l'on a témoignée de la voir paroître ; les obſtacles qui en ont retardé la publication ; les circonſtances qui nous ont forcés à nous en charger ; le zele avec lequel nous nous ſommes livrés à ce travail, comme s'il eût été de notre choix ; les éloges que les bons citoyens ont donnés à l'entrepriſe ; les ſecours innombrables & de toute eſpece que nous avons reçus ; la protection que le Gouvernement nous doit, & paroît vouloir nous accorder ; des ennemis tant foibles que puiſſans, qui ont cherché, quoiqu'en vain, à étouffer l'Ouvrage avant ſa naiſſance ; enfin des Auteurs ſans cabale & ſans intrigue, qui n'attendent d'autre recompenſe de leurs ſoins & de leurs efforts, que la ſatisfaction d'avoir bien mérité de leur patrie. Nous ne chercherons point à comparer ce Dictionnaire aux autres ; nous reconnoiſſons avec plaiſir qu'ils nous ont tous été utiles, & notre travail ne conſiſte point à décrier celui de perſonne. C'eſt au Public qui lit à nous juger : nous croyons devoir le diſtinguer de celui qui parle.

Fin du Diſcours préliminaire.

EXPLICATION DÉTAILLÉE
DU SYSTÊME
DES
CONNOISSANCES HUMAINES.

LES ÊTRES PHYSIQUES agissent sur les sens. Les impressions de ces Êtres en excitent les perceptions dans l'entendement. L'Entendement ne s'occupe de ses perceptions que de trois façons, selon ses trois facultés principales, la Mémoire, la Raison, l'Imagination. Ou l'Entendement fait un dénombrement pur & simple de ses perceptions par la Mémoire ; ou il les examine, les compare, & les digere par la Raison ; ou il se plaît à les imiter & à les contrefaire par l'Imagination. D'où résulte une distribution générale de la Connoissance humaine, qui paroît assez bien fondée, en *His-*

toire, qui se rapporte à la *Mémoire*; en *Philosophie*, qui émane de la *Raison*, & en *Poésie*, qui naît de l'*Imagination*.

MÉMOIRE, *d'où* HISTOIRE.

L'HISTOIRE est des *faits*; & les faits sont ou de *Dieu*, ou de l'*homme*, ou de la *nature*. Les faits qui sont de Dieu, appartiennent à l'*Histoire Sacrée*. Les faits qui sont de l'homme, appartiennent à l'*Histoire Civile*; & les faits qui sont de la nature, se rapportent à l'*Histoire Naturelle*.

HISTOIRE

I. *Sacrée*. II. *Civile*. III. *Naturelle*.

I. L'HISTOIRE SACRÉE se distribue en *Histoire Sacrée* ou *Ecclésiastique*; l'*Histoire des Prophéties*, où le récit a précédé l'événement, est une branche de l'*Histoire Sacrée*.

II. L'HISTOIRE CIVILE, cette branche de l'Histoire Universelle, *cujus fidei exempla majorum, vicissitudines rerum*,

fundamenta prudentiæ civilis, hominum denique nomen & fama commissa sunt, se distribue suivant ses objets, en *Histoire Civile proprement dite*, & en *Histoire Littéraire*.

Les Sciences sont l'ouvrage de la réflexion & de la lumiere naturelle des hommes. Le Chancelier Bacon a donc raison de dire dans son admirable ouvrage *de dignitate & augmento Scientiarum*, que l'Histoire du Monde, sans l'Histoire des Savans, c'est la statue de Polipheme à qui on a arraché l'œil.

L'*Histoire Civile* proprement dite, peut se sous-diviser en *Mémoires*, en *Antiquités* & en *Histoire complette*. S'il est vrai que l'Histoire soit la peinture des tems passés, les *Antiquités* en sont des desseins presque toujours endommagés, & l'*Histoire complette*, un tableau dont les *Mémoires* sont des études.

III. La distribution de L'HISTOIRE NATURELLE est donnée par la différence des *faits* de la Nature, & la différence des faits de la Nature, par la différence des *états* de la Nature. Ou la Nature est uniforme & suit un cours réglé, tel qu'on le remarque généralement dans les *corps célestes*, les *animaux*, les

les *végétaux*, &c. ou elle semble forcée & dérangée de son cours ordinaire, comme dans les *monstres*; ou elle est contrainte & pliée à différens usages, comme dans les *Arts*. La nature fait tout, ou dans son *cours ordinaire & réglé*, ou dans ses *écarts*, ou dans son *emploi*. *Uniformité de la Nature*, premiere Partie d'Histoire Naturelle. *Erreurs* ou *écarts de la Nature*, seconde Partie d'Histoire Naturelle. *Usages de la Nature*, troisiéme Partie d'Histoire Naturelle.

Il est inutile de s'étendre sur les avantages de l'*Histoire de la Nature uniforme*. Mais si l'on nous demande à quoi peut servir l'*Histoire de la Nature monstrueuse*, nous répondrons, à passer des prodiges de ses *écarts* aux merveilles de l'*Art*; à l'égarer encore ou à la remettre dans son chemin; & sur-tout à corriger la témérité des Propositions générales, *ut axiomatum corrigatur iniquitas*.

Quant à l'*Histoire de la Nature pliée à différens usages*, on en pourroit faire une branche de l'Histoire Civile; car l'Art en général est l'industrie de l'homme appliquée par ses besoins ou par son luxe, aux productions de la Nature. Quoi qu'il en soit, cette application ne

ſe fait qu'en deux manieres, ou en rapprochant, ou en éloignant les corps naturels. L'homme peut quelque choſe ou ne peut rien, ſelon que le rapprochement ou l'éloignement des corps naturels eſt ou n'eſt pas poſſible.

L'*Hiſtoire de la Nature uniforme* ſe diſtribue ſuivant ſes principaux objets, en *Hiſtoire Céleſte* ou des *Aſtres*, de *leurs mouvemens*, *apparences ſenſibles*, &c. ſans en expliquer la cauſe par des ſyſtêmes, des hypotheſes, *&c.* il ne s'agit ici que de phénomenes purs. En *Hiſtoire des Météores*, comme *vents*, *pluies*, *tempêtes*, *tonnerres*, *aurores boréales*, &c. En *Hiſtoire de la Terre & de la Mer*, ou des *montagnes*, des *fleuves*, des *rivieres*, des *courans*, du *flux & reflux*, des *ſables*, des *terres*, des *forêts*, *des iſles*, des *figures*, des *continens*, &c. En *Hiſtoire des Minéraux*, en *Hiſtoire des Végétaux*, & en *Hiſtoire des Animaux*. D'où réſulte une *Hiſtoire des Elémens*, de la *Nature apparente*, des *effets ſenſibles*, des *mouvemens*, &c. du *Feu*, de *l'Air*, de la *Terre*, & de l'*Eau*.

L'*Hiſtoire de la Nature monſtrueuſe* doit ſuivre la même diviſion. La Nature peut opérer des prodiges dans les Cieux,

dans les régions de l'Air, sur la surface de la Terre, dans ses entrailles, au fond des Mers, *&c.* en tout & par-tout.

L'*Histoire de la Nature employée* est aussi étendue que les différens usages que les hommes font de ses productions dans les Arts, les Métiers, & les Manufactures. Il n'y a aucun effet de l'industrie de l'homme, qu'on ne puisse rappeller à quelque production de la Nature. On rappellera au travail & à l'emploi de l'Or & de l'Argent, les Arts du *Monnoyeur*, du *Batteur-d'Or*, du *Fileur-d'Or*, du *Tireur-d'Or*, du *Planeur*, &c. au travail & à l'emploi des Pierres précieuses, les Arts du *Lapidaire*, du *Diamantaire*, du *Joaillier*, du *Graveur en Pierres fines*, &c. au travail & à l'emploi du Fer, les *Grosses-Forges*, la *Serrurerie*, la *Taillanderie*, l'*Armurerie*, l'*Arquebuserie*, la *Coutellerie*, &c. au travail & à l'emploi du Verre, la *Verrerie*, les *Glaces*, l'Art du *Miroitier*, du *Vitrier*, &c. au travail & à l'emploi des Peaux, les Arts de *Chamoiseur*, *Tanneur*, *Peaucier*, &c. au travail & à l'emploi de la Laine & de la Soie, son *tirage*, son *moulinage*, les Arts de *Drapiers*, *Passementiers*, *Galonniers*, *Boutonniers*, *Ou-*

vriers en Velours, *Satins*, *Damas*, *Etoffes brochées*, *Lustrines*, &c. au travail & à l'emploi de la Terre, la *Potterie de terre*, la *Fayence*, la *Porcelaine*, &c. au travail & à l'emploi de la Pierre, la partie méchanique de l'*Architecte*, du *Sculpteur*, du *Stuccateur*, &c. au travail & à l'emploi des Bois, la *Menuiserie*, la *Charpenterie*, la *Marquetterie*, la *Tabletterie*, &c. & ainsi de toutes les autres matieres, & de tous les autres Arts, qui sont au nombre de plus de deux cens cinquante. On a vu dans le Discours préliminaire comment nous nous sommes proposé de traiter de chacun.

Voilà tout l'*Historique* de la connoissance humaine ; ce qu'il en faut rapporter à la *Mémoire* ; & ce qui doit être la matiere premiere du Philosophe.

RAISON, d'où PHILOSOPHIE.

LA PHILOSOPHIE, ou la portion de la connoissance humaine qu'il faut rapporter à la Raison, est très-étendue. Il n'est presqu'aucun objet apperçu par les sens, dont la réflexion n'ait fait une

Science. Mais dans la multitude de ces objets, il y en a quelques-uns qui se font remarquer par leur importance, *quibus abscinditur infinitum*, & ausquels on peut rapporter toutes les Sciences. Ces chefs sont *Dieu*, à la connoissance duquel l'homme s'est élevé par la réflexion sur l'Histoire Naturelle & sur l'Histoire Sacrée : l'*Homme* qui est sûr de son existence par conscience ou sens interne ; la *Nature* dont l'homme a appris l'histoire par l'usage des sens extérieurs. *Dieu*, l'*Homme*, & la *Nature*, nous fourniront donc une distribution générale de la *Philosophie* ou de la *Science* (car ces mots sont synonimes) ; & la *Philosophie* ou *Science*, sera *Science de Dieu*, *Science de l'Homme*, & *Science de la Nature*.

PHILOSOPHIE *ou* SCIENCE.

I. *Science de Dieu.* II. *Science de l'Homme.* III. *Science de la Nature.*

Le progrès naturel de l'eſprit humain eſt de s'élever des individus aux eſpeces, des eſpeces aux genres, des genres prochains aux genres éloignés, & de former à chaque pas une Science; ou du moins d'ajouter une branche nouvelle à quelque Science déjà formée: ainſi la notion d'une Intelligence incréée, infinie, *&c.* que nous rencontrons dans la Nature, & que l'Hiſtoire ſacrée nous annonce; & celle d'une Intelligence créée, finie & unie à un corps que nous appercevons dans l'homme, & que nous ſuppoſons dans la brute, nous ont conduit à la notion d'une Intelligence créée, finie, qui n'auroit point de corps; & de-là, à la notion générale de l'Eſprit. De plus les propriétés générales des Etres, tant ſpirituels que corporels, étant l'*exiſtence*, la *poſſibilité*, la *durée*, la *ſubſtance*, l'*attribut*, &c. on a examiné ces propriétés, & on en a formé l'*Ontologie*, ou

Science de l'Etre en général. Nous avons donc ou dans un ordre renversé, d'abord l'*Ontologie*; ensuite la *Science de l'Esprit*, ou la *Pneumatologie*, ou ce qu'on appelle communément *Métaphysique particuliere*: & cette Science s'est distribuée en *Science de Dieu*, ou *Théologie naturelle*, qu'il a plu à Dieu de rectifier & de sanctifier par la *Révélation*; d'où *Religion & Théologie proprement dite*; d'où par abus, *Superstition*. En *doctrine des Esprits bien & mal-faisans*, ou des *Anges & des Démons*; d'où *Divination*; & la chimere de la *Magie noire*. En *Science de l'Ame* qu'on a sous-divisée en *Science de l'Ame raisonnable* qui conçoit, & en *Science de l'Ame sensitive*, qui se borne aux sensations.

II. SCIENCE DE L'HOMME. La distribution de la Science de l'Homme nous est donnée par celle de ses facultés. Les facultés principales de l'Homme, sont l'*Entendement* & la *Volonté*; l'*Entendement*, qu'il faut diriger à la *Vérité*; la *Volonté*, qu'il faut plier à la *Vertu*. L'un est le but de la *Logique*; l'autre est celui de la *Morale*.

LA LOGIQUE peut se distribuer en *Art de penser*, en *Art de retenir ses*

penſées & en *Art de les communiquer*.

L'*Art de penſer* a autant de branches, que l'Entendement a d'opérations principales. Mais on diſtingue dans l'Entendement quatre opérations principales, l'*Appréhenſion*, le *Jugement*, le *Raiſonnement*, & la *Méthode*. On peut rapporter à l'*Appréhenſion*, la *Doctrine des Idées* ou *Perceptions*; au *Jugement*, celle des *Propoſitions*; au *Raiſonnement & à la Méthode*, celle de l'*Induction & de la Démonſtration*. Mais dans la *Démonſtration*, ou l'on remonte de la choſe à démontrer aux premiers principes, ou l'on deſcend des premiers principes à la choſe à démontrer : d'où naiſſent l'*Analyſe* & la *Synthèſe*.

L'*Art de retenir* a deux branches, la *Science de la Mémoire même*, & la *Science des ſupplémens de la Mémoire*. La Mémoire, que nous avons conſidérée d'abord comme une faculté purement paſſive, & que nous conſidérons ici comme une puiſſance active que la raiſon peut perfectionner, eſt ou *Naturelle*, ou *Artificielle*. La *Mémoire naturelle* eſt une affection des organes; l'*artificielle* conſiſte dans la *Prénotion* & dans l'*Emblême*; la *Prénotion* ſans laquelle rien

en particulier n'eſt préſent à l'eſprit ; l'*Emblême* par lequel l'*Imagination* eſt appellée au ſecours de la Mémoire.

Les *repréſentations artificielles* ſont le *Supplément de la Mémoire*. L'*Ecriture* eſt une de ces repréſentations : mais on ſe ſert en écrivant, ou de *caracteres courans*, ou de *Caracteres particuliers*. On appelle la collection des premiers, l'*Alphabet* ; les autres ſe nomment *Chiffres* : d'où naiſſent les Arts de *lire*, d'*écrire*, de *déchiffrer*, & la Science de l'*Orthographe*.

L'*Art de tranſmettre* ſe diſtribue en *Science de l'inſtrument du Diſcours*, & en *Science des qualités du Diſcours*. La Science de l'inſtrument du Diſcours s'appelle *Grammaire*. La Science des qualités du Diſcours, *Rhétorique*.

La *Grammaire* ſe diſtribue en Science des *Signes*, de la *Prononciation*, de la *Conſtruction*, & de la *Syntaxe*. Les *Signes* ſont les ſons articulés ; la *Prononciation* ou *Proſodie*, l'Art de les articuler ; la *Syntaxe*, l'Art de les appliquer aux différentes vûes de l'eſprit, & la *Conſtruction*, la connoiſſance de l'ordre qu'ils doivent avoir dans le Diſcours, fondé ſur l'uſage & ſur la réflexion.

Mais il y a d'autres Signes de la pensée que les sons articulés : savoir le *Geste*, & les *Caracteres*. Les *Caracteres* sont ou *idéaux*, ou *hiéroglyphiques*, ou *héraldiques*. *Idéaux*, tels que ceux des Indiens qui marquent chacun une idée, & qu'il faut par conséquent multiplier autant qu'il y a d'êtres réels. *Hiéroglyphiques*, qui sont l'écriture du monde dans son enfance. *Héraldiques*, qui forment ce que nous appellons la *Science du Blason*.

C'est aussi à l'*Art de transmettre*, qu'il faut rapporter la *Critique*, la *Pædagogique*, & la *Philologie*. La *Critique*, qui restitue dans les Auteurs les endroits corrompus, donne des éditions, *&c.* La *Pædagogique*, qui traite du choix des Etudes, & de la maniere d'enseigner. La *Philologie*, qui s'occupe de la connoissance de la Littérature universelle.

C'est à l'*Art d'embellir le Discours*, qu'il faut rapporter la *Versification*, ou le *Méchanique de la Poësie*. Nous omettrons la distribution de la Rhétorique dans ses différentes parties, parce qu'il n'en découle ni Science, ni Art, si ce n'est peut-être la *Pantomime*, du Geste; & du Geste & de la Voix, la *Déclamation*.

La Morale, dont nous avons fait la seconde partie de la *Science de l'Homme*, est ou *générale* ou *particuliere*. Celle-ci se distribue en *Jurisprudence Naturelle*, *Œconomique* & *Politique*. La *Jurisprudence Naturelle* est la Science des devoirs de l'Homme seul ; l'*Œconomique*, la Science des devoirs de l'Homme en famille ; la *Politique*, celle des devoirs de l'Homme en société. Mais la *Morale* seroit incomplette, si ces Traités n'étoient précédés de celui de la *réalité du bien & du mal moral ;* de la *nécessité de remplir ses devoirs*, d'être *bon*, *juste*, *vertueux*, &c. c'est l'objet de la *Morale générale*.

Si l'on considere que les sociétés ne sont pas moins obligées d'être vertueuses que les particuliers, on verra naître les devoirs des sociétés, qu'on pourroit appeller *Jurisprudence naturelle* d'une société ; *Œconomique* d'une société ; *Commerce intérieur*, *extérieur*, *de terre & de mer ;* & *Politique* d'une société.

III. Science de la Nature. Nous distribuerons la Science de la Nature en *Physique* & *Mathématique*. Nous tenons encore cette distribution de la réflexion & de notre penchant à généra-

liser. Nous avons pris par les sens la connoissance des Individus réels : *Soleil*, *Lune*, *Sirius*, &c. Astres ; *Air*, *Feu*, *Terre*, *Eau*, &c. Elémens : *Pluies*, *Neiges*, *Grêles*, *Tonnerres*, &c. Météores ; & ainsi du reste de l'Histoire Naturelle. Nous avons pris en même tems la connoissance des abstraits, *couleur*, *son*, *saveur*, *odeur*, *densité*, *rareté*, *chaleur*, *froid*, *mollesse*, *dureté*, *fluidité*, *solidité*, *roideur*, *élasticité*, *pesanteur*, *légéreté*, &c. *figure*, *distance*, *mouvement*, *repos*, *durée*, *étendue*, *quantité*, *impénétrabilité*.

Nous avons vû par la réflexion que de ces abstraits, les uns convenoient à tous les individus corporels, comme étendue, mouvement, impénétrabilité, *&c.* Nous en avons fait l'objet de la *Physique générale*, ou métaphysique des corps ; & ces mêmes propriétés, considérées dans chaque individu en particulier, avec les variétés qui les distinguent, comme la *dureté*, le *ressort*, la *fluidité*, &c. font l'objet de la *Physique particuliere*.

Une autre propriété plus générale des corps, & que supposent toutes les autres, savoir la *quantité*, a formé

l'objet des Mathématiques. On appelle *quantité* ou *grandeurs* tout ce qui peut être augmenté & diminué.

La *quantité*, objet des *Mathématiques*, pouvoit être considérée, ou seule & indépendamment des individus réels, & des individus abstraits dont on en tenoit la connoissance; ou dans ces individus réels & abstraits; ou dans leurs effets recherchés d'après des causes réelles ou supposées; & cette seconde vûe de la réflexion a distribué les *Mathématiques* en *Mathématiques pures*, *Mathématiques mixtes*, *Physico-mathématiques*.

La *quantité abstraite*, objet des Mathématiques pures, est ou *nombrable*, ou *étendue*. La *quantité abstraite nombrable* est devenue l'objet de l'*Arithmétique*; & la *quantité abstraite étendue*, celui de la *Géométrie*.

L'*Arithmétique* se distribue en *Arithmétique numérique* ou par *Chiffres*, & en *Algebre* ou *Arithmétique universelle par lettres*, qui n'est autre chose que le calcul des grandeurs en général, & dont les opérations ne sont proprement que des opérations arithmétiques indiquées d'une maniere abrégée : car, à parler

exactement, il n'y a calcul que de nombres.

L'*Algebre* est *élémentaire*, ou *infinitésimale*, selon la nature des quantités auxquelles on l'applique. L'*infinitésimale* est ou *différentielle* ou *intégrale* : *différentielle*, quand il s'agit de descendre de l'expression d'une quantité finie, ou considérée comme telle, à l'expression de son accroissement, ou de sa diminution instantanée : *intégrale*, quand il s'agit de remonter de cette expression à la quantité finie même.

La *Géométrie*, ou a pour objet primitif les propriétés du cercle & de la ligne droite, ou embrasse dans ses spéculations toutes sortes de courbes : ce qui la distribue en *élémentaire* & en *transcendante*.

Les *Mathématiques mixtes* ont autant de divisions & de sousdivisions, qu'il y a d'êtres réels dans lesquels la *quantité* peut être considérée. La *quantité* considérée dans les corps en tant que mobiles, ou tendans à se mouvoir, est l'objet de la *Méchanique*. La *Méchanique* a deux branches, la *Statique*, & la *Dynamique*. La *Statique* a pour objet la *quantité* considérée dans les corps en équili-

bre, & tendans ſeulement à ſe mouvoir. La *Dynamique* a pour objet la *quantité* conſidérée dans les corps actuellement mus. La *Statique* & la *Dynamique* ont chacune deux parties. La *Statique* ſe diſtribue en *Statique proprement dite*, qui a pour objet la *quantité* conſidérée dans les corps ſolides en équilibre, & tendans ſeulement à ſe mouvoir; & en *Hydroſtatique*, qui a pour objet la *quantité* conſidérée dans les corps fluides en équilibre, & tendans ſeulement à ſe mouvoir. La *Dynamique* ſe diſtribue en *Dynamique proprement dite*, qui a pour objet la *quantité* conſidérée dans les corps ſolides actuellement mus; & en *Hydrodynamique*, qui a pour objet la *quantité* conſidérée dans les corps fluides actuellement mus. Mais ſi l'on conſidere la *quantité* dans les *eaux* actuellement mues, l'*Hydrodynamique* prend alors le nom d'*Hydraulique*. On pourroit rapporter la *Navigation* à l'Hydrodynamique, & la *Balliſtique* ou le jet des Bombes, à la Méchanique.

La *quantité* conſidérée dans les mouvemens des Corps céleſtes donne l'*Aſtronomie géométrique*; d'où la *Coſmogra-*

phie ou *Description de l'Univers*, qui se divise en *Uranographie* ou *Description du Ciel*; en *Hydrographie* ou *Description des Eaux*; & en *Géographie*; d'où encore la *Chronologie*, & la *Gnomonique* ou l'*Art de construire des Cadrans*.

La *quantité* considérée dans la lumiere, donne l'*Optique*. Et la *quantité* considérée dans le mouvement de la lumiere, les différentes branches d'*Optique*. Lumiere mûe en ligne directe, *Optique proprement dite*; lumiere réfléchie dans un seul & même milieu, *Catoptrique*; lumiere rompue en passant d'un milieu dans un autre, *Dioptrique*. C'est à l'*Optique* qu'il faut rapporter la *Perspective*.

La *quantité* considérée dans le son, dans sa véhémence, son mouvement, ses degrés, ses réflexions, sa vîtesse, *&c.* donne l'*Acoustique*.

La *quantité* considérée dans l'air, sa pesanteur, son mouvement, sa condensation, raréfaction, *&c.* donne la *Pneumatique*.

La *quantité* considérée dans la possibilité des évenemens, donne l'*Art de conjecturer*; d'où naît l'*Analyse des Jeux de hazard*.

L'objet des Sciences Mathématiques étant purement intellectuel, il ne faut pas s'étonner de l'exactitude de ses divisions.

La *Physique particuliere* doit suivre la même distribution que l'Histoire Naturelle. De l'histoire, prise par les sens, des *Astres*, de *leurs mouvemens*, *apparences sensibles*, &c. la réflexion a passé à la recherche de leur origine, des causes de leurs phénomenes, *&c.* & a produit la science qu'on appelle *Astronomie physique*, à laquelle il faut rapporter la *Science de leurs influences*, qu'on nomme *Astrologie*; d'où l'*Astrologie physique*, & la chimere de l'*Astrologie judiciaire*. De l'Histoire prise par les sens, des *vents*, des *pluies*, *grêles*, *tonnerres*, &c. la réflexion a passé à la recherche de leurs origines, causes, effets, *&c.* & a produit la Science qu'on appelle *Météorologie*.

De l'Histoire, prise par les sens, de la *Mer*, de la *Terre*, des *Fleuves*, des *Rivieres*, des *Montagnes*, des *flux & reflux*, &c. la réflexion a passé à la recherche de leurs causes, origines *&c.* & a donné lieu à la *Cosmologie* ou *Science de l'Univers*, qui se distribue en *Ura-*

nologie ou *Science du Ciel*, en *Aérologie* ou *Science de l'Air*, en *Géologie* ou *Science des Continens*, & en *Hydrologie* ou *Science des Eaux*. De l'Hiſtoire des *Mines*, priſe par les ſens, la réflexion a paſſé à la recherche de leur formation, travail, *&c.* & a donné lieu à la Science qu'on nomme *Minéralogie*. De l'Hiſtoire des *Plantes*, priſe par les ſens, la réflexion a paſſé à la recherche de leur œconomie, propagation, culture, végétation, *&c.* & a engendré la *Botanique*, dont l'*Agriculture* & le *Jardinage* ſont deux branches.

De l'Hiſtoire des *Animaux*, priſe par les ſens, la réflexion a paſſé à la recherche de leur conſervation, propagation, uſage, organiſation, *&c.* & a produit la Science qu'on nomme *Zoologie*; d'où ſont émanés la *Médecine*, la *Vétérinaire*, & le *Manege*; la *Chaſſe*, la *Pêche* & la *Fauconnerie*; l'*Anatomie ſimple & comparée*. La *Médecine* (ſuivant la diviſion de Boerhaave) ou s'occupe de l'œconomie du corps humain & *raiſonne* ſon anatomie, d'où naît la *Phyſiologie*: ou s'occupe de la maniere de le garantir des maladies, & s'appelle *Hygienne*: ou conſidere le corps malade, & traite

des cauſes, des différences, & des ſymptomes des maladies, & s'appelle *Pathologie* : ou a pour objet les ſignes de la vie, de la ſanté, & des maladies, leur diagnoſtic & pronoſtic, & prend le nom de *Séméiotique* : ou enſeigne l'Art de guérir, & ſe ſouſdiviſe en *Diete, Pharmacie, & Chirurgie*, les trois branches de la *Thérapeutique.*

L'*Hygienne* peut ſe conſidérer relativement à la *ſanté* du corps, à ſa *beauté*, & à ſes *forces* ; & ſe ſouſdiviſer en *Hygienne proprement dite*, en *Coſmétique*, & en *Athlétique*. La *Coſmétique* donnera l'*Orthopédie*, ou l'*Art de procurer aux membres une belle conformation* ; & l'*Athlétique* donnera la *Gymnaſtique*, ou l'*Art de les exercer.*

De la connoiſſance expérimentale ou de l'Hiſtoire priſe par les ſens, des *qualités extérieures, ſenſibles, apparentes*, &c. *des corps naturels*, la réflexion nous a conduit à la recherche artificielle de leurs propriétés intérieures & occultes ; & cet Art s'eſt appellé *Chimie*. La *Chimie* eſt imitatrice & rivale de la Nature : ſon objet eſt preſque auſſi étendu que celui de la Nature même : ou elle *décompoſe* les Êtres ; ou elle les *révivifie* ;

ou elle les *transforme*, &c. La *Chimie* a donné naissance à l'*Alchimie* & à la *Magie naturelle*. La *Métallurgie* ou l'*Art de traiter les Métaux en grand*, est une branche importante de la *Chimie*. On peut encore rapporter à cet Art la *Teinture*.

La Nature a ses écarts, & la Raison ses abus. Nous avons rapporté les *monstres* aux écarts de la Nature; & c'est à l'abus de la Raison qu'il faut rapporter toutes les Sciences & tous les Arts, qui ne montrent que l'avidité, la méchanceté, la superstition de l'Homme, & qui le deshonorent.

Voilà tout le *Philosophique* de la connoissance humaine, & ce qu'il en faut rapporter à la Raison.

IMAGINATION, d'où POESIE.

L'HISTOIRE a pour objet les individus réellement existans, ou qui ont existé; & la Poësie, les individus imaginés à l'imitation des Êtres historiques. Il ne seroit donc pas étonnant que la Poësie suivît une des distributions de l'Histoire. Mais les différens genres de

Poësie, & la différence de ses sujets, nous en offrent deux distributions très-naturelles. Ou le sujet d'un Poëme est *sacré*, ou il est *profane* : ou le Poëte raconte des choses passées, ou il les rend présentes, en les mettant en action ; où il donne du corps à des Êtres abstraits & intellectuels. La premiere de ces Poësies sera *Narrative* : la seconde, *Dramatique* : la troisieme, *Parabolique*. *Le Poëme Epique, le Madrigal, l'Epigramme*, &c. sont ordinairement de Poësie *narrative*. La *Tragédie*, la *Comédie*, l'*Opera*, l'*Eglogue*, &c. de Poësie *dramatique* ; & les *Allégories*, &c. de Poësie *parabolique*.

POESIE.

I. Narrative. II. Dramatique. III. Parabolique.

NOUS n'entendons ici par *Poësie* que ce qui est Fiction. Comme il peut y avoir Versification sans Poësie, & Poë-

ſie ſans Verſification, nous avons cru ne devoir regarder la *Verſification* que commme une qualité du ſtyle, & la renvoyer à l'Art Oratoire. En revanche, nous rapporterons l'*Architecture*, la *Muſique*, la *Peinture*, la *Sculpture*, la *Gravure*, &c. à la Poëſie ; car il n'eſt pas moins vrai de dire du Peintre qu'il eſt un Poëte, que du Poëte qu'il eſt un Peintre ; & du Sculpteur ou Graveur, qu'il eſt un Peintre en relief on en creux, que du Muſicien qu'il eſt un Peintre par les ſons. Le *Poëte*, le *Muſicien*, le *Peintre*, le *Sculpteur*, le *Graveur*, &c. imitent ou contrefont la Nature : mais l'un emploie le *diſcours* ; l'autre, les *couleurs* ; le troiſieme, le *marbre*, l'*airain*, &c. & le dernier l'*inſtrument* ou la *voix*. La *Muſique* eſt *Théorique* ou *Pratique* ; *Inſtrumentale* ou *Vocale*. A l'égard de l'*Architecte*, il n'imite la Nature qu'imparfaitement par la ſymmétrie de ſes Ouvrages. *Voyez* le Diſcours préliminaire.

La Poëſie a ſes monſtres comme la Nature ; il faut mettre de ce nombre toutes les productions de l'imagination déréglée, & il peut y avoir de ces productions en tous genres.

Voilà toute la *Partie Poëtique* de la

Connoissance humaine ; ce qu'on en peut rapporter à l'*Imagination*, & la fin de notre Distribution généalogique (ou si l'on veut Mappemonde) des Sciences & des Arts, que nous craindrions peut-être d'avoir trop détaillée, s'il n'étoit de la derniere importance de bien connoître nous-mêmes, & d'exposer clairement aux autres, l'objet d'une ENCYCLOPÉDIE.

OBSERVATIONS

SUR LA

DIVISION DES SCIENCES

DU CHANCELIER BACON.

I. NOUS avons avoüé en plusieurs endroits du *Prospectus*, que nous avions l'*obligation principale* de notre Arbre encyclopédique au Chancelier Bacon. L'éloge qu'on a lû de ce grand homme dans le *Prospectus* paroît même avoir con-

tribué à faire connoître à plusieurs personnes les Ouvrages du Philosophe Anglois. Ainsi, après un aveu aussi formel, il ne doit être permis ni de nous accuser de plagiat, ni de chercher à nous en faire soupçonner.

II. Cet aveu n'empêche pas néanmoins qu'il n'y ait un très-grand nombre de choses, sur-tout dans la Branche philosophique, que nous ne devons nullement à Bacon : il est facile au Lecteur d'en juger. Mais, pour appercevoir le rapport & la différence des deux Arbres, il ne faut pas seulement examiner si on y a parlé des mêmes choses, il faut voir si la disposition est la même. Tous les Arbres encyclopédiques se ressemblent nécessairement par la matiere ; l'ordre seul & l'arrangement des branches peuvent les distinguer. On trouve à-peu-près les mê-
mes

mes noms des Sciences dans l'Arbre de Chambers & dans le nôtre. Rien n'est cependant plus différent.

III. Il ne s'agit point ici des raisons que nous avons eues de suivre un autre ordre que Bacon. Nous en avons exposé quelques-unes ; il seroit trop long de détailler les autres, sur-tout dans une matiere d'où l'arbitraire ne sauroit être tout-à-fait exclus. Quoi qu'il en soit, c'est aux Philosophes, c'est-à-dire, à un très-petit nombre de gens, à nous juger sur ce point.

IV. Quelques divisions, comme celles des Mathématiques en pures & en mixtes, qui nous sont communes avec Bacon, se trouvent par-tout, & sont par conséquent à tout le monde. Notre division de la Médecine est de Boerhaave ; on en a averti dans le *Prospectus*.

V. Enfin, comme nous avons fait quelques changemens à l'Ar-

ı *Prospectus*, ceux qui vou-
comparer cet Arbre du *Pros-*
avec celui de Bacon, doi-
avoir égard à ces change-

. Voilà les principes d'où il
ırtir, pour faire le parallele
ux Arbres avec un peu d'é-
x de Philosophie.

'STÊME GÉNÉRAL

Connoissance humaine, suivant le Chancelier Bacon.

sion générale de la Science hu-
en *Histoire*, *Poësie* & *Philosophie*,
es trois facultés de l'entende-
Mémoire, *Imagination*, *Raison*.
*n observe que cette division peut
ppliquer à la Théologie. On avoit
ns un endroit du Prospectus cette
idée : mais on l'a abandonnée de-
rce qu'elle a paru plus ingénieuse
le.*

I.

ion de l'*Histoire* en *naturelle* &

L'histoire naturelle se divise en *Histoire des productions de la Nature*, Histoire des *écarts de la Nature*, Histoire des *emplois de la Nature* ou des *Arts*.

Seconde division de l'Histoire naturelle tirée de *sa fin* & de *son usage*, en *Histoire proprement dite* & *Histoire raisonnée*.

Division des productions de la Nature, en *Histoire des choses célestes*, des *météores*, de l'*air*, de la *terre* & de la *mer*, des *élémens*, des *especes particulieres d'individus*.

Division de l'Histoire civile, en *ecclésiastique*, en *littéraire*, & en *civile* proprement dite.

Premiere division de l'Histoire civile proprement dite, en *Mémoires*, *Antiquités*, & *Histoire complette*.

Division de l'Histoire complette, en *Chroniques*, *Vies*, & *Relations*.

Division de l'Histoire des tems, en *générale* & en *particuliere*.

Autre division de l'Histoire des tems en *Annales* & *Journaux*.

Seconde division de l'Histoire civile en *pure* & en *mixte*.

Division de l'Histoire ecclésiastique, en Histoire *ecclésiastique particuliere*, *His-*

toire des Prophéties, qui contient la Prophétie & l'accompliſſement, & *Hiſtoire* de ce que Bacon appelle *Nemeſis*, ou *la Providence*, c'eſt-à-dire, de l'accord qui ſe remarque quelquefois entre la volonté révelée de Dieu, & ſa volonté ſecrette.

Diviſion de la partie de l'Hiſtoire qui roule ſur les *dits notables* des hommes, en *Lettres & Apophthegmes*.

I I.

Diviſion de la Poëſie, en *narrative*, *dramatique*, & *parabolique*.

I I I.

Diviſion générale de la Science, en *Théologie ſacrée* & *Philoſophie*.

Diviſion de la Philoſophie, en *Science de Dieu*, *Science de la Nature*, *Science de l'Homme*.

Philoſophie premiere, ou *Science des Axiomes*, qui s'étend à toutes les branches de la Philoſophie. Autre branche de cette Philoſophie premiere, qui traite des qualités *tranſcendantes* des êtres, *peu*, *beaucoup*, *ſemblable*, *différent*, *être*, *non être*, &c.

Science des Anges & des Eſprits,

ſuite de la Science de Dieu, ou *Théologie naturelle.*

Diviſion de la Science de la Nature, ou Philoſophie naturelle, en *ſpéculative* & *pratique.*

Diviſion de la Science ſpéculative de la Nature en *Phyſique particuliere* & *Métaphyſique ;* la premiere ayant pour objet la cauſe efficiente & la matiere ; & la Métaphyſique, la cauſe finale & la forme.

Diviſion de la Phyſique, en *Science des principes des choſes*, *Science de la formation des choſes*, ou *du monde*, & *Science de la variété des choſes.*

Diviſion de la Science de la variété des choſes, en *Science des concrets*, & *Science des abſtraits.*

Diviſion de la Science des concrets dans les mêmes branches que l'Hiſtoire naturelle.

Diviſion de la Science des abſtraits, en *Science des propriétés particulieres des différens corps*, comme *denſité*, *légereté*, *peſanteur*, *élaſticité*, *molleſſe*, &c. & *Science des mouvemens* dont le Chancelier Bacon fait une énumération aſſez longue, conformément aux idées des Scholaſtiques.

Branches de la Philoſophie ſpéculative, qui conſiſtent dans les *Problêmes naturels*, & les *ſentimens des anciens Philoſophes.*

Diviſion de la Métaphyſique, en *Science des formes* & *Science des cauſes finales.*

Diviſion de la Science pratique de la Nature, en *Méchanique* & *Magie naturelle.*

Branches de la Science pratique de la Nature, qui conſiſtent dans le *dénombrement des richeſſes humaines, naturelles* ou *artificielles*, dont les hommes joüiſſent & dont ils ont joüi, & le *catalogue des Polycreſtes.*

Branche conſidérable de la Philoſophie naturelle, tant ſpéculative que pratique, appellée *Mathématiques.* Diviſion des Mathématiques en *pures* & en *mixtes.* Diviſion des Mathématiques pures, en *Géometrie* & *Arithmétique.* Diviſion des Mathématiques mixtes, en *Perſpective*, *Muſique*, *Aſtronomie*, *Coſmographie*, *Architecture*, *Science des machines*, & quelques autres.

Diviſion de la Science de l'homme, en *Science de l'homme* proprement dite, & *Science civile.*

Diviſion de la Science de l'homme,

en *Science du corps humain*, & *Science de l'ame humaine.*

Division de la Science du corps humain, en *Médecine*, *Cosmétique*, *Athlétique*, & *Science des plaisirs des sens.*

Division de la Médecine en trois parties, *Art de conserver la santé*, *Art de guérir les maladies*, *Art de prolonger la vie. Peinture*, *Musique*, &c. Branche de la Science des plaisirs.

Division de la Science de l'ame en Science du *souffle divin*, d'où est sortie l'ame *raisonnable*, & Science de l'ame *irrationnelle*, qui nous est commune avec les brutes, & qui est produite du limon de la terre.

Autre division de la Science de l'ame, en *Science de la substance de l'ame*, *Science de ses facultés*, & *Science de l'usage & de l'objet de ces facultés* : de cette derniere résultent la *Divination naturelle* & *artificielle*, &c.

Division des facultés de l'ame sensible, en *mouvement* & *sentiment.*

Division de la Science de l'usage & de l'objet des facultés de l'ame, en *Logique* & *Morale.*

Division de la Logique en *Art d'inventer*, *de juger*, *de retenir*, & *de communiquer.*

Diviſion de l'art d'inventer, en *invention des Sciences* ou *des Arts*, & *invention des Argumens.*

Diviſion de l'art de juger, en *jugement par induction*, & *jugement par ſyllogiſme.*

Diviſion de l'art du ſyllogiſme, en *Analyſe*, & *Principes* pour démêler facilement le vrai du faux.

Science de l'Analogie, branche de l'art de juger.

Diviſion de l'art de retenir, en Science de *ce qui peut aider la mémoire*, & Science de la *mémoire même.*

Diviſion de la Science de la mémoire, en *prénotion* & *emblême.*

Diviſion de la Science de communiquer, en *Science de l'inſtrument du diſcours*, *Science de la méthode du diſcours*, & *Science des ornemens du diſcours*, ou *Rhétorique.*

Diviſion de la Science de l'inſtrument du diſcours, en *Science générale des ſignes*, & en *Grammaire*, qui ſe diviſe en *Science du langage* & *Science de l'écriture.*

Diviſion de la Science des ſignes, en *hyéroglyphes* & *geſtes*, & en *caracteres réels.*

Seconde diviſion de la Grammaire, en *littéraire* & *philoſophique.*

Art de la Verſification & *Proſodie*, branches de la Science du langage.

Art de déchiffrer, branche de l'Art d'écrire.

Critique & *Pédagogie*, branches de l'Art de communiquer.

Diviſion de la Morale, en *Science de l'objet* que l'ame doit ſe propoſer, c'eſt-à-dire du bien moral, & *Science de la culture de l'ame*. L'Auteur fait à ce ſujet beaucoup de diviſions qu'il eſt inutile de rapporter.

Diviſion de la Science civile, en *Science de la converſation*, *Science des affaires*, & *Science de l'État*. Nous en omettons les diviſions.

L'Auteur finit par quelques réflexions ſur l'uſage de la *Théologie ſacrée*, qu'il ne diviſe en aucunes branches.

Voilà dans ſon ordre naturel, & ſans démembrement, ni mutilation, l'Arbre du Chancelier Bacon. On voit que l'article de la *Logique* eſt celui où nous l'avons le plus ſuivi, encore avons-nous cru devoir y faire pluſieurs changemens. Au reſte, nous le répétons, c'eſt aux

Philoſophes à nous juger ſur ces changemens que nous avons faits: nos autres Lecteurs prendront ſans doute peu de part à cette queſtion, qu'il étoit pourtant néceſſaire d'éclaircir; & ils ne ſe ſouviendront que de l'aveu formel que nous avons fait dans le *Proſpectus*, d'avoir l'*obligation principale* de notre Arbre au Chancelier Bacon; aveu qui doit nous concilier tout Juge impartial & deſintéreſſé.

AVIS AU RELIEUR.

* *Le Relieur placera ici, comme une Carte, la feuille du Syſtême figuré des connoiſſances humaines.*

ME

a)

n a
ion
eul
er-
ne-
de
e ;
oit
e à
oit
ufe

tion
roit
eux

250
Phi
cha
nos
do
qu
cla
qu
av
vc
A:
qu
in

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

C
ce

PRÉFACE

DU TROISIEME VOLUME DE L'ENCYCLOPÉDIE. (a)

L'EMPRESSEMENT que l'on a témoigné pour la continuation de ce Dictionnaire, est le seul motif qui ait pû nous déterminer à le reprendre. Le Gouvernement a paru desirer qu'une entreprise de cette nature ne fût point abandonnée; & la Nation a usé du droit qu'elle avoit de l'exiger de nous. C'est sans doute à nos Collegues que l'Encyclopédie doit principalement une marque si flateuse

(a) Ce troisieme Volume parut après une interruption d'environ deux ans, causée par la persécution qu'on avoit suscitée aux Auteurs de l'Ouvrage, à l'occasion des deux premiers volumes. Elle ne devoit pas être la derniere.

d'estime. Mais la justice que nous savons nous rendre ne nous empêche pas d'être sensibles à la confiance publique. Nous croyons même n'en être pas indignes par le desir que nous avons de la mériter. Jaloux de nous l'assûrer de plus en plus, nous oserons ici, pour la premiere & la derniere fois, parler de nous à nos lecteurs. Les circonstances nous y engagent, l'Encyclopédie le demande, la reconnoissance nous y oblige. Puissions-nous, en nous montrant tels que nous sommes, intéresser nos concitoyens en notre faveur! Leur volonté a eu sur nous d'autant plus de pouvoir, qu'en s'opposant à notre retraite, ils sembloient en approuver les motifs. Sans une autorité si respectable, les ennemis de cet Ouvrage seroient parvenus facilement à nous faire rompre des liens dont nous sentions tout le poids, mais dont nous n'avions pû prévoir tout le danger.

Des circonstances imprévûes, & des motifs qui nous feroient peut-être honneur, s'il nous étoit libre de les publier, nous ont engagé malgré nous dans la direction de l'Encyclopédie. Ce sont principalement les secours que

nous avons reçus de toutes parts, qui nous ont donné le courage d'entrer dans cette vaste carriere. Néanmoins, quelque considérables qu'ils fussent, nous n'aspirions point au succès ; nous ne demandions que l'indulgence. Mais c'est l'effet, nous ne dirons pas de la malignité, nous dirons seulement de la condition humaine, que les entreprises utiles, avec quelque modestie qu'elles soient proposées, essuient des contradictions & des traverses. L'Encyclopédie n'en a pas été exempte. A peine cet Ouvrage fut-il annoncé, qu'il devint l'objet de la satyre de quelques écrivains à qui nous n'avions fait aucun mal, mais dont nous n'avions pas cru devoir mendier le suffrage. Si quelques gens de lettres sont parvenus par cet art méprisable à faire louer au commencement du mois des productions qui sont oubliées à la fin, c'est un art que nous faisons gloire d'ignorer. En effet qu'il nous soit permis de le remarquer ici, sans déguisement, sans fiel & sans application : aujourd'hui dans la république des Lettres, le droit de louer & de médire est au premier qui s'en empare ; & rien n'y est plus méprisable

que l'ineptie des satyres, si ce n'est celle des éloges.

Dès que le premier volume de l'Encyclopédie fut public, l'envie qu'on avoit eue de lui nuire, même lorsqu'il n'existoit pas encore, profita de l'aliment nouveau qu'on lui présentoit. Peu satisfaite elle-même des blessures legeres que les traits de sa critique faisoient à l'Ouvrage, elle employa la main de la Religion pour les rendre profondes; elle eut recours, pour s'en servir comme de prétexte, à un petit nombre d'expressions équivoques qui avoient pû facilement se perdre & nous échapper dans deux volumes considérables. Nous ne chercherons point à justifier le sens qu'on a voulu attacher à quelques-unes de ces expressions: nous dirons seulement & nous ferons voir (*b*) qu'il étoit peut-être facile & juste

(*b*) Dans l'article Amour des Sciences et des Arts, p. 368 du 1[r]. vol. col. 2. on avoit dit: *La plupart des hommes honorent les Lettres, comme la Religion & la vertu, c'est-à-dire comme une chose qu'ils* ne peuvent *ni connoître, ni aimer, ni pratiquer.* Ces mots *ne peuvent* ont scandalisé quelques personnes, c'est pour cela qu'on y a substitué les mots *ne veulent* dans un errata imprimé à la fin du second Volume. Cependant nous seroit-il permis de représenter aux Ames timorées qui ont pris si legerement l'allarme, que les mots *ne pouvoir*, ne se

d'y en attacher un autre ; mais il est plus facile encore d'envenimer tout. D'ailleurs celles de ces expressions qui avoient choqué le plus étoient tirées d'un ouvrage estimé, revêtu d'un privilége & d'une approbation authentique, loué comme édifiant par nos critiques mêmes (*c*) ; elles se trouvoient enfin, ce qu'il nous importe sur-tout de re-

prennent pas toujours dans le sens d'une impossibilité absoluë ? *Il n'y a personne, Seigneur,* dit Mardochée dans Esther, *qui* PUISSE *résister à votre volonté.* Cependant il est de foi que l'homme étant libre, *peut* résister à la volonté de Dieu : ainsi ce passage ne doit pas être pris à la rigueur. Pourquoi donc n'avoir pas supposé que l'Auteur de la proposition rapportée ci-dessus, pouvoit avoir en vuë un sens très-orthodoxe ? Mais il falloit soulever contre l'Ouvrage les véritables gens de bien, trop ordinairement dupes de ceux qui ne veulent que le paroître.

(*c*) L'article AMOUR DES SCIENCES ET DES ARTS, dont il est parlé dans la note précédente, est tiré du Livre de M. de Vauvenargues, qui a pour titre, *Introduction à la connoissance de l'Esprit humain*, Paris 1746. *avec approbation & privilége du Roi.* Le passage rapporté ci-dessus, & qui a excité de si grands cris, se trouve mot pour mot dans ce Livre à la page 60. Le Journaliste de Trevoux, qui a rendu un compte très-détaillé du Livre de M. de Vauvenargues en Janvier 1747, dit *que l'Auteur honore* PAR-TOUT *la Religion & la vertu ;* ce mot *par-tout* suppose qu'il a lû attentivement l'ouvrage. Ce même passage lui a paru scandaleux dans l'Encyclopédie en Février 1752 ; mais c'étoit l'Encyclopédie.

On ne sera peut-être pas fâché de savoir de quelle maniére le Journaliste s'est justifié de cette contradiction fâcheuse. *Mr. de Vauvernargues*, dit-il, *étoit aveugle ; on peut avoir, à son insçu, inséré ce passage dans son Livre.* Voilà pourquoi le Journaliste ne l'y a pas apperçu.

marquer, dans des articles dont nous n'étions point les auteurs, ayant jugé à propos de nous renfermer presque uniquement, l'un dans la partie mathématique, l'autre dans la description des Arts, deux objets dont l'orthodoxie la plus scrupuleuse n'a rien à craindre. Quelques morceaux qu'avoit fournis pour l'Encyclopédie l'auteur d'une These de Théologie dont on parloit beaucoup alors, suffirent pour nous faire attribuer cette These, que nous n'avions pas même lue dans le tems qu'on s'en servoit pour chercher à nous perdre. La déclaration que nous faisons ici persuadera les honnêtes gens, à qui notre sincérité n'est pas suspecte. Elle n'est peut-être que trop connue; mais c'est un malheur dont nous ne nous affligerons point, & un défaut dont nous ne pouvons nous repentir. Nous ne doutons pas néanmoins que malgré une protestation si solemnelle, si libre & si vraie, quelques personnes ne soient encore résolues à n'y avoir aucun égard. Nous ne leur demandons qu'une grace, c'est de nous accuser par écrit, & de se nommer.

L'Encyclopédie, nous en convenons,

a été le sujet d'un grand scandale ; & malheur à celui par qui il arrive ; mais ce n'étoit pas par nous. Aussi l'autorité, en prenant les mesures convenables pour le faire cesser, étoit trop éclairée & trop juste pour nous en croire coupables. En prévenant les conséquences que des esprits foibles ou inquiets pouvoient tirer de quelques termes obscurs ou peu exacts, elle a senti que nous ne pouvions, ni ne devions, ni ne voulions en répondre ; & si nous avons à pardonner à nos ennemis, c'est leur intention seulement, & non leur succès. (*d*)

(*d*) Pour donner une idée de l'équité de nos censeurs, nous allons rapporter ici les articles qui les ont le plus révoltés, & d'après lesquels l'Encyclopédie a été représentée comme un Ouvrage pernicieux.

Dans l'article *Aius-Locutius* on a proposé cette question ; *s'il ne vaudroit pas mieux ignorer que punir les Écrits contre la Religion, lorsque ces Écrits ne sont pas en langue vulgaire & qu'ils sont par conséquent inconnus à la multitude ?* L'Auteur de l'article prétendoit que la punition pouvoit donner à ces Ouvrages ignorés une existence qu'ils n'auroient jamais eue par eux-mêmes, & que le moyen le plus sûr de les étouffer, étoit de les laisser tomber dans l'oubli qui les attendoit. Le Journaliste déja cité s'est fortement récrié contre cette tolérance ; l'Auteur de l'article AIUS-LOCUTIUS a expliqué sa pensée dans l'article CASUISTE, d'une maniére qui a dû satisfaire pleinement le critique. Cet article CASUISTE mérite d'être lû.

On a reproché dans plusieurs libelles à l'Auteur de

Cependant, comme l'autorité la plus ſage & la plus équitable peut enfin être

l'article CERF d'avoir dit que ces animaux parviennent à *l'âge de raiſon* : cette expreſſion ſe trouve en effet dans l'article CERF, pag. 840. du 2^e^. Vol. col. 1. Mais elle y eſt rapportée comme un exemple du ridicule avec lequel quelques Chaſſeurs *enthouſiaſtes* ont écrit ſur le Cerf. Des Lecteurs très-reſpectables ont mieux aimé mettre cette abſurdité ſur le compte de l'Encyclopédie, que de ſe donner la peine de lire l'endroit d'où le paſſage eſt tiré.

L'article AUTORITÉ a été cité comme contenant des maximes dangereuſes. Jamais l'Auteur de cet article n'a prétendu que l'autorité des Princes légitimes ne vient point de Dieu. Il a voulu au contraire la diſtinguer de celle des uſurpateurs qui enlévent la couronne aux Princes légitimes ; & il réſulte des maximes qu'il a établies, que dans le cas même où un Prince légitime ſeroit dépouillé de ſes états par la violence, les Peuples ſeroient toujours obligés de lui obéir. En un mot on n'a voulu dans l'article AUTORITÉ, que commenter & developper ce paſſage, tiré d'un ouvrage imprimé par ordre de Louis XIV, & qui a pour titre : *Traité des droits de la Reine ſur différens états de la monarchie d'Eſpagne*, part. 1. p. 169. Ed. de 1667. in 12. » Que la Loi fondamentale de l'État » forme une liaiſon réciproque & éternelle entre le Prince » & ſes deſcendans d'une part, & les ſujets & les deſ- » cendans de l'autre, par une eſpece de *contrat* qui » deſtine le Souverain à régner & les Peuples à obéir.... » engagement ſolemnel dans lequel ils ſe ſont donnés les » uns aux autres pour s'entr'aider mutuellement.

Voilà, dans la plus exacte vérité, à quoi ſe réduit tout ce qu'on a cité de l'Encyclopédie comme repréhenſible ; nous venons de faire voir avec quel ſuccès. La poſtérité aura ſans doute peine à croire qu'un ſi leger ſujet ait produit tant de clameurs. Il eſt vrai qu'on a fait d'ailleurs contre l'Ouvrage beaucoup d'imputations vagues, mais ſans rien articuler de poſitif ; on a ſuppoſé des vues aux Auteurs, on a accuſé leurs penſées, ne pouvant accuſer leurs diſcours. Quand la calomnie en eſt réduite à cette reſſource, elle ſe détruit aſſez d'elle-même.

trompée, la crainte d'être exposés de nouveau nous avoit fait prendre le parti de renoncer pour jamais à la gloire pénible, légere, & dangereuse d'être les éditeurs de l'Encyclopédie. Newton, rebuté autrefois par de simples disputes littéraires, beaucoup moins redoutables & moins vives que des attaques personnelles & théologiques, se reprochoit au milieu des hommages de sa nation, de ses découvertes & de sa gloire, d'avoir laissé échapper son repos, la substance d'un Philosophe, pour courir après une ombre. Combien notre repos devoit-il nous être plus cher, à nous que rien ne pourroit dédommager de l'avoir perdu ! Deux motifs se joignoient à un intérêt si essentiel : d'un côté, cette fierté juste & nécessaire, qui devroit faire toujours le caractere des Gens de Lettres, & qui convient à la noblesse & à la liberté de leur état ; de l'autre, cette défiance de nous-mêmes que nous ne devons pas moins ressentir, & le peu d'empressement que nous avons d'occuper les autres de nous ; sentimens qui doivent être la suite naturelle du travail & de l'étude ; car on doit y apprendre avant

toutes choſes à apprécier les connoiſſances & les opinions humaines. Le ſage, & celui qui aſpire à l'être, traite la réputation littéraire comme les hommes; il ſait en jouir, & s'en paſſer. A l'égard des connoiſſances qui nous ſervent à l'acquérir, & dont la jouiſſance & la communication même eſt une des reſſources peu nombreuſes que la nature nous a ménagées contre le malheur & contre l'ennui, il eſt permis ſans doute, il eſt bon même de chercher à les communiquer aux autres; c'eſt la ſeule maniere dont les Gens de Lettres puiſſent être utiles. Mais ſi l'on ne doit jamais être aſſez jaloux de ce bien pour vouloir s'en réſerver la poſſeſſion, l'on ne doit pas non plus l'eſtimer aſſez pour être fort empreſſé d'en faire part à perſonne.

Qui croiroit que l'Encyclopédie, avec de tels ſentimens de la part de ſes auteurs, & peut-être avec quelque mérite de la ſienne (car elle eſt ſi peu notre bien, que nous en pouvons parler comme de celui d'un autre) eût obtenu quelque ſoûtien dans le tems où nous ſommes? dans un tems où les gens de

lettres ont tant de faux amis, qui les careſſent par vanité, mais qui les ſacrifieroient ſans honte & ſans remords à la moindre lueur d'ambition ou d'intérêt ; qui peut-être, en feignant de les aimer, les haïſſent, ſoit par le beſoin, ſoit par la crainte qu'ils en ont? Mais la vérité nous oblige de le dire ; & quel autre motif pourroit nous arracher cet aveu ? Les difficultés qui nous rebutoient & nous éloignoient, ont diſparu peu-à-peu, & ſans aucun mouvement de notre part : il ne reſtoit plus d'obſtacles à la continuation de l'Encyclopédie que ceux qui auroient pû venir de nous ſeuls ; & nous euſſions été auſſi coupables d'y en mettre aucun, que nous étions excuſables de redouter ceux qui pouvoient venir d'ailleurs. Incapables de manquer à notre patrie, qui eſt le ſeul objet dont l'expérience & les réflexions ne nous ayent pas détachés, raſſûrés ſur-tout par la confiance du Miniſtere public dans ceux qui ſont chargés de veiller à ce Dictionnaire, nous ne ſerons plus occupés que de joindre nos foibles travaux aux talens de ceux qui veulent bien nous ſeconder, & dont le nombre augmente

de jour en jour. Heureux, si par notre ardeur & nos soins, nous pouvions engager tous les gens de lettres à contribuer à la perfection de cet Ouvrage, la nation à le protéger, & les autres à le laisser faire! Disons plutôt à faire mieux; ils ont été les maîtres de nous succéder, & le sont encore. Mais nous serions sur-tout très-flatés, si nos premiers essais pouvoient engager les Savans & les Ecrivains les plus célebres à reprendre notre travail où il en est aujourd'hui; nous effacerions avec joie notre nom du frontispice de l'Encyclopédie pour la rendre meilleure. Que les siecles futurs ignorent à ce prix & ce que nous avons fait & ce que nous avons souffert pour elle!

En attendant qu'elle jouisse de cet avantage, tout nous porte à redoubler nos efforts pour en assûrer de plus en plus le succès. On s'est déjà apperçu par la supériorité du second volume sur le premier, des nouveaux secours que nous avions reçus pour ce second volume. Mais ces secours, tout considérables qu'ils étoient, ne sont presque rien en comparaison de ceux que nous avons eus pour celui-ci. Un grand nombre de

Gens de lettres, tous estimables par leurs talens & leurs lumieres, semblent, comme à l'envi, avoir contribué à l'enrichir. Nous croyons donc pouvoir assûrer qu'il l'emporte beaucoup sur les précédens ; nous espérons que les suivans l'emporteront encore sur celui-ci ; & quelque pénible que soit notre travail, nous nous trouverions suffisamment dédommagés, si nous pouvions faire dire aux critiques à chaque volume qui paroîtra, *ab ipso ducit opes animumque ferro*.

Après tout ce qui s'est passé au sujet de cet Ouvrage, on ne doit point être étonné que ce volume paroisse beaucoup plus tard qu'il n'auroit dû. Outre les causes morales, des circonstances qu'on peut appeller physiques en ont retardé la publication. Quelques parties considérables, dont le public avoit parû moins satisfait que des autres, ont été entierement ou presque entierement refaites : cette reforme a demandé beaucoup de tems, & a nécessairement rendu l'impression plus lente. Nous ne croyons pas devoir nous excuser d'un délai auquel ce Dictionnaire ne fait que gagner ;

nous espérons, nous pouvons même assûrer que les autres volumes suivront celui-ci beaucoup plus promptement qu'il n'a suivi les deux premiers ; nous ne prenons point là-dessus d'autre engagement ; la seule chose dont nous puissions répondre, c'est l'assiduité de notre travail & l'emploi sévere de notre tems ; mais comme nous nous trouvons, pour ainsi dire, au commencement d'un nouvel ordre de choses, nous sommes très-résolus de tout sacrifier désormais au bien de l'Encyclopédie, jusqu'à la promptitude avec laquelle nous souhaiterions de servir le public ; nous y sommes d'autant plus disposés, qu'il nous paroît que nos lecteurs ne nous imposent plus aucune loi sur ce point, & qu'ils aiment mieux avoir un peu plus tard chaque volume, & l'avoir meilleur.

Entrons présentement dans quelque détail sur ce troisieme volume, ou plutôt sur ce Dictionnaire en général. On doit le considérer sous deux points de vue, eu égard aux matieres qu'il traite, & aux personnes à qui il est principalement destiné. Comme ces deux points de

de vue font relatifs l'un à l'autre, nous croyons ne devoir point les séparer.

Le smatieres que ce Dictionnaire doit renfermer sont de deux especes; savoir les connoissances que les hommes acquierent par la lecture & par la société, & celles qu'ils se procurent à eux-mêmes par leurs propres réflexions; c'est-à-dire en deux mots, la science des faits & celle des choses. Quand on les considere sans aucune attention au rapport mutuel qu'elles doivent avoir, la premiere de ces deux sciences est fort inutile & fort étendue, la seconde fort nécessaire & fort bornée, tant la Nature nous a traités peu favorablement. Il est vrai qu'elle nous a donné de quoi nous dédommager jusqu'à un certain point par l'analogie & la liaison que nous pouvons mettre entre la science des faits & celle des choses; c'est sur-tout relativement à celle-ci que l'Encyclopédie doit envisager celle-là. Réduit à la science des choses, ce Dictionnaire n'eût été presque rien; réduit à celle des faits, il n'eût été dans sa plus grande partie qu'un champ vuide & stérile: soutenant & éclairant l'une par l'autre, il pourra être utile sans être immense.

Tel étoit le plan du Dictionnaire Anglois de Chambers, plan que toute l'Europe savante nous paroît avoir approuvé, & auquel il n'a manqué que l'exécution. En tâchant d'y suppléer, nous avons averti du soin que nous aurions de nous conformer au plan, parce qu'il nous paroissoit le meilleur qu'on pût suivre. C'est dans cette vue que l'on a cru devoir exclure de cet ouvrage une multitude de noms propres qui n'auroient fait que le grossir assez inutilement; que l'on a conservé & complété plusieurs articles d'Histoire & de Mythologie, qui ont paru nécessaires pour la connoissance des différentes sectes de Philosophes, des différentes religions, de quelques usages anciens & modernes; & qui d'ailleurs donnent souvent occasion à des réflexions philosophiques, pour lesquelles le public semble avoir aujourd'hui plus de goût que jamais (*e*): aussi est-ce principalement par l'esprit philosophique que nous tâcherons de distinguer ce Dictionnaire. C'est par-là sur-tout qu'il obtiendra les

(*e*) *Voyez les articles* AIGLE, ANANÇHIS, AMENTHÉS, BAUCIS, CHAUDERONS DE DODONE, & *quelques autres.*

suffrages auxquels nous sommes le plus sensibles.

Ainsi quelques personnes ont été étonnées sans raison de trouver ici des articles pour les *Philosophes* & non pour les *Peres* de l'Eglise ; il y a une grande différence entre les uns & les autres. Les premiers ont été créateurs d'opinions, quelquefois bonnes, quelquefois mauvaises, mais dont notre plan nous oblige à parler : on n'a rappellé qu'en peu de mots & par occasion quelques circonstances de leur vie ; on a fait l'histoire de leurs pensées plus que de leurs personnes. Les Peres de l'Eglise au contraire, chargés du dépôt précieux & inviolable de la Foi & de la Tradition, n'ont pu ni dû rien apprendre de nouveau aux hommes sur les matieres importantes dont ils se sont occupés. Ainsi la doctrine de St. Augustin, qui n'est autre que celle de l'Eglise, se trouvera aux articles PRÉDESTINATION, GRACE, PÉLAGIANISME ; mais comme Evêque d'Hippone, fils de sainte Monique, & Saint lui-même, sa place est au Martyrologe, & préférable à tous égards à celle qu'on auroit pu lui donner dans l'Encyclopédie.

On ne trouvera donc dans cet ouvrage, comme un Journaliste l'a subtilement observé, ni la *vie des Saints*, que M. Baillet a suffisamment écrite, & qui n'est point de notre objet; ni la *généalogie des grandes Maisons*, mais la généalogie des Sciences, plus précieuse pour qui sait penser; ni les avantures peu intéressantes des Littérateurs anciens & modernes, mais le fruit de leurs travaux & de leurs découvertes; ni la description détaillée de chaque village, telle que certains érudits prennent la peine de la faire aujourd'hui, mais une notice du commerce des Provinces & des villes principales, & des détails curieux sur leur histoire naturelle (*f*); ni les *Conquérans* qui ont désolé la terre; mais les génies immortels qui l'ont éclairée; ni enfin une foule de *Souverains* que l'Histoire auroit dû proscrire. Le nom même des Princes & des Grands n'a droit de se trouver dans l'Encyclopédie, que par le bien qu'ils ont fait aux Sciences; parce que l'Encyclopédie doit tout aux talens, rien aux titres, & qu'elle est

(*f*) *Voyez les articles* ALSACE, ARCY, BESANÇON, *&c.*

l'hiſtoire de l'eſprit humain, & non de la vanité des hommes.

Mais pour prévenir les reproches qu'on pourroit nous faire d'avoir ſuivi le plan de Chambers ſans nous en écarter, rapportons le jugement d'un critique dont nous ne prétendons ni déprimer ni faire valoir le diſcernement & le ſuffrage, mais dont au moins la bonne volonté pour nous n'eſt pas ſuſpecte. Il parloit ainſi de l'ouvrage de Chambers au mois de Mai 1745. lorſque la traduction en fut propoſée par ſouſcription.

» Voici deux des plus fortes entre- » priſes de Littérature qu'on ait faites » depuis long-tems. La premiere eſt » de M. Chambers, Auteur de l'Ou- » vrage que nous annonçons, & l'au- » tre eſt de M. *Mills* qui travaille en » chef à nous en donner la traduction. » L'un & l'autre eſt Anglois; mais » M. *Mills* a pris des liaiſons avec » la France qui nous le font regarder » comme une *conquête faite ſur l'Angle-* » *terre*. Les Anglois ſont aujourd'hui ſur » le pié de perdre beaucoup vis-à-vis » de nous ». (Nous ne changeons rien à » la diction). « Le fonds de l'ouvrage » eſt *véritablement* une Encyclopédie ;

» c'est en même tems un Dictionnaire
» & un Traité de tout ce que l'esprit
» humain *peut desirer* de savoir. Comme
» Dictionnaire, il présente tout sous la
» forme alphabétique ; comme Traité
» suivi & raisonné concernant les Scien-
» ces, il montre les raports que les divers
» objets de nos connoissances peuvent
» avoir les uns avec les autres. Comme
» Dictionnaire, il est composé de par-
» ties séparées & même disparates ;
» comme Traité méthodique, il rappro-
» che les différens morceaux qui com-
» posent le tout d'une science. Comme
» Dictionnaire, il donne d'abord des
» définitions élémentaires; comme Trai-
» té doctrinal, il entre dans le détail de
» ce qu'il y a de *plus profond & de plus*
» *digne de l'attention des curieux*. Or voici
» comment cela s'exécute. On cherche,
» par exemple, *Atmosphere*, & l'on
» trouve que c'est une substance fluide
» élastique, que nous appellons *air*, &
» qui entoure le globe terrestre jusqu'à
» une hauteur considérable, qui gravite
» vers le centre & la superficie de ce
» même globe, *&c.* Comme il est ici
» parlé d'air, de terre, de gravitation,
» l'Auteur renvoie aux articles du Dic-

» tionnaire où sont expliqués ces mots, » & quantité d'autres qui ont rapport » à l'atmosphere, par exemple, *Ether*, » *Ciel*, *Barometre*, *Thermometre*, *Réfrac-* » *tion*, *Vuide*, *Pompe*, *Pression*, *Syphon*; » &c.

A en juger par le *Prospectus* que nous » annonçons, & qui cite quatre articles » pour servir de modele, savoir *Atmos-* » *phere*, *Fable*, *Sang*, *Teinture*; il n'est » rien de plus utile, de plus fécond, » de mieux analysé, de mieux lié, en » un mot de *plus parfait & de plus beau* » *que ce Dictionnaire*; & tel est le présent » que M. Mills fait à la France, sa patrie » par adoption, en faisant honneur à » l'Angleterre sa vraie patrie ».

Il est vrai que le même Auteur, après avoir donné tant de louanges au simple projet (qu'on peut lire) de la traduction *Françoise* de Chambers, entreprise par un *Anglois* aidé d'un *Allemand*, n'a pas annoncé de la même maniere au mois de Décembre 1750 la nouvelle Encyclopédie, entreprise & exécutée par une Société de Gens de lettres, qui à la vérité ne sont point *une conquête de la France sur l'Angleterre*. Nous ne chercherons point ici les motifs d'une pareille

conduite. Nous sommes encore plus éloignés de réclamer en faveur de l'Encyclopédie Françoise les éloges qu'on vient de lire, & que nous regardons comme excessifs; nous croyons seulement que celle-ci méritoit un traitement plus favorable. Mais Chambers étoit mort & étranger.

L'article ATMOSPHERE est un des quatre que le projet de la traduction de Chambers offroit pour modele. Il a été conservé dans l'Encyclopédie Françoise avec deux additions de quelque conséquence. Nous supplions nos lecteurs de le comparer avec une foule d'autres articles, & de juger. Nous voudrions engager jusqu'aux détracteurs les plus ardens de cet ouvrage à essayer du moins le parallele des deux Encyclopédies. C'est une invitation qu'on nous permettra de leur faire en passant, & que nous croyons devoir à la vérité, à nos Collegues, à notre Nation, & à nous-mêmes.

Si nous avons quelque chose à nous reprocher, c'est peut-être d'avoir suivi trop exactement le plan de Chambers, sur-tout par rapport à l'Histoire, & de n'avoir pas toujours été assez courts sur cet article. Il y a beaucoup d'apparence

que plus ce Dictionnaire se perfectionnera, plus il perdra du côté des simples faits, & plus il gagnera au contraire du côté des choses, ou du moins du côté des faits qui y menent.

Il pourra, par exemple, être fort riche en Physique générale & en Chymie, du moins quant à la partie qui regarde les observations & l'expérience; car pour ce qui concerne les causes, il ne sauroit être au contraire trop réservé & trop sage; & la devise de Montagne (*g*) à la tête de presque tous les articles de ce genre, seroit ordinairement très-bien placée. On ne se refusera pourtant pas aux conjectures, sur-tout dans les articles dont l'objet est utile ou nécessaire, comme la Médecine, où l'on est obligé de conjecturer, parce que la nature force d'agir en ne permettant presque pas de voir. La Métaphysique des Sciences, car il n'en est point qui n'ait la sienne, fondée sur des principes simples & sur des notions communes à tous les hommes, sera, nous l'espérons, un des principaux mérites de cet ouvrage. Celle de la Grammaire sur-tout, & celle

(*g*) QUE SAI-JE?

de la Géométrie sublime seront exposées avec une clarté qui ne laissera rien à desirer, & que peut-être elles attendent encore. A l'égard de la Métaphysique proprement dite, sur laquelle on croit s'être trop étendu dans les premiers volumes, elle sera réduite dans les suivans à ce qu'elle contient de vrai & d'utile, c'est-à-dire à très-peu de chose. Enfin dans la partie des Arts, si étendue, si délicate, si importante, & si peu connue, l'Encyclopédie commencera ce que les générations suivantes finiront ou perfectionneront. Elle fera l'histoire des richesses de notre siecle en ce genre; elle la fera à ce siecle qui l'ignore, & aux siecles à venir, qu'elle mettra sur la voie pour aller plus loin. Les Arts, ces monumens précieux de l'industrie humaine, n'auront plus à craindre de se perdre dans l'oubli; les faits ne seront plus ensevelis dans les atteliers & dans les mains des Artistes; ils seront dévoilés au Philosophe, & la réflexion pourra enfin éclairer & simplifier une pratique aveugle.

Tel est en peu de mots notre plan, que nous avons cru devoir remettre sous les yeux des lecteurs; ainsi ce Dic-

tionnaire, sans que nous prétendions le préférer à aucun autre, en différera beaucoup par son objet. Plusieurs Gens de lettres déclament aujourd'hui contre la multiplication de ces sortes d'ouvrages, comme d'autres contre celle des journaux; à les en croire, il en est de cette multiplication comme de celle des Académies; elle sera aussi funeste au véritable progrès des Sciences, que la premiere institution en a été utile. Nous avons tâché dans le Discours précédent de justifier les Dictionnaires du reproche qu'on leur fait d'anéantir parmi nous le goût de l'étude. Néanmoins, quand ils mériteroient ces reproches, l'Encyclopédie nous sembleroit en être à couvert. Parmi plusieurs morceaux destinés à instruire la multitude, elle renfermera un très-grand nombre d'articles qui demanderont une lecture assidue, sérieuse & approfondie. Elle sera donc tout à la fois utile aux ignorans & à ceux qui ne le sont pas.

Quelques Savans, il est vrai, semblables à ces prêtres d'Egypte qui cachoient au reste de la nation leurs futiles mysteres, voudroient que les livres fussent uniquement à leur usage, & qu'on déro-

bât au peuple la plus foible lumiere, même dans les matieres les plus indifférentes ; lumiere qu'on ne doit pourtant guere lui envier, parce qu'il en a grand besoin, & qu'il n'est pas à craindre qu'elle devienne jamais bien vive. Nous croyons devoir penser autrement comme citoyens, & peut-être même comme gens de lettres.

Qu'on interroge en effet presque tous nos Ecrivains, ils conviendront, s'ils sont de bonne foi, des lumieres que leur ont fournies les dictionnaires, les journaux, les extraits, les commentaires, les compilations même de toute espece. La plûpart auroient beaucoup moins acquis, si on les avoit réduits aux livres absolument nécessaires. En matiere de Sciences exactes, quelques ouvrages lus & médités profondément suffisent; en matiere d'érudition, les originaux anciens, dont le nombre n'est pas infini, à beaucoup près, & dont la lecture faite avec réflexion, dispense de celle de tous les modernes; car ceux-ci ne peuvent être, quand ils sont fideles, que l'écho de leurs prédécesseurs. Nous ne parlons point des Belles-Lettres pour lesquelles il ne faut que du génie & quelques

grands modeles, c'eſt-à-dire bien peu de lecture. La multiplication des livres eſt donc pour le grand nombre de nos Littérateurs un ſupplément à la ſagacité, & même au travail; & nul d'entr'eux ne doit envier aux autres un avantage dont il a tiré ſouvent de ſi grands ſecours.

Ainſi nous n'avons pas jugé à propos, comme quelques perſonnes l'auroient voulu, de borner les articles de ce Dictionnaire à de ſimples tables, & à des notices des différens ouvrages où les matieres ſont le mieux traitées. L'avantage d'un tel travail eût été grand ſans doute, mais pour trop peu de perſonnes.

Un autre inconvénient que nous avons dû éviter encore, c'eſt d'être trop étendus ſur chacune des différentes Sciences qui doivent entrer dans ce Dictionnaire, ou de l'être trop ſur quelques-unes aux dépens des autres. Le volume, ſi on peut ainſi parler, que chaque Science occupe ici, doit être proportionné tout à la fois, & à l'étendue de cette Science, & à celle du plan que nous nous propoſons. L'Encyclopédie ſatisfera ſuffiſamment à chacun de ces deux points, ſi on y trouve les prin-

cipes fondamentaux bien développés, les détails essentiels bien exposés & bien rapprochés des principes, des vues neuves quelquefois soit sur les principes, soit sur les détails, & l'indication des sources auxquelles on doit recourir pour s'instruire plus à fond. Nous n'ignorons pas cependant que sur cet article il nous sera toujours impossible de satisfaire pleinement les divers ordres de lecteurs. Le Littérateur trouvera dans l'Encyclopédie trop peu d'érudition, le Courtisan trop de morale, le Théologien trop de mathématique, le Mathématicien trop de théologie, l'un & l'autre trop de jurisprudence & de médecine. Mais nous devons faire observer que ce Dictionnaire est une espece d'ouvrage cosmopolite, qui se feroit tort à lui-même par quelque préférence & prédilection marquée; nous croyons qu'il doit suffire à chacun de trouver dans l'Encyclopédie la Science dont il s'occupe, discutée & approfondie sans préjudice des autres, dont il sera peut-être bien-aise de se procurer une connoissance plus ou moins étendue. A l'égard de ceux que ce plan ne satisfera pas, nous les renverrons pour derniere réponse à l'a-

pologue si sage de Malherbe à Racan (*h*).

L'empire des Sciences & des Arts est un palais irrégulier, imparfait, & en quelque maniere monstrueux, où certains morceaux se font admirer par leur magnificence, leur solidité & leur hardiesse; où d'autres ressemblent encore à des masses informes; où d'autres enfin, que l'art n'a pas même ébauchés, attendent le génie ou le hasard. Les principales parties de cet édifice sont élevées par un petit nombre de grands hommes, tandis que les autres apportent quelques matériaux, ou se bornent à la simple description. Nous tâcherons de réunir ces deux derniers objets; de tracer le plan du temple, & de remplir en même tems quelques vuides. Nous en laisserons beaucoup d'autres a remplir; nos descendans s'en chargeront, & placeront le comble, s'ils l'osent ou s'ils le peuvent.

L'Encyclopédie doit donc par sa nature contenir un grand nombre de choses qui ne sont pas nouvelles. Malheur à un ouvrage aussi vaste, si on en vouloit faire dans sa totalité un ouvrage

(*h*) *Voyez* les Fables de la Fontaine, *liv. III. Fable I.*

d'invention ! Quand on écrit sur un sujet particulier & borné, on doit, autant qu'il est possible, ne donner que des choses neuves, parce qu'on écrit principalement pour ceux à qui la matiere est connue, & à qui l'on doit apprendre autre chose que ce qu'ils savent ; c'est aussi la maxime que plusieurs des Auteurs de l'Encyclopédie se flatent d'avoir pratiquée dans leurs ouvrages particuliers ; mais il ne sauroit en être de même dans un Dictionnaire. On auroit tort d'objecter, comme on l'a fait, que c'est-là redonner les mêmes livres au public : & que font tous les Journalistes, dont néanmoins le travail en lui-même est utile, que de donner au public ce qu'il a déjà, que de lui redonner même plusieurs fois ce qu'on n'auroit pas dû lui donner une seule (*i*) ? Ce n'est point un reproche que nous leur faisons ; nous serons nous-mêmes dans ce cas, notre Ouvrage étant destiné à exposer non-seulement le progrès réel des connoissances humaines, mais quelquefois aussi

(*i*) La comparaison des Journalistes avec quelques Auteurs de l'Encyclopédie, roule ici sur ce seul point, que les uns & les autres redonnent au Public ce qu'il avoit déja. Il ne s'agit point encore du reproche de plagiat qu'on a fait aux seconds, & dont on parlera plus bas.

ce qui a retardé ce progrès. Tout est utile dans la Littérature, jusqu'au rôle d'historien des pensées d'autrui. Il a seulement plus ou moins d'autorité, à proportion de la justice avec laquelle on l'exerce, des talens de l'historien, de sa sagacité, de ses vues, & des preuves qu'il a données qu'il pouvoit être autre chose.

Il résulte de ces réflexions, que l'Encyclopédie doit souvent contenir, soit par extrait, soit même quelquefois en entier, plusieurs morceaux des meilleurs ouvrages en chaque genre : il importe seulement au public que le choix en soit fait avec lumiere & avec œconomie. Mais il importe de plus aux Auteurs de citer exactement les originaux, tant pour mettre le lecteur en état de les consulter, que pour rendre à chacun ce qui lui appartient. C'est ainsi qu'en ont usé plusieurs de nos collégues. Nous souhaiterions que tous s'y fussent conformés; mais du reste quand un article est bien fait, on en jouit également de quelque main qu'il vienne; & l'inconvénient du défaut de citation, toujours grand par rapport à l'Auteur, l'est beaucoup moins par rapport à ce Dictionnaire.

Feu M. Rollin, ce citoyen respectable, à qui l'Université de Paris doit en partie la supériorité que les études y conservent encore sur celles qu'on fait ailleurs, & dont les ouvrages composés pour l'instruction de la jeunesse, en ont fait oublier tant d'autres, se permettoit d'insérer en entier dans ses écrits les plus beaux morceaux des Auteurs anciens & modernes. Il se contentoit d'avertir en général dans ses préfaces, de cette espece de larcin, qui par l'aveu même cessoit d'en être un, & dont le public lui savoit gré, parce que son travail étoit utile. Les Auteurs de l'Encyclopédie oseroient-ils avancer que le cas où ils se trouvent est encore plus favorable ? Elle n'est & ne doit être absolument dans sa plus grande partie qu'un Ouvrage *recueilli des meilleurs Auteurs*. (*k*). Et plût à Dieu qu'elle fût en effet un recueil de tout ce que les autres livres renferment d'excellent, & qu'il n'y manquât que des guillemets !

Nous irons même plus loin que nos censeurs sur la nature des emprunts qu'on a faits. Bien loin de blâmer ces

(*k*) C'est le titre même sous lequel on l'a annoncée dans le frontispice du *Prospectus*.

empruntés en eux-mêmes, ou du moins ce qu'ils ont produit, ils en ont fait les plus grands éloges ; pour nous nous croyons devoir être plus difficiles ou plus sinceres. L'Auteur de l'article *Ame* avoue, par exemple, qu'il eût dû se rendre plus sévere sur les endroits de cet article qu'il a tiré d'un ouvrage d'ailleurs utile (*l*). De très-bons juges ont trouvé ces endroits fort inférieurs à ceux qui appartiennent en propre à l'Auteur. Il n'étoit pas nécessaire, sur-tout dans un article de Dictionnaire où l'on doit tâcher d'être court, d'accumuler un si grand nombre de preuves, pour démontrer une vérité aussi claire que celle de la spiritualité de l'ame ; comme elle est du nombre de celles qu'on nomme fondamentales & primitives, elle doit être susceptible de preuves très-simples & sensibles aux esprits même les plus communs. Tant d'argumens inutiles, déplacés, & dont quelques-uns même sont obscurs, quoique concluans pour qui sait les saisir, ne serviroient qu'à rendre l'évidence douteuse, si elle pouvoit jamais l'être. Un seul raison-

(*l*) Dissertations sur l'existence de Dieu, *par M. Jaquelot.* A la Haye 1697.

nement, tiré de la nature bien connue des deux substances, eût été suffisant.

De même l'article *Amitié*, dont la fin est tirée d'un Ecrivain moderne très-estimable par plusieurs ouvrages (*m*), fait voir que cet Ecrivain n'étoit pas aussi bon Logicien sur cette matiere que sur d'autres. Il ne pouvoit donner trop de liberté & d'étendue à cette égalité si douce & si nécessaire sans laquelle l'amitié n'existe point, & par laquelle elle rapproche & confond les états les plus éloignés. On ne devoit point sur-tout rapporter d'après cet Auteur la réponse d'un *grand Prince* à un homme de sa maison (*n*), sans faire voir en même tems combien cette réponse étoit injurieuse & déplacée, combien le *grand* Prince dont il s'agit étoit loin d'être en cette occasion ni *grand*, ni *Prince*; en un mot sans qualifier plus ou moins séverement cette réponse, selon le ménagement

(*m*) Le P. Buffier Jésuite, dont les ouvrages ont fourni d'ailleurs quelques excellens articles pour l'Encyclopédie.

(*n*) Cet homme montroit au *grand Prince* la statue équestre d'un Héros, leur ayeul commun. Le Prince lui fit cette réponse grossiere: *Celui qui est dessous* (le cheval) *est votre ayeul; celui qui est dessus est le mien.* Le P. Buffier a loué cette réponse, & dans l'article AMITIÉ on a eu tort de la louer après lui.

qu'on doit au Prince qui l'a faite, & qui nous est inconnu, mais avec le respect encore plus grand qu'on doit au vrai, à la décence & à l'humanité.

Bien loin de se plaindre de ceux qui ont relevé dans l'Encyclopédie le défaut de citations, c'est un reproche dont on doit leur savoir gré, parce qu'il engagera ceux qui sont tombés dans cette faute à se montrer plus exacts à l'avenir; mais nous croyons que l'examen rigoureux des morceaux empruntés, sans aucune acception de nom ni de personnes, eût encore été plus utile. Il seroit singulier que tel article, blâmé d'abord lorsqu'on le croyoit d'une main indifférente ou peu amie (o), eût ensuite été loué (comme il le méritoit) lorsqu'on en a connu le véritable auteur. Nous n'en dirons pas ici davantage, nous souhaitons seulement que personne n'ait là-dessus de reproche à se faire, & que

(o) L'article AGIR contient une Philosophie très-lumineuse & très-saine. Dans un libelle publié contre l'Encyclopédie en Décembre 1751. on met la Métaphysique de cet article au dessous de celle de Jean Scot; & dans le Journal de Trevoux de Janvier 1752. on loue beaucoup cette même Métaphysique. C'est ainsi que les Critiques s'accordent. Mais le premier ignoroit que l'article AGIR est tiré du P. Buffier son confrere, & l'autre le savoit.

la diversité des intérêts, des tems & des soins, n'en ait point entraîné dans le langage.

Parmi les différens ouvrages qu'on a accusé l'Encyclopédie d'avoir mis à contribution, on a sur-tout nommé les autres Dictionnaires. Nous convenons que l'on auroit dû en faire un plus sobre usage, parce que ces Dictionnaires ne sont pas les sources primitives, & que l'Encyclopédie doit puiser sur-tout dans celles-ci. Cependant qu'on nous permette sur cela quelques réflexions. En premier lieu, il est facile de prouver que la plûpart d'entre nous n'ont eu nullement recours à ces sortes d'ouvrages. En second lieu, la ressemblance qui se trouve quelquefois entre un article de l'Encyclopédie & un article de quelque Dictionnaire, est forcée par la nature du sujet, sur-tout lorsque l'article est court, & ne consiste qu'en une définition ou en un fait historique peu considérable: cela est si vrai, que sur un grand nombre d'articles la plûpart des Dictionnaires se ressemblent, parce qu'ils ne sauroient faire autrement. Le Dictionnaire de Trévoux en particulier doit moins reprocher qu'aucun autre

les *emprunts* à l'Encyclopédie ; car ce Dictionnaire n'étoit dans son origine & n'est encore en grande partie, qu'une copie du Furetiere de Basnage, ainsi que ce dernier l'a fait voir & s'en est plaint (*p*) dans son *Histoire des Ouvrages des Savans*. D'ailleurs la traduction de Chambers a fourni quelques-uns des matériaux de l'Encyclopédie. Or Chambers avoit eu recours non-seulement aux Dictionnaires François, mais encore à d'autres ouvrages où les Dictionnaires François ont aussi puisé eux-mêmes; il nous seroit aisé d'en rapporter des exemples. Dans ce cas, ce ne sera point aux autres Dictionnaires que l'Encyclopédie ressemblera directement, ce sera aux

(*p*) Voyez *l'Histoire des Ouvrages des Savans*, Juillet 1704. Il est bon d'ajouter que la plûpart des articles du Dictionnaire de Trevoux qu'on a prétendus être imités ou copiés dans l'Encyclopédie, sont eux-mêmes copiés ou imités de Basnage. De ce nombre sont entr'autres *Armoiries*, *Abîme*, (Blason) *Avocat*, (en partie) *Amiral* &c. qu'on a particulierement relevés.

Lynx envers nos pareils, & Taupes envers nous.

Nous ne parlons point d'un grand nombre de fautes du Dictionnaire de Trevoux, qui ont été corrigées dans l'Encyclopédie, & dont quelques-unes même ont été expressément remarquées. C'est ce qu'on peut voir principalement dans les articles de *Manege & de Maréchalerie* des V. VI. & VII^e^. Volumes ; l'Auteur de ces articles est *M. Bourgelat*, dont le savoir & les talens sont connus de toute l'Europe.

sources qui lui seront communes avec ces autres Dictionnaires. C'est encore par cette raison que plusieurs articles du Dictionnaire de Médecine se trouvent dans les deux premiers volumes de l'Encyclopédie ; parce que d'un côté, ces articles sont tirés en entier de nos Ouvrages François sur la Médecine, & que de plus une description de plante, la recette d'un reméde, en supposant qu'elles soient bien faites, n'ont pas deux manieres de l'être. Il en est de même d'un très-grand nombre d'articles, tels que l'évaluation des monnoies, l'explication des différentes piéces & des différentes manœuvres d'un navire, & d'autres semblables.

Peut-on imaginer que dans un Dictionnaire, où l'on enterre, pour ainsi dire, son propre bien, on ait dessein de s'approprier celui d'autrui ? Chambers, ce Chambers tant & trop loué, a pris par-tout, sans discernement & sans mesure, & n'a cité personne. On a cité souvent dans l'Encyclopédie Françoise les sources primitives ; on a tâché de suppléer aux citations moins nécessaires par des avis généraux & suffisans. Mais on tâchera dans la suite de rendre encore

&

& les emprunts moins fréquens & les citations plus exactes. Enfin, & cet aveu répond à tout, les Auteurs de l'Encyclopédie consentent à ne s'approprier dans ce Dictionnaire que ce qu'on auroit honte de leur ôter ; & ils osent se flater que leur part sera encore assez bonne.

En effet, si l'Encyclopédie n'a pas l'avantage de réunir sans exception toutes les richesses réelles des autres ouvrages, elle en renferme au moins plusieurs qui lui sont propres. Combien d'articles de Théologie, de Belles-Lettres, de Poétique, d'Histoire naturelle, de Grammaire, de Musique, de Chymie, de Mathématique élémentaire & transcendante, de Physique, d'Astronomie, de Tactique, d'Horlogerie, d'Optique, de Jardinage, de Chirurgie, & de diverses autres Sciences, qui certainement ne se trouvent dans aucun Dictionnaire, & dont plusieurs même, en plus grand nombre qu'on ne pense, n'ont pû être fournis par aucun livre? Combien surtout d'articles immenses dans la description des Arts, pour lesquels on n'a eu d'autres secours que les lumieres des amateurs & des Artistes, & la fréquen-

tation des atteliers ? Dans quel ouvrage trouvera-t-on l'explication détaillée de huit cens Planches & de plus de douze mille figures sur les Sciences & sur les Arts ? Combien d'articles enfin qu'il suffiroit de rapprocher des autres Dictionnaires, pour voir avec quel soin on a traité dans celui-ci les mêmes objets ; & pour s'assurer que dans les articles même qui se ressemblent par quelque endroit, l'avantage est presque toujours du côté de l'Encyclopédie, soit par plus d'exactitude & de précision, soit par des vues & des réflexions, que les autres Dictionnaires ne prétendent pas apparemment revendiquer ? Dans l'article *Anatomie*, par exemple, qui est un de ceux que les connoisseurs ont paru approuver dans notre premier volume, la chronologie des Anatomistes a été faite sur un mémoire de l'illustre M. Falconet, qui veut bien prendre à notre Ouvrage quelque intérêt. Cette chronologie est plus complette, plus sûre & plus instructive que celle de M. James. Nous invitons nos lecteurs à comparer l'article dont nous parlons avec l'article *Anatomie* du Dictionnaire de Médecine, qui passe pour un des meilleurs ; mais

nous les prions de faire eux-mêmes le parallele, sans égard à tout ce qu'on pourroit dire de vague sur ce sujet. Nous ne citerons plus de tous les endroits attaqués que l'article *Aristotélisme*. Si l'Auteur a cru pouvoir y semer quelques morceaux de l'ouvrage de M. Deslandes, ces morceaux en font à peine la dixieme partie. Le reste est un extrait substantiel & raisonné de l'histoire de la philosophie de Brucker, ouvrage moderne, très-estimé des étrangers, assez peu connu en France, & dont on a fait beaucoup d'usage pour la partie philosophique de l'Encyclopédie. Cet extrait est sur-tout recommendable par des réflexions importantes qui paroissent avoir été fort goûtées; entr'autres par l'observation judicieuse contre des abus aussi invétérés que ridicules, qui semblent interdire pour jamais à plusieurs bons esprits, & retarder du moins dans plusieurs corps la connoissance de la vraie Philosophie (*q*).

En un mot, les morceaux que l'Encyclopédie a empruntés ou empruntera dans la suite des autres ouvrages, sont,

(*q*) *Voyez* le premier Volume, *p.* 664. *col.* 1.

ils bons ? Ce que l'Encyclopédie ajoute souvent de son propre fonds à ces morceaux, est-il digne de l'attention des gens de Lettres ? L'Encyclopédie renferme-t-elle un grand nombre d'autres articles entierement nouveaux, philosophiques & intéressans ? Voilà le point d'où il faut partir pour apprécier un ouvrage de l'especede celui-ci : voilà sur quoi doit prononcer le *Public qui lit*, & qui pense.

Nous supplions donc nos lecteurs de vouloir bien sur cet Ouvrage ne s'en rapporter qu'à eux ; de ne pas même, si nous osons le dire, se fier toujours aux éloges les moins suspects d'avoir été mendiés. Un critique, par exemple, a cité deux fois comme excellent l'article *Accord* ; ce qui suppose qu'il a lu cet article avec soin, & qu'il entend la matiere. Cependant cet article, très-bien fait d'ailleurs, avoit besoin, pour être réellement excellent, d'une énumération plus exacte des accords fondamentaux. Il manque dans celle qu'on en a donnée, l'accord de septieme ou *dominante simple*, fort différent & par lui-même & par ses renversemens, de l'accord de septieme ou dominant ; autrement appellé *accord de*

dominante tonique. Ce font-là les premiers élémens de l'harmonie ; & il n'y a point d'éleve en Muſique que cette omiſſion ne frappe au premier coup d'œil. Auſſi ne doit-elle point être imputée à M. Rouſſeau, auteur de ce bel article ; il ne faut que le lire, & être au fait de ce qu'on y traite, pour reconnoître que c'eſt une erreur de copiſte ; il nous a priés d'en avertir ; on la trouvera corrigée dans l'errata du ſecond volume, & la table même des accords un peu plus ſimplifiée, & auſſi générale que dans l'article dont il s'agit. Nous pourrions donner, ſans ſortir de l'Encyclopédie même, quelques autres exemples de la maniere dont on loue, & par conſéquent dont on critique aujourd'hui (*r*). Mais le peu que nous venons de dire eſt ſuffiſant pour engager les lecteurs éclairés à ſe tenir ſur leurs gardes, à ſe défier & de la louange & du blâme, & du ſilence même ; car le ſilence a auſſi ſa malignité & ſon injuſtice.

Et pourquoi ne l'auroit-il pas ? les éloges ont bien la leur. Un Ecrivain

(*r*) *Voyez* l'article ANATOMIE, *p.* 415. *col.* 2.

attaque un ouvrage avant de le connoître : l'ouvrage paroît, & le public semble le goûter ; le censeur prématuré ne voudra, ni contredire trop ouvertement le public, ni se contredire lui-même par une rétractation trop marquée : que fera-t-il donc pour ne pas violer cette impartialité dont on assure toujours qu'on fait profession ? En censurant bien ou mal-à-propos plusieurs endroits de l'ouvrage, il se contentera d'en louer un petit nombre d'autres plus ou moins foiblement, & avec toutes les nuances de la prédilection & de la réserve ; en un mot, s'il est permis de parler ainsi, comme un pécheur qui a l'attrition ; mais l'attrition, comme l'on sait, ne justifie pas le pécheur par elle-même.

Au reste, quelque jugement que l'on porte de cet Ouvrage, nous avons déjà fait plusieurs fois une observation qui nous importe trop pour ne la pas répéter ici. Notre fonction d'Editeurs consiste uniquement à *mettre en ordre & à publier* les articles que nous ont fournis nos Collégues ; à suppléer ceux qui n'ont point été faits, parce qu'ils étoient communs à des Sciences différentes ; à refondre quelquefois en un seul les ar-

ticles qui ont été faits sur le même sujet par différentes personnes, désignées toutes en ce cas à la fin de l'article. Voilà à quoi se borne notre travail. Bien éloignés de nous parer de cette science universelle, qui seroit pour nous le plus sûr moyen de ne rien savoir, nous ne nous sommes engagés ni à corriger les fautes qui peuvent se glisser dans les morceaux qui nous ont été fournis, ni à recourir aux livres que nos Collegues ont pu consulter. Chaque Auteur est ici garant de son ouvrage; c'est pour cela que l'on a désigné celui de chacun par des marques distinctives. En un mot personne ne répond de nos articles que nous, & nous ne répondons que de nos articles: l'Encyclopédie est à cet égard dans le même cas que les Recueils de toutes nos Académies. Il n'est point d'ailleurs de Lecteur équitable qui ne doive ici se mettre à notre place, & juger avec impartialité des difficultés de toute espece que l'on a dû éprouver pour faire concourir tant de personnes à un même objet. On n'a jamais dû s'attendre, & il est impossible par une infinité de raisons, que tout soit de la même force dans l'Encyclopédie. Mais la route est

du moins ouverte, & c'est peut-être avoir fait quelque chose; d'autres plus heureux arracheront en paix les épines qui restent encore dans cette terre que la destinée sévere ou propice nous a donnée à défricher. Les enfans, dit le Chancelier Bacon, sont foibles & imparfaits au moment de leur naissance, & les grands ouvrages sont les enfans du Tems.

Aussi nous avons déclaré bien sincerement, que nous regardions ce Dictionnaire comme très-éloigné de la perfection à laquelle il atteindra peut-être un jour. Nous ignorons dans quelles vues on nous a fait tenir un langage tout opposé. On a paru aussi trouver fort étrange qu'une société considérable de Gens de Lettres & d'Artistes pût même commencer un pareil ouvrage. Ce reproche est d'autant plus singulier, qu'il a été fait par un Ecrivain qui entreprend de juger seul ou presque seul de tout ce qui paroît en matiere d'Arts & de Sciences; qui du moins par un rapport fidele & un examen profond, doit mettre le Public en état de juger, & qui par conséquent doit être parfaitement instruit d'une infinité de matieres. Pourquoi la

nature n'auroit-elle pas répandu sur plusieurs ce qu'elle a pu réunir dans un seul?

Nous avons témoigné au nom de nos Collegues & au nôtre, & nous témoignons encore notre reconnoissance à tous ceux qui voudront bien nous faire appercevoir nos fautes. Nous espérons seulement que pour avoir remarqué des erreurs dans cet ouvrage immense, on ne prétendra point l'avoir jugé. De plus, la reconnoissance dont nous parlons, doit s'étendre, comme il est juste, sur ceux qui nous adresseront directement & immédiatement leurs remarques. Un tel procédé ne peut avoir pour objet que le bien public & celui de l'ouvrage : & ces sortes d'observations en effet sont d'ordinaire les plus importantes. Des personnes bien intentionnées se sont, par exemple, plaintes avec raison que l'auteur de l'article AMOUR, tant censuré par d'autres, eût oublié de consacrer un article particulier à l'AMOUR DE DIEU : cette omission réellement considérable, sera réparée comme elle le doit être à l'article CHARITÉ, ainsi que celle de l'article AFFINITÉ *en Chymie*, qui sera suppléée à l'article RAPPORT où est sa véritable place.

D'autres omissions moins importantes & moins réelles, nous ont été reprochées de vive voix. Nous y avons aisément répondu, en montrant dans l'Ouvrage même les endroits dont il s'agissoit à leur ordre alphabétique. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que quelques-uns de ceux qui nous ont fait l'objection, nous avoient assuré qu'ils avoient cherché ces articles. Pouvons-nous donc trop insister sur la priere que nous faisons à nos Lecteurs, de ne s'en rapporter qu'à leur propre examen, & à un examen sérieux ?

Néanmoins il n'est guere possible de se flatter qu'on n'ait absolument omis aucun article dans ce Dictionnaire: mais on n'en pourra bien juger qu'après la publication de tout l'ouvrage. Nous croyons du moins n'avoir oublié aucun des articles essentiels, tels qu'ART, ABERRATION, DYNAMIQUE, & plusieurs autres qui ne se trouvent point dans l'Encyclopédie Angloise; c'est principalement de ces articles que nous avons voulu parler, quand nous avons dit, qu'un article omis dans une Encyclopédie, rompt l'enchaînement & nuit à la forme & au fond; l'oubli de quel-

ques articles moins importans rompt seulement quelques fils de la chaîne, mais sans la couper tout à fait.

On a trouvé dans cet Ouvrage quelques détails qui n'ont pas paru nobles. Ces détails qui réunis ensemble composeroient à peine une feuille des deux premiers volumes, sembleront peut-être fort déplacés à tel Littérateur pour qui une longue dissertation sur la cuisine & sur la coëffure des anciens, ou sur la position d'une bourgade ruinée, ou sur le nom de baptême de quelque écrivain obscur du dixieme siecle, seroit fort intéressante & fort précieuse. Quoi qu'il en soit, on doit se ressouvenir que c'est ici non-seulement un Dictionnaire des Sciences & des beaux-Arts, mais encore un Dictionnaire œconomique, un Dictionnaire des métiers; on n'a dû en exclure aucun, par la même raison qu'on a donné rang parmi les Sciences à la Philosophie scholastique, au Blason, & à la Rhétorique qu'on enseigne encore dans certains Colleges. Cependant on sera fort attentif sur ce point à écouter la voix du Public; & s'il le juge à propos, on abrégera ou l'on supprimera désormais ces détails.

Plusieurs personnes ont pensé que les articles de Géographie étoient de trop dans ce Livre : on a cru devoir les y faire entrer, parce qu'il se trouve à chaque instant dans l'Encyclopédie, des noms de lieux, relatifs, soit au commerce, soit à d'autres objets, & qu'on est bien-aise de ne pas aller chercher ailleurs. De plus, ces articles, extraits pour la plûpart fort en abrégé du Dictionnaire *in*-douze de Laurent Echard, ne feroient pas vraisemblablement la dixieme partie de l'*in*-douze, & peut-être pas la deux centieme de l'Encyclopédie. Notre guide pour la Géographie dans les volumes suivans, & dans celui-ci, est le Dictionnaire Géographique Allemand de Hubner; ouvrage fort complet, & plus exact que nos Dictionnaires François.

Après l'avis que nous avons donné, que chacun de ceux qui ont travaillé à cette Encyclopédie, soit Auteurs, soit Editeurs, est garant de son ouvrage & de son ouvrage seul; nous ajouterons que ceux d'entre nos Collegues qui jugeront à propos de répondre aux critiques que l'on pourra faire de leurs articles, seront les maîtres de publier leurs réponses au commencement de chaque

volume. A l'égard des critiques qui nous regarderont personnellement l'un ou l'autre, ou qui tomberont sur l'Encyclopédie en général, nous en distinguerons de trois especes.

Dans la premiere classe sont les critiques purement littéraires. Nous en profiterons si elles sont bonnes, & nous les laisserons dans l'oubli si elles sont mauvaises. Presque toutes celles qu'on nous a faites jusqu'ici, ont été par malheur de cette derniere espece, sur-tout quand elles ont eu pour objet des matieres de raisonnement ou de Belles-Lettres, dans lesquelles nous n'avions fait que suivre & qu'exposer le sentiment unanime des vrais Philosophes & des véritables gens de goût. Mais il est des préjugés que la Philosophie & le goût ne sauroient guérir, & nous ne devons pas nous flater de parvenir à ce que ni l'un ni l'autre ne peuvent faire.

Nous croyons au reste, que la démocratie de la république des Lettres doit s'étendre à tout, jusqu'à permettre & à souffrir les plus mauvaises critiques quand elles n'ont rien de personnel. Il suffit que cette liberté puisse en produire de bonnes. Celles-ci seront aussi utiles

aux ouvrages, que les mauvaises sont nuisibles à ceux qui les font. Les Ecrivains profonds & éclairés, qui par des critiques judicieuses ont rendu ou rendent encore un véritable service aux Lettres, doivent faire supporter patiemment ces censeurs subalternes, dont nous ne prétendons désigner aucun, mais dont le nombre se multiplie chaque jour en Europe; qui, sans que personne l'exige, rendent compte de leurs lectures, ou plutôt de ce qu'ils n'ont pas lu; qui semblables aux grands Seigneurs, qu'a si bien peints Moliere, savent tout sans avoir rien appris, & raisonnent presque aussi bien de ce qu'ils ignorent que de ce qu'ils croient connoître; qui s'érigeant sans droit & sans titre un tribunal où tout le monde est appellé sans que personne y comparoisse, prononcent d'un ton de maître & d'un stile qui n'en est pas, des arrêts que la voix publique n'a point dictés; qui dévorés enfin par cette jalousie basse, l'opprobre des grands talens & la compagnie ordinaire des médiocres, avilissent leur état & leur plume à décrier des travaux utiles.

Mais qu'une critique soit bien ou mal fondée, le parti le plus sage que les Au-

teurs intéressés ayent à prendre, c'est de ne pas citer leurs adversaires devant le Public. La meilleure maniere de répondre aux critiques littéraires qu'on pourra faire de l'Encyclopédie en général, seroit de prouver qu'on auroit pu encore y en ajouter d'autres. Personne peut-être ne seroit plus en état que nous de faire l'examen de cet ouvrage, & de montrer que la malignité auroit pu être beaucoup plus heureuse. Qu'on ne s'imagine pas qu'il y ait aucune vanité dans cette déclaration. Si jamais critique fut facile, c'est celle d'un ouvrage aussi considérable & aussi varié; & nous connoissons assez intimement l'Encyclopédie pour ne pas ignorer ce qui lui manque : peut-être le prouverons-nous un jour, si nous parvenons à la finir; ce sera pour lors le tems & le lieu d'exposer ce qui reste à faire, soit pour la perfectionner, soit pour empêcher qu'elle ne soit détériorée par d'autres. Mais en attendant que nous puissions entrer dans ce détail, nous laisserons la critique dire tout le bien & tout le mal qu'elle voudra de nous; ou s'il nous arrive quelquefois de la relever, ce sera rarement, en peu de mots, dans le corps

même de l'ouvrage, & pour entrer dans des discussions vraiment nécessaires, ou pour désavouer les éloges qu'on nous aura donnés mal à propos.

Nous placerons dans la seconde classe les imputations odieuses contre nos sentimens & notre personne ; sur lesquelles c'est à l'Encyclopédie elle-même à nous défendre, & aux honnêtes gens à nous venger.

L'Auteur du *Discours préliminaire* n'a pas eu besoin d'efforts pour y parler de la Religion avec le respect qu'elle mérite, & pour y traiter les matieres les plus importantes avec une exactitude dont il ose dire que tout le monde lui a sçu gré. Aussi les Lecteurs sensés ont-ils été fort surpris, pour ne rien dire de plus, de la critique de ce Discours, qu'on a insérée dans le Journal des Savans, sans l'avoir communiquée, comme elle devoit l'être, à la Société du Journal. (*f*) On en est redevable à un Ecrivain, qui jusqu'ici n'avoit fait de mal à personne, mais qui juge à propos de se faire connoître dans la république des

(*f*) L'extrait qui se trouve dans ce Journal est de deux Auteurs différents. La premiere partie ne contenoit rien dont on eût à se plaindre ; il ne s'agit ici que de la seconde, qui est d'une autre main.

Lettres par l'obligation où l'on se trouve de se plaindre hautement de lui. Cependant il n'a pas même la triste gloire d'être l'auteur de cette critique ; il a seulement celle d'avoir imprimé & défiguré quelques remarques écrites à la hâte par un ami, qui apparemment ne les auroit pas faites, s'il avoit prévu qu'elles dussent être publiées sans son aveu. L'auteur de la premiere partie de l'extrait, qui contredit même la seconde, tant son continuateur à sçu joindre habilement l'une avec l'autre, ne nous a pas laissé ignorer ses sentimens sur cette infidélité : nous croyons lui faire plaisir, & nous sommes sûrs de lui faire honneur, en publiant la déclaration expresse qu'il a souvent réitérée de n'avoir aucune part à une production qu'il désaprouve. On a déjà fait voir ailleurs (*t*) que le critique n'a ni entendu, ni peut-être lu l'ouvrage qu'il censure, en se rendant l'écho d'un autre. Aussi les Journalistes des Savans n'ont pas tardé à désavouer leur confrere. On attendoit cette démarche de leur discernement, & sur-tout de l'équité d'un Magistrat,

(*t*) Voyez l'Avertissement du Discours préliminaire de l'Encyclopédie, à la tête de ce Volume.

(*u*) ami de l'ordre & des gens de Lettres, homme de Lettres lui-même, qui cultive les Sciences par goût, & non par ostentation; qui par l'appui qu'il leur accorde, montre qu'il sçait parfaitement discerner les limites de la liberté & de la licence; & dont l'éloge n'est point ici l'ouvrage de l'adulation & de l'intérêt. L'Auteur du *Discours préliminaire*, jaloux de repousser des attaques personnelles, les seules au fond qui l'intéressent, a réclamé avec confiance & avec succès les lumieres & l'autorité d'un si excellent juge, en homme qui a toujours respecté la Religion dans ses écrits, & qui ose défier tout Lecteur sensé de lui faire sur ce point aucun reproche raisonnable.

Qu'il nous soit permis de nous arrêter un moment ici sur ces accusations vagues d'irréligion, que l'on fait aujourd'hui tant de vive voix que par écrit contre les gens de Lettres. Ces imputations, toujours sérieuses par leur objet, & quelquefois par les suites qu'elles peuvent avoir, ne sont que trop souvent ridicules en elles-mêmes par les fonde-

(*u*) M. de Lamoignon de Malesherbes, qui préside à la Librairie & au Journal des Savans.

mens ſur leſquels elles appuient. Ainſi, quoique la ſpiritualité de l'ame ſoit énoncée & prouvée en pluſieurs endroits de ce Dictionnaire, on n'a pas eu honte de nous taxer de Matérialiſme, pour avoir ſoutenu ce que toute l'Egliſe a cru pendant douze ſiecles, que nos idées viennent des ſens. On voudra faire regarder comme eſſentiel à la Religion le ſyſtême chimérique des idées innées, qui fit autrefois, & avec auſſi peu de raiſon, accuſer Deſcartes d'Athéiſme. On nous imputera des abſurdités auxquelles nous n'avons jamais penſé. Les Lecteurs indifférens & de bonnefoi iront les chercher dans l'Encyclopédie, & seront bien étonnés d'y trouver tout le contraire. On accumulera contre nous les reproches les plus graves & les plus oppoſés. C'eſt ainſi qu'un célebre Ecrivain, qui n'eſt ni Spinoſiſte ni Déiſte, s'eſt vu accuſer dans une gazette ſans aveu (*x*) d'être l'un & l'autre, quoiqu'il

(*x*) C'eſt de M. le Préſident de Monteſquieu qu'il s'agit ici, comme on le verra plus au long dans ſon éloge. Cet éloge préſentera à nos Lecteurs des traits de la Gazette dont il s'agit, qui leur ſuffiront pour en apprécier la valeur. Mais afin de la faire connoître d'une maniere plus particuliere, il ne ſera peut-être pas inutile d'inſerer ici la notice qu'on a donnée de cette Gazette,

ſoit auſſi impoſſible d'être tous les deux à la fois, que d'être tout enſemble Ido-

dans un des articles de l'Encyclopédie. » *Nouvelles* » *Eccléſiaſtiques* (Voyez le V. Vol. p. 213.) eſt le » titre très-impropre d'une feuille périodique qui s'im- » prime clandeſtinement depuis 1728, & qui paroît régu- » lierement toutes les ſemaines. L'Auteur anonyme de » cet ouvrage, qui vraiſemblablement pourroit ſe nom- » mer ſans être plus connu, inſtruit le public quatre fois » par mois des avantures de quelques Clercs tonſurés, » de quelques Sœurs converſes, de quelques Prêtres de » Paroiſſe, de quelques Moines, de quelques Convul- » ſionnaires, appellans & réappellans; de quelques peti- » tes fievres guéries par l'interceſſion de M. Paris; de » quelques malades qui ſe ſont crus ſoulagés en avalant » de la terre de ſon tombeau, parce que cette terre ne » les a pas étouffés, comme bien d'autres. A ces objets » ſi intéreſſans le même Auteur a joint depuis quel- » que temps de grandes déclamations contre nos Aca- » démies, qu'il aſſure être peuplées d'incrédules, parce » qu'on n'y croit pas aux miracles de S. Medard, qu'on » n'y a point de convulſions, & qu'on n'y prophétiſe » pas la venue d'Elie. Il aſſure auſſi que les ouvrages » les plus célébres de notre ſiecle attaquent la Religion, » parce qu'on n'y parle point de la *Conſtitution Unige-* » *nitus*. Quelques perſonnes paroiſſent ſurpriſes que le » Gouvernement qui réprime les faiſeurs de libelles, & » les Magiſtrats qui ſont exempts de partialité comme » les loix, ne ſéviſſent pas efficacement contre ce ramas » inſipide & ſcandaleux d'abſurdités & de menſonges; » un profond mépris eſt ſans doute la cauſe de tant d'in- » dulgence, & l'Auteur de la Gazette dont nous par- » lons eſt bien digne de ce mépris; car il eſt aſſez mal- » heureux pour qu'on n'entende jamais citer aucun de ſes » traits; humiliation la plus grande qu'un Ecrivain ſati- » rique puiſſe recevoir, puiſqu'elle ſuppoſe en lui la plus » grande ineptie dans le genre d'écrire le plus facile de » tous. »

» Il eſt bien étrange (dit-on dans un autre article, à l'occaſion des convulſions célébrées par le même écri- vain) » que les partiſans de ce fanatiſme abſurde ſe

lâtre & Juif. Le cri ou le mépris public nous dispenseront sans doute de repousser par nous-mêmes de pareilles attaques ; mais à l'occasion de la feuille hebdomadaire dont nous venons de parler, & qui nous a fait le même honneur qu'à beaucoup d'autres, nous ne pouvons nous dispenser de dévoiler à la république des Lettres les hommes foibles &

» parent de leur prétendu zéle pour la Religion, & veulent faire croire qu'ils en sont aujourd'hui les seuls défenseurs. On pourroit leur appliquer ce passage de l'Ecriture : *Quare tu enarras justitias meas, & assumis testamentum meum per os tuum ?* » On ajoute ; « Arnaud, » Pascal & Nicole faisoient de bons livres, n'avoient point » de convulsions, se gardoient bien de prophétiser, & » n'ont fait qu'un seul miracle dans un besoin urgent. » Ils connoissoient trop leurs intérêts & leur siecle pour multiplier sans nécessité les prédictions & les prodiges. Ces hommes vraiment & justement célébres, à qui notre Littérature & notre Langue ont tant d'obligation, étoient amis de tous les gens de lettres de leur temps, & dignes de l'être ; ils n'abandonnoient point leurs ennemis naturels pour s'en faire de plus redoutables ; ils furent brouillés un moment avec Racine, & se réconcilierent bien vîte avec lui. Leurs prétendus Disciples n'ont pas été si adroits. Des Philosophes qui ne leur faisoient aucun mal, qui peut-être les plaignoient d'être opprimés, qui ne cherchent qu'à inspirer dans leurs écrits l'esprit de tolérance & de paix, sont devenus tout-à-coup l'objet de leur satire, depuis long-temps usée sur les Ministres & sur les Evêques. » Je sais, » disoit à Louis XI. Jacques Coitier, Médecin » de ce méchant Prince, « qu'un jour vous m'enverrez » comme vous faites d'autres ; mais vous ne vivrez pas » long-temps après ». Voilà le sort que le déchainement contre la raison annonce à ceux qui la déchirent.

dangereux dont elle a le plus à se défier, & l'espece d'adversaires contre lesquels elle doit se réunir. Ennemis apparens de la persécution, qu'ils aimeroient fort s'ils étoient les maîtres de l'exercer, las enfin d'outrager en pure perte toutes les puissances spirituelles & temporelles, ils prennent aujourd'hui le triste parti de décrier sans raison & sans mesure ce qui fait aux yeux des Etrangers la gloire de notre Nation, les Ecrivains les plus célebres, les Ouvrages les plus applaudis, & les corps littéraires les plus estimables : ils les attaquent, non par intérêt pour la Religion dont ils violent le premier précepte, celui de la vérité, de la charité, & de la justice ; mais en effet pour retarder de quelques jours par le nom de leurs adversaires l'oubli où ils sont prêts à tomber : semblables à ces avanturiers malheureux qui ne pouvant soutenir la guerre dans leur pays, vont chercher au loin des combats & des défaites ; ou plutôt semblables à une lumiere prête à s'éteindre, qui ranime encore ses foibles restes pour jetter un peu d'éclat avant que de disparoître.

Osons le dire avec sincérité, & pour l'avantage de la Philosophie, & pour

celui de la Religion même. On auroit besoin d'un écrit sérieux & raisonné contre les personnes mal-intentionnées & peu instruites, qui abusent de la Religion pour attaquer mal-à-propos les Philosophes, c'est-à-dire pour nuire aux intérêts du Christianisme en transgressant ses maximes. C'est un ouvrage qui manque à notre siecle.

Les critiques de la derniere classe, & auxquelles nous aurons le plus d'égard, consistent dans les plaintes de quelques personnes auxquelles nous n'aurons pas rendu justice. On nous trouvera toujours disposés à réparer promptement, ce qui pourra offenser dans ce livre, non-seulement les personnes estimées dans la littérature, mais celles même qui sont les moins connues, quand elles auront sujet de se plaindre. Personne n'est moins avide que nous du bien des autres, & n'applaudit avec plus de plaisir à leurs travaux & à leurs succès. Au défaut d'autres qualités, nous tâcherons de mériter le suffrage du Public, par le soin que nous aurons de chercher la vérité, plus chere pour nous que notre ouvrage, & bien plus que notre fortune; de la dire tout à la fois avec la

févérité qu'elle exige, & avec la modération que nous nous devons à nous-mêmes ; de n'outrager jamais perfonne, mais de ne refpecter auffi que deux chofes, la Religion & les Loix ; (nous ne parlons point de l'autorité, car elle n'en eft point différente, & n'eft fondée que fur elles) ; de rendre aux ennemis même de l'Encyclopédie la juftice la plus exacte ; de donner fans affectation & fans malignité aux auteurs médiocres, même les plus vantés, la place que leur affignent déjà les bons juges, & que nos defcendans leur deftinent ; de diftinguer, comme nous le devons, ceux qui fervent la république des Lettres fans la juger, de ceux qui la jugent fans la fervir ; mais fur-tout de célébrer en toute occafion les hommes vraiment illuftres de notre fiecle, auxquels l'Encyclopédie fe doit par préférence. Elle tâchera de leur rendre d'avance ce tribut fi jufte, qu'ils ne reçoivent prefque jamais de leurs contemporains fans mélange & fans amertume, qu'ils attendent de la génération fuivante, & dont l'efpoir les foutient & les confole ; foible reffource fans doute (puifqu'ils ne commencent proprement à vivre que quand ils ne font

font plus) mais la seule que le malheur de l'humanité leur permette. L'Encyclopédie n'a qu'une chose à regretter, c'est que notre suffrage ne soit pas d'un assez grand prix pour les dédommager de ce qu'ils ont à souffrir, & que nous nous bornions à être innocens de leurs peines, sans pouvoir les soulager. Mais ce foible monument que nous cherchons à leur consacrer de leur vivant même, peu nécessaire à ceux qui en sont l'objet, est honorable à ceux qui l'élevent. Les siecles futurs, s'il parvient jusqu'à eux, rendront à nos sentimens & à notre courage la même justice que nous aurons rendue au génie, à la vertu, & aux talens; & nous croyons pouvoir nous appliquer ce mot de Cremutius Cordus à Tibere: « Non-seulement on se souviendra de Brutus & de Cassius, on se souviendra encore de nous ».

L'usage si ordinaire & si méprisable de décrier ses contemporains & ses compatriotes, ne nous empêchera pas de prouver par le détail des faits, que l'avantage n'a pas été en tout genre du côté de nos ancêtres; & que les Étrangers ont peut-être plus à nous envier, que nous à eux. Enfin nous nous

attacherons autant qu'il sera possible; à inspirer aux Gens de Lettres cet esprit de liberté & d'union, qui sans les rendre dangereux, les rend estimables; qui en se montrant dans leurs ouvrages, peut mettre notre siecle à couvert du reproche que faisoit Brutus à l'éloquence de Cicéron, d'être *sans reins* & sans vigueur; qui semble, nous le disons avec joie, faire de jour en jour de nouveaux progrès parmi nous; que néanmoins certains Mécenes voudroient faire passer pour cynique, & qui le sera si l'on veut, pourvu qu'on n'attache à ce terme aucune idée de révolte ou de licence. Cette maniere de penser, il est vrai, n'est le chemin ni de l'ambition, ni de la fortune. Mais la médiocrité des desirs est la fortune du Philosophe; & l'indépendance de tout, excepté des devoirs, est son ambition. Sensibles à l'honneur de la République des Lettres, dont nous faisons moins partie par nos talens que par notre attachement pour elle, nous avons résolu de réunir toutes nos forces, pour éloigner d'elle, autant qu'il est en nous, les périls, le dépérissement & la dégradation dont nous la voyons menacée; qu'importe de quelle voix

elle se serve, pourvu que ses vrais intérêts soient connus de ceux qui la composent ?

Malgré ces dispositions, nous n'espérons pas à beaucoup près réunir tous les suffrages; mais devons-nous le desirer? Un ouvrage tel que l'Encyclopédie a besoin de censeurs, & même d'ennemis. Il est vrai qu'elle a jusqu'ici l'avantage de ne compter parmi eux aucun des Ecrivains célebres qui éclairent la Nation & qui l'honorent; & ce qu'on pourroit faire peut-être de plus glorieux pour elle, ce seroit la liste de ses partisans & de ses adversaires. Elle doit néanmoins à ces derniers plus qu'ils ne pensent, nous n'osons dire qu'ils ne voudroient. Elle leur doit les efforts & l'émulation des Auteurs; elle leur doit l'indulgence du Public, qui finit toujours & commence quelquefois par être juste, & que l'animosité blesse encore plus que la satyre ne l'amuse. S'il a favorisé l'exécution de cet ouvrage, ce n'est pas que les défauts lui en aient échappé, & comment l'auroient-ils pû? Mais il a senti que le vrai moyen d'animer les Auteurs, & de contribuer ainsi par son suffrage au bien & à la perfection de ce

Dictionnaire, étoit de ne pas user envers nous de cette sévérité qu'il montre quelquefois, & qui n'étoit pas nécessaire pour nous engager à donner à l'Encyclopédie tous les soins dont nous sommes capables.

L'Encyclopédie a donc des obligations très-réelles au mal qu'on a voulu lui faire. Elle ne peut manquer sur-tout d'intéresser en général tous les Gens de Lettres, qui n'ont ni préjugés à soutenir, ni Libraires à protéger, ni compilations passées, présentes, ou futures à faire valoir. C'est aussi à eux que nous nous adressons, en demandant pour la derniere fois leurs lumieres & leurs secours. Nous les conjurons de nouveau de se réunir avec nous pour l'exécution d'un Ouvrage, dont nous voudrions faire celui de la Nation, & auquel notre désintéressement & notre zele doivent rendre tous les honnêtes gens favorables.

Voilà ce que nous avions à dire sur l'Encyclopédie & sur nous. Nous ne penserons plus maintenant qu'à ébaucher dans la retraite & dans le silence ce monument à la gloire de la France & des Lettres. Nous sommes bien éloi-

gnés de lui appliquer les titres faſtueux qu'Horace prodiguoit à ſes ouvrages (*y*), & que nos adverſaires même nous ont invité d'appliquer au nôtre, quand il ſeroit fini, dans le doute où ils étoient qu'il le fût jamais. Nous ignorons, nous ne cherchons pas même à prévoir quel ſera ſon ſort; du moins rien ne paroît plus s'oppoſer à la continuation de l'Encyclopédie, & certainement rien ne s'y oppoſera jamais de notre part. La déclaration expreſſe que nous faiſons de ne répondre de rien, l'injuſtice qu'il y auroit à l'exiger de nous, ſur-tout après les meſures que le Gouvernement a priſes pour nous en décharger, la réſolution où nous ſommes de chercher la récompenſe de notre travail dans notre travail même, l'obſcurité enfin où nous aimons à vivre, tout ſemble aſſurer notre repos. Nous ne demandons qu'à être utiles & oubliés, & en tâchant par notre travail de nous procurer le premier de ces avantages, il ſeroit injuſte que nous ne puſſions obtenir l'autre. A l'abri des ſeuls traits vraiment dangereux & vraiment

(*y*) *Exegi monumentum*, &c.

sensibles, que la malignité puisse lancer contre nous, que pourra-t-elle tenter désormais contre deux hommes de Lettres, que les réflexions ont accoutumé depuis long-tems à ne craindre ni l'injustice ni la pauvreté; qui ayant appris par une triste expérience, non à mépriser, mais à redouter les hommes, ont le courage de les aimer, & la prudence de les fuir; qui se reprocheroient d'avoir mérité des ennemis, mais qui ne s'affligeront point d'en avoir, & qui ne peuvent que plaindre la haine, parce qu'elle ne sauroit rien leur enlever qui excite leurs regrets? Solon s'exila de sa patrie quand il n'eut plus de bien à lui faire. Nous n'avons pas fait à la nôtre le même bien que ce grand homme fit à la sienne, mais nous lui sommes plus attachés. Résolus de lui consacrer nos veilles (à moins qu'elle ne cesse de le vouloir) nous travaillerons dans son sein à donner à l'Encyclopédie tous les soins dont nous sommes capables, jusqu'à ce qu'elle soit assez heureuse pour passer en de meilleures mains. Après avoir fait l'occupation orageuse & pénible des plus précieuses années de notre vie, elle sera peut-être la consolation

des dernieres. Puisse-t-elle, quand nos ennemis & nous ne serons plus, être un témoignage durable de nos sentimens & de leur injustice! Puisse la postérité nous aimer comme gens de bien, si elle ne nous estime pas comme gens de Lettres! Puisse enfin le Public, satisfait de notre docilité, se charger lui-même de répondre à tout ce qu'on pourra faire, dire, ou écrire contre nous! C'est un soin dont nous nous reposerons dans la suite sur nos lecteurs & sur notre ouvrage. Souvenons-nous, dit l'un des plus beaux génies qu'ait jamais eus notre Nation (z), de la fable du Bocalini: » Un voyageur étoit importuné du » bruit des cigales; il voulut les tuer, » & ne fit que s'écarter de sa route: il » n'avoit qu'à continuer paisiblement » son chemin, les cigales seroient mor- » tes d'elles-mêmes au bout de huit » jours ». (*)

(z) Préface d'Alzire.

(*) Depuis l'année 1753, où cette Préface a paru, jusqu'à la fin de 1757, les Auteurs de l'Encyclopédie ont joui d'une assez grande tranquillité. Ce n'est pas qu'ils n'ayent été souvent attaqués par des critiques injurieuses; mais comme ces critiques étoient purement littéraires, ils n'y avoient fait aucune attention, & laissoient au public le soin d'apprécier leur travail. Enfin la haine a franchi les

bornes qu'elle paroissoit s'être prescrites. Dans des libelles distribués publiquement (& ouvertement protégés) les Auteurs de l'Encyclopédie ont été représentés comme des hommes sans probité & sans mœurs, quoiqu'on n'ait pas cité une seule ligne dans sept volumes, pour appuyer des accusations si atroces. L'Auteur de cette Préface a cru devoir demander justice; moins pour lui-même (car il n'étoit pas personnellement attaqué dans ces libelles) que pour le bien d'un ouvrage qui paroissoit mériter quelques égards & quelque appui. La justice qu'il demandoit lui ayant été refusée, il a reconnu, peut-être trop tard, que rien ne pouvoit mettre désormais l'Encyclopédie à couvert des imputations les plus graves & les plus injustes, & de l'espece d'inquisition qu'on se préparoit à exercer contre elle. Il a donc pris le sage parti de se borner désormais uniquement dans ce Dictionnaire à la partie mathématique, qui ne peut être sujette ni aux clameurs des faux zélés, ni aux chicanes d'un reviseur, & qui d'ailleurs est la seule pour laquelle il ait contracté avec le public des engagemens solemnels. Un ouvrage tel que l'Encyclopédie a besoin de liberté; la Religion & l'Etat doivent y être respectés sans doute; mais il doit être permis d'y donner carriere à des opinions purement philosophiques, sans avoir à craindre ni les conséquences odieuses, ni les applications malignes; autrement il est impossible de se livrer avec goût, & par conséquent avec succès, à un travail qui devant être de longue haleine, n'offre en perspective à ses Auteurs que des véxations de toute espece à essuyer pendant l'espace de dix à douze ans; véxations encore plus nuisibles au bien de l'ouvrage, qu'à la tranquillité de ceux qui y consacrent leurs veilles. Plus on s'éloigne de la jeunesse, plus on est porté à prendre pour devise ces Vers d'Horace:

Ille potens sui
Lætusque deget, cui licet in diem,
Dixisse, Vixi.

ESSAI
SUR LA SOCIÉTÉ
DES
GENS DE LETTRES
ET
DES GRANDS,
SUR LA RÉPUTATION, SUR LES MÉCENES, ET SUR LES RÉCOMPENSES LITTÉRAIRES.

Sine irâ & ſtudio, quorum cauſas procul habeo.
TACIT. Ann. L. I. C. I.

A M. L'ABBÉ
DE CANAYE,
De l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

RECEVEZ, mon cher Ami, ce fruit de nos conversations philosophiques, qui vous appartient comme à moi. Je ne puis mieux l'adresser qu'à vous, dont l'exemple prouve si bien qu'on peut vivre heureux sans les Grands, & dont le commerce fait sentir combien il est facile de s'en passer. Quelque soin que j'aye apporté dans cet écrit pour y dire la vérité de la maniere la moins offensante qu'il m'a été possible, sans l'affoiblir, je doute qu'il

ait le bonheur de plaire à tout le monde. Les Gens de Lettres du moins me sauront gré de mon courage, les honnêtes gens m'applaudiront, & vous m'en aimerez mieux.

ESSAI
SUR LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES ET DES GRANDS,

Sur la réputation, sur les Mécenes, & sur les récompenses Littéraires.

IL n'y a point de peuple qui n'ait été long-tems dans la barbarie, ou plutôt dans l'ignorance, car il n'est pas bien décidé si ces deux mots sont synonymes. Notre nation, par une infinité de causes, aussi dangereuses à développer que faciles à connoître, est demeurée ensévelie pendant plusieurs siecles dans les ténébres les plus profondes ; elle n'en étoit pas même plus à plaindre, si nous en croyons quelques Philosophes, qui pré-

tendent que la nature humaine se dé-prave à force de lumieres. Comme ce siecle corrompu est en même tems éclairé, ces Philosophes en concluent que la corruption est l'effet & la suite du progrès des connoissances. S'ils eussent vécu dans les siecles que nous appellons barbares, ils eussent alors regardé l'ignorance comme l'ennemie de la vertu : le sage qui voit de sang froid tous les siecles & même le sien, pense que les hommes y sont à peu-près semblables.

Quoi qu'il en soit, le jour est enfin venu pour nous; mais comme la nuit avoit été longue, le crépuscule & l'aurore de ce jour ont été longs aussi. Charles V, un des plus sages & par conséquent des plus grands Princes qui ayent jamais regné, quoique moins célébré dans l'Histoire qu'une foule de Rois qui n'ont été qu'heureux ou puissans, fit quelques efforts pour ranimer dans ses États le goût des Sciences. Il fut sans doute assez éclairé pour sentir, au milieu des troubles qui agitoient son Royaume, que la culture des Lettres est un des moyens les plus infaillibles d'assurer la tranquillité des Monarchies, par une raison qui peut rendre au contraire cette

même culture nuiſible aux Républiques quand elle y eſt pouſſée trop loin ; c'eſt que l'attrait qui l'accompagne, iſole pour ainſi dire les hommes, & les rend froids ſur tout autre objet. Des ſucceſſeurs ou trop bornés ou trop deſpotiques, ſemblerent négliger les vues ſages de Charles cinq ; mais le mouvement imprimé ſubſiſta, quoique foiblement, juſqu'à François premier, qui donna aux eſprits engourdis & languiſſans une nouvelle impulſion. Ce Prince fut, ou aſſez bien né pour aimer les Savans, ou du moins aſſez habile pour les protéger ; car ſans les aimer on les protege quelquefois, & l'intérêt ou la vanité les rend aiſément dupes ſur les motifs des égards qu'on a pour eux. Auſſi rien n'a-t-il égalé leur reconnoiſſance pour ce Monarque ; les Gens de Lettres comme le peuple, tiennent compte aux Princes des moindres bienfaits ; &, ce qui eſt aſſez remarquable dans l'Hiſtoire de l'eſprit & du cœur humain, le titre de Pere des Lettres ſemble avoir plus contribué à faire oublier les fautes innombrables de François premier, que le nom bien plus reſpectable de Pere du peuple n'a ſervi

à effacer celles de Louis XII. L'Histoire paroît avoir mis le premier de ces deux Rois sur la même ligne que son rival de gloire Charles-quint, qui avec beaucoup plus de talens que lui, n'intéressa pas tant de plumes à le célébrer, & qui négligea la vanité futile d'être l'idole de quelques Savans, pour l'honneur moins réel encore & plus funeste d'être la terreur de l'Europe.

La Noblesse Françoise toute portée qu'elle est à prendre aveuglément ses Rois pour modeles, ne montra pas pour les Lettres le même goût que François premier. Peu éloignée du tems où des héros qui ne savoient pas lire gagnoient des batailles & subjuguoient des Provinces, elle ne connoissoit encore d'autre gloire que celle des armes; & c'est ici une de ces circonstances peu fréquentes dans notre Histoire, où la paresse & le préjugé l'ont emporté sur le desir de faire sa cour au Monarque. Le penchant naturel des Courtisans pour l'ignorance se trouva beaucoup plus à son aise sous les Rois qui suivirent, & qui furent tous protecteurs peu zélés des Lettres; je n'en excepte ni Charles IX. auteur de quelques vers, dont on n'auroit peut-

être jamais parlé s'ils n'euſſent été d'un Souverain ; ni même d'Henri IV. qui faiſoit, dit-on, aſſez d'accueil aux Savans, mais qui traitoit à-peu-près auſſi-bien tous ſes ſujets ; parce qu'après avoir conquis ſon Royaume, il lui reſtoit à s'aſſurer le cœur de ſes peuples, & que des diſtinctions trop marquées pour un petit nombre d'hommes rares n'euſſent peut-être ſervi qu'à éloignér la multitude.

Néanmoins tandis que d'un côté la puiſſance des Rois s'eſt affermie, de l'autre ce germe de connoiſſances que François premier avoit contribué à faire éclorre, fructifioit inſenſiblement dans le centre de la nation, ſans ſe répandre beaucoup vers les extrémités ; c'eſt-à-dire, ni ſur le peuple entiérement livré à des travaux néceſſaires pour ſa ſubſiſtance, ni ſur les grands Seigneurs ſuffiſamment occupés de leur oiſiveté & de leurs intrigues. Enfin Louis XIV. parut, & l'eſtime qu'il témoigna pour les Gens de Lettres donna bientôt le ton à une nation accoutumée à le recevoir de ſes maîtres ; l'ignorance ceſſa d'être l'appanage chéri de la Nobleſſe ; le ſavoir & l'eſprit mis en hon-

neur franchirent les bornes qu'une vanité mal entendue sembloit leur avoir prescrites. La Philosophie sur-tout, animée par les regards du Monarque, sortit, quoique lentement, de l'espece de prison où l'imbécillité & la superstition l'avoient enfermée; des préjugés de toute espece lui ont cédé peu à peu sans bruit & sans violence, parce que le propre de la vraie Philosophie est de ne forcer aucune barriere, mais d'attendre que les barrieres s'ouvrent devant elle, ou de se détourner quand elles ne s'ouvrent pas. Les connoissances même qu'elle n'avoit point produites, & les esprits les moins faits pour elle, n'ont pas laissé d'en profiter.

Ce génie philosophique répandu dans tous les Livres & dans tous les états est l'instant de la plus grande lumiere d'un peuple; c'est alors que le corps de la nation commence à avoir de l'esprit, ou plutôt, ce qui revient à-peu-près au même, commence à s'appercevoir qu'il en manque après deux siecles de peines prises pour lui en donner. C'est alors sur-tout que les Grands commencent à rechercher non-seulement les ouvrages, mais la personne

même des Ecrivains, tant célebres que médiocres; ils s'empressent, au moins par vanité, de donner aux talens des marques d'estime, souvent plus intéressées que sinceres. Arrachés à leur solitude, les Gens de Lettres se voient emportés dans un tourbillon nouveau, où ils ont de fréquentes occasions de se trouver fort déplacés. C'est une expérience que j'ai faite, & qui peut être utile, pourvû qu'on ne la fasse pas longtems. Les réflexions qu'elle m'a suggérées seront la matiere de cet écrit. Comme dans des circonstances pareilles & avec des intérêts semblables les hommes voient à-peu-près les mêmes choses, je ne doute pas que plusieurs Gens de Lettres n'ayent fait les mêmes observations que moi; tant pis même pour ceux à qui elles seront nouvelles: mais la plûpart d'entr'eux ne peuvent faire part aux autres de ces observations, parce qu'ils sont en quelque sorte établis dans le pays où je n'ai fait que passer, & qu'il faut être de retour chez soi pour parler à son aise des Nations qu'on a parcourues; je souhaite que mes réflexions puissent être de quelque secours à ceux qui me suivront dans la même

carriere ; & quand je ne me proposerois pas un but si raisonnable, je serois du moins semblable à la plupart des voyageurs, assez rassasiés de leurs courses pour n'avoir nulle envie de les recommencer, mais en même tems assez pleins de ce qu'ils ont vu pour vouloir en entretenir les autres.

Il n'est pas surprenant que la société des Grands ait une espece d'attrait pour les Gens de Lettres. L'utilité réelle ou apparente qu'ils peuvent retirer d'un tel commerce se prévoit assez, & les inconvéniens au contraire ne peuvent être connus que par l'usage de ce commerce même. Telle est la misere de l'amour-propre ; quoiqu'il reçoive souvent de profondes blessures de ce qui ne sembleroit pas devoir l'effleurer, quoiqu'il soit même beaucoup plus facile à mécontenter qu'à satisfaire, il se repaît plus aisément d'avance de ce qui le flattera, qu'il ne soupçonne ce qui pourra le choquer.

Le premier avantage que les Gens de Lettres trouvent à se répandre dans le monde, c'est que leur mérite est, sinon plus connu, au moins plus célébré, & qu'ils sont jugés à un autre tri-

bunal que celui de leurs rivaux. Pour développer & apprécier en même tems cet avantage, il eſt néceſſaire de remonter plus haut, & d'examiner d'abord ſur quels principes, & de quelle maniere on tâche de ſe procurer cette eſpece de gloire qui eſt fondée ſur les talens.

Plus on a d'eſprit, plus on eſt mécontent de ce qu'on en a ; j'en appelle aux gens d'eſprit de tous les tems & de toutes les Nations. Il eſt vrai que l'examen qu'ils font d'eux-mêmes eſt tenu fort ſecret ; c'eſt un procès qui ſe plaide & qui ſe juge à huis clos, s'il eſt permis de ſe ſervir de cette expreſſion ; & on ſeroit bien fâché que l'arrêt ſévere qui le décide fût ratifié par la multitude. Au contraire l'eſtime des autres eſt un ſupplément à l'opinion peu favorable que nous avons de nous-mêmes, c'eſt un roſeau dont l'amour-propre cherche à s'étayer. Il ne peut y avoir que deux ſortes d'eſprits, qui ſe ſuffiſent à eux-mêmes en ſe jugeant ; l'extrême génie qui n'exiſte point, & l'extrême ſottiſe qui n'exiſte que trop : l'impuiſſance où ſe trouve celle-ci de connoître ce qui lui manque, ſupplée à

ce qui lui manque en effet ; d'où il résulte que dans la distribution du bonheur les sots n'ont pas été les plus mal partagés.

Je ne crains point que ceux des Gens de Lettres qui ont pris la peine de descendre quelquefois en eux-mêmes & de s'interroger en Philosophes, ne conviennent de la vérité de ce que j'avance. Il en est du mérite d'un homme comme de ses ouvrages, personne ne peut mieux les juger que lui, parce que personne ne les a vus de plus près, & plus long-tems. C'est pour cette raison que plus la valeur d'un ouvrage est intrinseque & indépendante de l'opinion, moins on s'empresse de lui concilier le suffrage d'autrui ; de-là vient cette satisfaction intérieure si pure & si complette que procure l'étude de la Géométrie ; les progrès qu'on fait dans cette science, le degré auquel on y excelle, tout cela se toise, pour ainsi dire, à la rigueur, comme les objets dont elle s'occupe. Nous n'avons recours à la mesure des autres que dans les cas où cette mesure n'étant pas tout-à-fait fixée, nous espérons qu'elle pourra nous être favorable. Or dans les matieres

de goût & de Belles-Lettres, elle ne consiste que dans une espece d'estime, toujours un peu arbitraire, sinon dans la totalité, du moins dans une certaine portion que la négligence, les passions, ou le caprice se donnent la liberté de resserrer ou d'étendre. Je ne doute point en conséquence, que si les hommes vivoient séparés, & pouvoient s'occuper dans cet état d'un autre objet que de leur propre conservation, ils ne préférassent l'étude des Sciences qu'on appelle exactes à la culture des Sciences agréables; c'est pour les autres principalement qu'on se livre à celles-ci, & c'est pour soi qu'on étudie les premieres. Un Poëte, ce me semble, ne seroit guere vain dans une isle déserte, au lieu qu'un Géometre pourroit encore l'être.

On concluroit naturellement de ces réflexions que le desir de la réputation, quelque naturel qu'il soit aux hommes, est assez propre à humilier, quand on l'envisage avec des yeux philosophiques. Mais sans examiner encore une conséquence si févere, allons plus loin, & suivons toutes les ruses, ou, pour parler le style de Montagne, toutes les *allures* de l'amour-propre.

Quoique jaloux de tromper les autres, il ne veut pas les tromper trop grossiérement : car ils pourroient bientôt reconnoître leur erreur, & s'en vengeroient par un mépris, souvent aussi injuste que leur estime. D'ailleurs quand l'illusion des autres devroit durer, plus elle seroit grossiere, plus celle de l'amour-propre s'affoibliroit ; le plaisir que nous éprouvons à en imposer aux hommes, consiste en partie dans la satisfaction que nous ressentons de voir combien nous leur sommes supérieurs dans la connoissance de nous-mêmes & de nos talens. Mais pour que cette satisfaction soit aussi pure & aussi entiere qu'il est possible, il est important pour nous d'avoir affaire à des juges assez désintéressés pour ne point nous déprimer par des motifs de rivalité ou de passion, assez éclairés pour que nous puissions supposer qu'ils ne prononcent pas sans examen, & en même tems assez superficiels pour que nous n'ayons point à craindre de leur part un jugement trop sévere.

Voilà, si je ne me trompe, la raison pour laquelle l'estime & l'accueil des Grands sont si recherchés de la plûpart des

des Gens de Lettres. On ſuppoſe que l'éducation qu'ils ont reçue, leur a communiqué une certaine portion de lumiere ; on trouve du moins ce préjugé aſſez généralement établi, & comme la vanité y voit ſon avantage, elle en profite ; car les Philoſophes même fomentent les préjugés qui leur ſont utiles, avec autant d'ardeur qu'ils tâchent de renverſer ceux qui leur nuiſent.

On cherche principalement à mettre dans ſes intérêts ceux d'entre les Grands qui ſans ſe livrer entierement à la profeſſion des Lettres, les cultivent à un certain point, mais qui ne ſongent à faire dépendre de leurs talens ni leur conſidération ni leur fortune. Engagés dans une carriere différente, on n'a point à craindre que leurs regards ſoient trop pénétrans ; on leur trouve préciſément le degré de lumiere que l'amour-propre peut deſirer pour ſon repos. Néanmoins comme cette eſpece même de demi-connoiſſeurs eſt encore aſſez rare parmi les Grands, on ne ſe borne pas à briguer les éloges de ceux qui paroiſſent les plus éclairés ; on eſt flatté d'en envahir de toute eſpece, par-

ce qu'on espere que ceux qui les accordent étant plus répandus, leur approbation entraînera une foule de prôneurs. Les suffrages de cette troupe subalterne flatteroient peu s'ils étoient isolés ; mais décorés par le suffrage principal, non-seulement ils font nombre, ils acquierent même une sorte de prix. L'amour-propre avide de gloire cherche à se concilier ceux d'entre les Grands qui ont le plus de ces sortes d'échos à leurs ordres ; une vanité moins délicate se contente de pouvoir placer un ou deux grands noms dans la liste de ses approbateurs.

Telle est l'utilité vraie ou prétendue que les Gens de Lettres croient retirer pour leur réputation du commerce des Grands : j'entends par ce mot tous ceux qui sont parvenus soit par leurs ancêtres, soit par eux-mêmes, à jouir dans la société d'une existence considérable ; car la puissance du Prince qui dans un Etat aussi monarchique que le nôtre est proprement le seul grand Seigneur, a confondu bien des états ; l'opulence, ce gage de l'indépendance & du crédit, se place volontiers de sa propre autorité à côté de la haute naiss-

ſance, & je ne ſai ſi on a tort de le ſouffrir ; il ſemble même que les états inférieurs qui ſont privés de l'un & de l'autre de ces avantages, cherchent à les mettre ſur la même ligne, pour diminuer ſans doute le nombre des claſſes d'hommes qui ſont au-deſſus de la leur, & rapprocher les différentes conditions de cette égalité ſi naturelle vers laquelle on tend toujours même ſans y penſer.

Qu'il nous ſoit permis maintenant de peſer de ſang froid, ſans humeur comme ſans flatterie, ces diſpenſateurs de la renommée, & le droit qu'ils s'arrogent ou qu'on leur accorde d'anoncer ſes oracles. Je crois cependant devoir avertir que mon deſſein n'eſt point ici d'établir des principes ou des faits abſolument généraux ; je reconnois avec plaiſir quelques exceptions, la naiſſance & la fortune n'excluent point les talens comme elles ne les donnent pas.

J'ai oſé d'avance appeller préjugé l'opinion qui ſuppoſe que les Grands ont eu une meilleure éducation, & qu'ils doivent par conſéquent, toutes choſes égales, être des connoiſſeurs plus éclairés. L'éducation qu'ils reçoivent, toute

bornée à l'extérieur, peut leur servir à imposer au peuple, mais non pas à juger les hommes. Quelle fable dans nos mœurs que la Lettre de Philippe à Aristote, le jour de la naissance d'Alexandre (a)! Que diroit Socrate de l'éducation publique qu'on donne à notre jeune noblesse, des puérilités dont on se plaît à la nourrir, comme si on n'avoit rien de bon à lui apprendre? Sensible au sort de ces ames neuves, & par conséquent si propres à recevoir les impressions du beau, du grand & du vrai, il n'auroit que trop d'occasions de répéter à leurs maîtres cette maxime jusqu'à présent appliquée aux mœurs seules, *que l'enfance ne sauroit être trop respectée*. Qu'il seroit sur-tout

(a) *Les Dieux*, écrivoit Philippe au plus grand génie qu'il eût dans ses Etats, *m'ont donné un fils, & je ne les remercie pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du temps d'Aristote.* Cette Lettre, qui fait pour le moins autant d'honneur au Prince qu'au Philosophe, doit immortaliser Philippe aux yeux des Sages, bien plus que l'habileté dangereuse avec laquelle il prépara les chaînes de la Gréce; il y a long-temps que les Philosophes ne reçoivent plus de pareilles Lettres, je ne dis pas des Princes, mais de ceux même qui n'ont aucune espérance de le devenir. Au reste je ne parle ici de l'éducation des Grands qu'en passant, & à cause de son rapport nécessaire à mon sujet. Que de choses il y auroit à dire sur cette importante matiere!

étonné de voir qu'au centre d'une religion aussi humble que la nôtre, & aussi faite pour rapprocher les hommes, on affecte de rappeller continuellement à nos jeunes Seigneurs la gloire de leur nom & de leur naissance, & qu'on ne trouve point pour les exciter de motifs plus réels & plus nobles; au lieu de leur redire sans cesse que les autres hommes sont leurs égaux par l'intention de la Nature, plusieurs fort au-dessus d'eux par les talens, & qu'un grand nom, pour qui sait penser, est un poids aussi redoutable qu'une célébrité précoce?

Je ne crains point qu'à cette censure malheureusement trop juste de l'éducation publique que reçoivent les Grands, on oppose les éloges que d'illustres personnages lui ont donnés; je répondrois ou qu'ils parloient seulement de ce qu'elle pourroit être, ou que s'ils parloient de ce qu'elle étoit de leur tems, elle n'est plus reconnoissable; & j'oserois dire à ces Sages : venez & voyez. Je ne crains point non plus qu'on m'oppose quelques génies heureux, dont les talens rares n'ont pû être étouffés par la mauvaise culture. J'aimerois autant qu'on prétendît qu'il ne falloit pas ré-

former les Russes, parce que le Czar étoit né parmi eux.

C'est avec ce riche fonds d'idées & de lumieres que tant de grands Seigneurs jugent & décrient ce qu'ils devroient respecter. Ils n'ont pas même le triste honneur d'être injustes avec connoissance. N'ayant ni reçu d'ailleurs, ni acquis par eux-mêmes de principes pour rien apprécier, est-il étonnant qu'ils ne sachent faire ni la différence des ouvrages ni celle des hommes ? L'homme de Lettres qui les voit & qui les flate le plus, est pour eux, quelque médiocre qu'il soit, le premier dans son genre ; à-peu-près comme les graces d'un Ministre sont pour ceux qui lui font la cour la plus assidue. Cet homme de Lettres est leur oracle & leur conseil ; ils sont l'écho de ses décisions ridicules.

Aussi est-ce un spectacle assez agréable & assez philosophique que de voir à quel point ils varient dans leurs jugemens ; l'avis courant, que leurs complaisans ont soin de leur dicter, est toujours le leur, parce qu'ils n'en ont point à eux : le dernier ouvrage d'un homme célebre qui n'a pas l'avantage de leur plaire, est toujours la plus mauvaise de

ſes productions ; ils ne commencent à lui rendre juſtice que quand une nouvelle production offre un nouvel aliment à la ſatyre ; ils aſſurent alors que dans la précédente le talent ſe montroit encore, mais qu'il n'y a plus rien à attendre d'un eſprit uſé.

Un moyen aſſez efficace de rendre ces Ariſtarques plus circonſpects, ſeroit de les engager à donner par écrit leurs avis. Au bout d'un petit nombre d'années, quand la fureur de la cabale & l'eſprit de parti auroient fait place à la déciſion des Sages, ces juges auſſi ignorans que ſéveres ſe trouveroient en contradiction ou avec eux-mêmes ou avec le Public ; car malgré toutes les injures que l'on dit ſi ſouvent au Public (& qu'il mérite quelquefois) il en eſt un qui décide avec connoiſſance & avec équité ; il eſt vrai que ce Public qui juge, c'eſt-à-dire qui penſe, n'eſt pas compoſé de tous ceux qui prononcent ni même de tous ceux qui liſent ; ſes arrêts ne ſont pas tumultueux, ſouvent il examine encore lorſque la paſſion ou la prévention croient avoir déjà décidé ; & ſes oracles mis en dépôt chez un petit nombre d'hommes éclairés, preſcrivent

enfin à la multitude ce qu'elle doit croire.

C'est sur-tout dans les gens de Lettres, c'est même uniquement parmi eux que ces hommes se rencontrent : c'est aux personnes seules de l'Art qu'il est réservé d'apprécier les vraies beautés d'un ouvrage, & le degré de difficulté vaincue ; s'il appartient aux Grands d'en porter un jugement sain, ce n'est qu'autant qu'ils seront eux-mêmes Gens de Lettres dans toute la rigueur. Rarement un simple Amateur raisonnera de l'Art avec autant de lumieres, je ne dis pas qu'un Artiste habile, mais qu'un Artiste médiocre. En vain s'imagineroit-on que le talent facile & si commun de faire de mauvais ouvrages, qu'on appelle du terme honnête d'ouvrages *de Société*, fût un titre suffisant pour acquerir les qualités de juge : ce n'est qu'en faisant usage de toutes ses forces qu'on peut parvenir à bien connoître les secrets de l'Art, encore ce don n'est-il rien moins que prodigué par la nature ; or pour déployer tous les efforts dont on est capable, ce n'est pas à un petit cercle d'amis ou de complaisans adulateurs qu'il faut se borner lorsqu'on écrit : il faut ou se

produire au grand jour, ou travailler du moins comme si on y devoit paroître. Malheur à tout ouvrage dont l'Auteur ne cherche qu'à passer son tems, ou à obtenir cinq ou six suffrages déjà assurés avant la lecture. J'en appelle à ces productions avortées que leurs illustres Auteurs condamnent avec tant de raison à ne point sortir de l'obscurité, & que méprisent tout bas ceux qui les connoissent, après les avoir louées tout haut; j'en appelle sur-tout à la maniere dont le Public en pense, lorsque par quelque malheur ou quelque mal-adresse de la vanité, elles osent se montrer à la lumiere.

Mais, dira-t-on, vous renvoyez donc un homme de Lettres à ses rivaux pour être jugé, & peut-on espérer que la rivalité soit équitable, du moins quand son jugement ne sera pas renfermé au-dedans d'elle-même? Pour répondre à cette objection, je remarque que parmi les Gens de Lettres qui courent une même carriere, comme il est différens degrés de talens, il est aussi différentes classes; ces classes sont d'elles-mêmes assez marquées, & les Gens de Lettres par une espece de convention tacite les for-

ment presque sans le vouloir: chacun, je l'avoue, cherche à se mettre dans la classe la plus élevée qu'il lui est possible; mais il n'est pas à craindre que les rangs soient trop bouleversés par cette prétention; car la vanité n'est aveugle que jusqu'à un certain degré; il arrivera seulement de-là qu'il y aura moins de classes, jamais qu'elles se confondent en une seule: celui sur-tout qui aspireroit à la monarchie universelle & perpétuelle, quand même il en seroit digne, courroit risque de trouver bien des rebelles; l'anarchie qui détruit les états politiques, soutient au contraire & fait subsister la république des Lettres; à la rigueur on y souffre quelques Magistrats, mais on ne veut point de Rois.

Ces différentes classes ainsi formées, & chacune n'ayant rien à démêler avec ses voisines; si on n'est pas toujours équitablement jugé dans sa propre classe, on l'est au moins à-peu-près dans toutes les classes supérieures & inférieures. Qu'on interroge séparément s'il le faut, ces différentes classes, il résultera de la combinaison de leurs suffrages une décision à laquelle on pourra s'en tenir quand on ne sera pas

en état de prononcer par ſoi-même ; c'eſt ainſi que les Généraux ſont jugés par le ſuffrage du ſoldat & de l'officier ſubalterne, bien plus équitablement que par celui de leurs rivaux ou de quelques flatteurs à gages. C'eſt la même choſe dans la carriere de la littérature : la déciſion des connoiſſeurs peut ſeulement avoir un effet plus lent, parce qu'elle ſe trouve d'ordinaire traverſée d'un trop grand nombre de déciſions injuſtes & bruyantes. Car il en eſt de l'eſprit & du goût comme de la Philoſophie, rien n'eſt plus rare que d'en avoir, plus impoſſible que d'en acquérir, & plus commun que de s'en croire beaucoup. De-là tant de réputations uſurpées, du moins pour un tems, qui ne feront jamais rien produire aux talens médiocres, & qui découragent les véritables, qui les humilient même en leur montrant les mains par leſquelles la gloire eſt diſtribuée ; de-là cette foule de petites ſociétés & de tribunaux où les grands génies ſont déchirés par des gens qui ne ſont pas dignes de les lire.

Si la Philoſophie pratique, c'eſt-à-dire cette partie de la Philoſophie qui proprement en mérite ſeule le nom,

accompagnoit un peu plus qu'elle ne fait les talens supérieurs, quelle satisfaction ne seroit-ce pas pour eux, que les guerres des petites sociétés dont nous parlons, le mépris qu'elles affectent les unes pour les autres, ou plutôt la justice exacte qu'elles se rendent, l'air supérieur & décidé avec lequel elles cassent les arrêts de leurs rivales pour en prononcer d'aussi ridicules, le néologisme enfin qu'elles ont introduit dans nos Livres, & dont nos meilleurs Ecrivains ont bien de la peine à se garantir?

Un tel spectacle considéré avec les yeux d'une raison éclairée & tranquille, seroit plus que suffisant pour consoler un vrai Philosophe de la privation d'une multitude de suffrages frivoles. Semblable à un Souverain redoutable, inaccessible aux atteintes par sa supériorité même, il verroit au-dessous & fort loin de lui des corsaires barbares se déchirer les uns les autres après avoir inutilement tenté de causer quelque dommage sur les frontieres de ses états. Mais les Philosophes, ou plutôt ceux qui portent ce nom, trop semblables aux Souverains, ne peuvent dissimuler la moindre insulte; & le desir d'en tirer

vengeance leur eſt ſouvent beaucoup plus nuiſible que l'inſulte même. C'eſt bien peu connoître l'envie que de croire lui impoſer ſilence en s'y montrant trop ſenſible ; c'eſt au contraire lui donner la célébrité qu'elle cherche. La poſtérité eût ignoré juſqu'aux noms de Bavius & de Mævius, ſi Virgile n'avoit eu la foibleſſe d'en faire mention dans un de ſes vers. Les Gens de Lettres d'un certain ordre s'aviliſſent en répondant aux ſatyres. Ils en ſont toujours blâmés par ce Public même, qui dans ſon oiſiveté maligne, prend quelquefois plaiſir aux traits qu'on lance contr'eux. Un homme qui ſe ſent digne par ſes talens & ſon génie de devenir célebre, n'a qu'à laiſſer faire la voix publique, ne point s'empreſſer à lui dicter ce qu'elle doit dire, & attendre, ſi l'on peut parler ainſi, que la Renommée vienne prendre ſes ordres ; bientôt elle impoſera ſilence à toutes les voix ſubalternes, comme la force du ſon fondamental dans un bel accord anéantit toutes les diſſonances qui tendent à altérer ſon harmonie. Mais l'homme de Lettres eſt-il aſſez peu Philoſophe pour ſe chagriner de ce qu'on ne lui rend pas juſtice, & aſſez impru-

dent pour laisser éclater son chagrin; l'envie alors redoublera ses attaques, l'entraînera comme malgré lui dans quelques écarts, & cherchera à lui faire plus de tort par un ridicule qu'il ne pourroit se faire d'honneur par d'excellens Ouvrages. En fait de réputation comme en fait de maladies, c'est toujours l'impatience qui nous perd. Combien d'hommes supérieurs par leurs talens, à qui l'on pourroit faire avec raison le même reproche qui fut fait autrefois bien ou mal-à-propos au Général des Carthaginois: » Les Dieux n'ont pas » donné à un seul tous les talens, vous » avez celui de vaincre, mais non celui » d'user de la victoire ». La renommée est une espece de jeu de commerce où le hasard fait sans doute quelques fortunes, mais où le talent procure des gains bien plus sûrs, pourvu qu'en employant les mêmes ruses que les fripons on ne s'expose point à être démasqué par eux. Mais on s'accoutume un peu trop à la regarder comme une loterie toute pure, où l'on croit faire fortune en fabriquant de faux billets.

Quand je considere attentivement l'empire Littéraire, je crois voir une

place publique, où une foule d'empiriques montés sur des tréteaux, appellent les passans, & en imposent au peuple qui commence par en rire, & qui finit par être leur dupe. C'est à ce métier que tant d'Ecrivains se font une espece de nom. Voulez-vous passer pour homme d'esprit? criez au Public que vous l'êtes, vous serez d'abord ridicule pour le plus grand nombre, vous en imposerez pourtant à quelques sots qui se rangeront autour de vous, la foule grossira peu à peu, & ceux même qui ne vous écoutoient pas, ou finiront par être de l'avis de la multitude, ou seront forcés de se taire.

Aussi la réputation de certains hommes de Lettres, mise en parallele avec leurs Ouvrages & leurs personnes, est quelquefois pour bien des gens un phénomene extraordinaire, qu'ils ne tentent pas d'expliquer, mais qu'ils se croient obligés d'admettre par respect pour ce qu'ils appellent le Public. Je leur conseille de suivre en pareille occasion l'exemple de ce Physicien, qui voulant expliquer pourquoi les caves sont plus chaudes en hyver qu'en été, dit que cela vient peut-être de telle

cause, peut-être de telle autre, & peut-être aussi de ce que cela n'est pas vrai.

Je ne prêcherai point ici aux Gens de Lettres tous ces lieux communs sur le mépris de la gloire, si souvent & si peu sincerement recommandé par les Philosophes. Je ne chercherai point à avilir des motifs, qui sans avoir, si l'on veut, un fondement bien réel, sont pourtant la source de tout ce qui s'est fait de grand, d'utile & d'agréable parmi les hommes : l'estime de ses contemporains & de ses compatriotes est au moins un bien de convention, comme tant d'autres, & si généralement reconnu pour tel, qu'il seroit insensé, inutile & dangereux de vouloir sur ce point détromper personne. Mais comme l'estime publique est l'objet qui fait produire de grandes choses, c'est aussi par de grandes choses qu'il faut l'obtenir ou du moins la mériter, & non l'envahir par des manœuvres inutiles & basses. Ecrivez, peut-on dire à tous les Gens de Lettres, comme si vous aimiez la gloire ; conduisez-vous comme si elle vous étoit indifférente.

Ces considérations semblent devoir être principalement utiles à ceux qu'on

appelle beaux Esprits, & dont les Ouvrages étant faits pour être lus, sont aussi plus mal jugés. Elles sont moins nécessaires aux Gens de Lettres qui s'occupent des Sciences exactes, & dont le mérite pour être fixé a moins besoin de la mesure des autres. On en jugeroit néanmoins tout autrement, à voir les ressorts qu'ils font jouer pour obtenir des suffrages plus éclatans qu'éclairés, & la haine envenimée qu'ils se portent, qu'ils n'ont pas même la prudence de tenir secrette; ces hommes si foibles se font pourtant appeller Philosophes, comme si la Philosophie, avant de régler à sa maniere & bien ou mal le systême du monde, ne devoit pas commencer par nous-mêmes, & nous apprendre à mettre le prix à chaque chose. On place ordinairement la haine des Poëtes après celle des femmes; je ne sai si on ne feroit pas bien de placer entre deux, ou peut-être à la tête, celle des hommes dont je parle. Une mauvaise épigramme fait quelquefois toute la vengeance d'un Poëte, celle de nos Sages est plus constante & plus réfléchie; quoiqu'elle n'ait quelquefois pour objet que de placer dans la liste de ses partisans une fem-

me de plus, qui se croit un personnage pour avoir subi l'ennui de lire des Ouvrages de Physique sans les entendre.

Je suis bien éloigné de croire que ce portrait doive s'étendre sur tous ceux qui courent la noble carriere des Sciences; je le suis encore plus d'en vouloir faire aucune application particuliere; ce seroit avilir & défigurer par la satyre un écrit que je voudrois uniquement consacrer à la vertu, à l'avantage des Lettres & à la vérité. Les peintures générales sont les seules que la Philosophie & l'humanité doivent se permettre: il est vrai que comme on pense rarement à se les appliquer, elles ne sont pas aussi utiles qu'elles devroient l'être; mais les portraits isolés & ressemblans le sont encore moins.

Pour éviter un pareil reproche, tirons le rideau sur ces tristes fruits de l'accueil qu'on fait dans le monde aux Savans. Quand je dis les Savans, je n'entends pas par-là ceux qu'on appelle Erudits; c'est une nation jusqu'ici assez peu connue, peu nombreuse, peu commerçante, & qui certainement n'en est pas plus blâmable. Plusieurs ne sont encore que du seizième siécle, & ont

le bonheur de ne pas connoître le nôtre. Nos Phyſiciens & nos Géometres ne feroient-ils pas bien de vivre comme eux ? Leur travail en profiteroit ; il feroit moins de bruit, & n'en ſeroit peut-être que meilleur. Un étranger a fait un livre intitulé *de la charlatanerie des Savans* ; ce titre promet beaucoup ; ſi par malheur l'ouvrage n'étoit pas bon, ce ne ſeroient point les Mémoires qui auroient manqué à l'Auteur, ce ſeroit l'Auteur qui auroit manqué aux Mémoires ; mais s'il n'a pas voyagé en France, il a privé ſon livre d'un excellent chapitre. (*b*)

A examiner les choſes ſans prévention, pourquoi préfère-t-on à un Erudit qu'on néglige, un Phyſicien & un Géometre qu'on entend encore moins, & qui apparemment n'en amuſe pas d'avantage ? L'opinion & l'uſage établi ont certainement beaucoup de part à une préférence ſi arbitraire. Qu'eſt-ce qui a mis durant quelque tems les Géometres ſi fort à la mode parmi nous ? On regar-

(*b*) L'Ouvrage dont il s'agit m'eſt tombé entre les mains depuis la premiere Edition de cet Eſſai : l'exécution m'a paru bien indigne du projet : on ne ſçauroit faire un plus mauvais Livre avec un meilleur Titre.

doit comme une chose décidée, qu'un Géometre transporté hors de sa sphere, ne devoit pas avoir le sens commun: il étoit facile de se détromper par la lecture de Descartes, de Hobbes, de Pascal, de Leibnitz, & de tant d'autres; mais on ne remontoit pas jusques-là; combien de gens pour qui ces grands hommes n'ont jamais existé! En Angleterre, on se contentoit que Newton fût le plus grand génie de son siécle; en France, on auroit aussi voulu qu'il fût aimable. Enfin un Géometre qui avoit dans son Corps une réputation méritée, & dont la Prusse a privé la France, s'est trouvé par hasard posséder à un degré peu commun cet agrément dans l'esprit dont nous faisons tant de cas, agrément que la Géométrie ne peut pas plus ôter quand on l'a, que les Belles-Lettres ne peuvent le donner quand on ne l'a pas. Tout-à-coup nos yeux se sont ouverts comme à un phénomene extraordinaire & nouveau: on a été tout étonné qu'un Géometre ne fût pas une espece d'animal sauvage. Bientôt comme on n'observe guere de milieu dans ses jugemens, tout Géometre s'est vu indistinctement recherché; il est vrai que

le bonheur de ne pas connoître le nôtre. Nos Physiciens & nos Géometres ne feroient-ils pas bien de vivre comme eux ? Leur travail en profiteroit ; il feroit moins de bruit, & n'en seroit peut-être que meilleur. Un étranger a fait un livre intitulé, *de la charlatanerie des Savans ;* ce titre promet beaucoup ; si par malheur l'ouvrage n'étoit pas bon, ce ne seroient point les Mémoires qui auroient manqué à l'Auteur, ce seroit l'Auteur qui auroit manqué aux Mémoires ; mais s'il n'a pas voyagé en France, il a privé son livre d'un excellent chapitre (*b*).

A examiner les choses sans prévention, pourquoi préfere-t-on à un Erudit qu'on néglige, un Physicien & un Géometre qu'on entend encore moins, & qui apparemment n'en amuse pas davantage ? L'opinion & l'usage établi ont certainement beaucoup de part à une préférence si arbitraire. Qu'est-ce qui a mis durant quelque tems les Géometres si fort à la mode parmi nous ? On regar-

(*b*) L'Ouvrage dont il s'agit m'est tombé entre les mains depuis la premiere édition de cet Essai : l'éxécution m'a paru bien indigne du projet : on ne sauroit faire un plus mauvais Livre avec un meilleur Titre.

doit comme une chose décidée, qu'un Géometre transporté hors de sa sphere, ne devoit pas avoir le sens commun: il étoit facile de se détromper par la lecture de Descartes, de Hobbes, de Pascal, de Leibnitz, & de tant d'autres; mais on ne remontoit pas jusques-là; combien de gens pour qui ces grands hommes n'ont jamais existé! En Angleterre, on se contentoit que Newton fût le plus grand génie de son siecle; en France, on auroit aussi voulu qu'il fût aimable. Enfin un Géometre qui avoit dans son corps une réputation méritée, & dont la Prusse a privé la France, s'est trouvé par hazard posséder dans un degré peu commun cet agrément dans l'esprit dont nous faisons tant de cas, mais qu'il orne par des qualités plus solides, & que la Géométrie ne peut pas plus ôter quand on l'a, que les Belles-Lettres ne peuvent le donner quand on ne l'a pas. Tout-à-coup nos yeux se sont ouverts comme à un phénomene extraordinaire & nouveau: on a été tout étonné qu'un Géometre ne fût pas une espece d'animal sauvage. Bientôt, comme on n'observe guere de milieu dans ses jugemens, tout Géometre s'est vu indistinctement recherché; il est vrai que

peut-être de leur révéler ici le ſecret de l'Etat, mais je ne crois pas faire un grand crime. Quoi qu'il en ſoit, j'avoue qu'avec tout le cas que je fais de leur perſonne, j'en fais encore plus de leur nation, & que je ſuis auſſi peu curieux d'un Anglois à Paris que je le ſerois d'un François à Londres. Tel Milord arrive ici avec une réputation très-méritée, qui ne paroît dans la converſation qu'un homme aſſez ordinaire; c'eſt qu'on peut être un grand homme d'Etat, traiter éloquemment en ſa propre langue dans les aſſemblées de ſa nation des matieres importantes qu'on a étudiées toute ſa vie, & balbutier dans une langue étrangere parmi des ſociétés dont on ne connoît ni les uſages, ni les intérêts, ni les ridicules, ni la frivolité.

C'eſt aux gens de Lettres, il faut l'avouer, que la nation Angloiſe eſt principalement redevable de la fortune prodigieuſe qu'elle a faite parmi nous. Inférieure à la nation Françoiſe dans les choſes de goût & d'agrément, mais ſupérieure ſoit par le mérite, ſoit au moins par le grand nombre d'excellens Philoſophes qu'elle a produits, elle nous a communiqué peu-à-peu dans les ou-

vrages de ses Ecrivains cette précieuse liberté de penser dont la raison profite, dont quelques gens d'esprit abusent, & dont les sots murmurent. Aussi tant de plumes Françoises ont célébré l'Angleterre, que leurs éloges semblent avoir calmé la haîne nationale, de notre part du moins; car il faut convenir que sur ce point nous sommes un peu en avance avec eux, & qu'ils ne nous rendent pas fort exactement les louanges que nous leur donnons. Cette réserve, pour le dire en passant, ne seroit-elle pas un aveu de notre supériorité? Du moins l'honneur qu'ils nous font de venir chercher en France nos goûts, nos airs, & jusqu'à nos préjugés, est une sorte d'éloge tacite & involontaire, dont la vanité Françoise doit s'accommoder mieux que d'aucun autre. Il semble que nous soyons actuellement dans une espece d'échange avec l'Angleterre; instruits & éclairés par elle, nous commençons à l'emporter, à lui tenir tête du moins pour les Sciences exactes, & elle vient d'un autre côté puiser dans nos entretiens & dans nos livres, le goût, l'agrément, la méthode qui manque à ses productions. Prenons garde qu'elle

qu'elle ne surpasse bientôt ses maîtres.

Nos gens de Lettres qui ont tant contribué à la manie & au progrès de l'*Anglicisme*, n'ont que de trop bonnes raisons de protéger & de respecter leur ouvrage ; ils se flatent que la considération qu'ils témoignent aux étrangers sera payée du même prix ; que ces étrangers de retour chez eux célébreront leurs admirateurs, & feront connoître à la France par leurs écrits des trésors qu'elle possédoit quelquefois *incognito* & sans ostentation. C'est là sans doute faire prendre le grand tour à la renommée ; mais le chemin le plus long est en ce cas le moins orageux, & pourvu que la renommée arrive enfin, on se résoud à prendre patience.

Quelquefois on se rend étranger soi-même à sa patrie : on met trois cens lieues entre soi & l'envie après avoir lutté en vain contr'elle. Mais on ne pense pas que cette distance qui affoiblit les traits de la satyre, refroidit encore bien plus l'amitié que la haine, & qu'à l'égard des liaisons qui ont commencé dans l'éloignement, elles ne sont que trop souvent détruites par la présence. Ainsi on ne fait par cette démar-

che qu'affoiblir le zele des partisans qu'on avoit chez soi & dans le pays où l'on se retire, pour aller chercher dans ce pays même de nouveaux ennemis. On a beau se flater que les étrangers sont une espece de postérité vivante dont le suffrage impartial en imposera à des compatriotes aveugles ou de mauvaise foi; on ne pense pas que plus on se rapproche des étrangers, plus ils perdent ce caractere de postérité, pour lequel la distance des lieux est du moins nécessaire, au défaut de la distance des tems. Devenus en quelque maniere compatriotes, ils en adoptent les passions, parce qu'ils en ont les intérêts; l'extrême supériorité ne peut entierement étouffer la voix de l'envie; & il faut attendre qu'on ne soit plus, pour recevoir sa récompense de cette postérité réelle, devant laquelle la jalousie s'éclipse, & tous les petits objets disparoissent. Le seul motif qui puisse autoriser un homme de Lettres à renoncer à son pays, ce sont les cris de la superstition élevés contre ses ouvrages, & les persécutions, tantôt sourdes, tantôt ouvertes, qu'elle lui suscite. Quoique redevable de ses talens à ses compatriotes, il

l'eſt encore plus à lui-même de ſon bonheur, & il doit alors dire comme Milon : *Si je n'ai pu jouir des bienfaits de ma patrie, j'éviterai du moins les maux qu'elle me veut faire, & j'irai chercher le repos dans un Etat libre & juſte.* C'eſt ainſi que ſe ſont conduits les Ariſtotes, les Deſcartes & leurs ſemblables.

Pour terminer ces réflexions, je ſouhaiterois que quelque Auteur célebre voulût nous décrire philoſophiquement le temple de la renommée littéraire. Je vais, en attendant un plus habile Architecte, préſenter à mes Lecteurs l'idée que je m'en ſuis formée.

On arrive à ce vaſte temple par une forêt immenſe, une eſpece de labyrinte ſemé de petits ſentiers tortueux & fort étroits, où deux voyageurs ne peuvent ſe rencontrer ſans que l'un des deux renverſe l'autre. Au milieu de la forêt & en face du temple eſt une grande & unique avenue infeſtée de brigands, & peu fréquentée d'ailleurs, ſinon par quelques hommes aſſez redoutables pour leur réſiſter, ou pour les tenir en reſpect pendant leur marche. La renommée, eſpece de ſpectre composé de bouches & d'oreilles ſans yeux, une fauſſe

balance dans une main, & une trompette discordante dans l'autre, fait entrer pêle-mêle dans le temple une partie des voyageurs; là tous les états sont confondus, tandis que le reste des aspirans empressé d'entrer & repoussé par la justice ou par la fortune, fait retentir les environs du temple de satyres contre ceux qui y sont renfermés. Le sanctuaire n'est peuplé que de morts qui n'y ont point été pendant leur vie, ou de vivans qu'on en chasse presque tous après leur mort. Quelques bons livres en entier se trouvent dans ce sanctuaire, & quelques feuillets détachés d'un plus grand nombre: mais on lit au-dehors du temple le simple titre d'une infinité d'autres, affiché à toutes les colomnes du portique, & présenté par des colporteurs à gage à tous les passans, à peu-près comme le font aux portes de nos spectacles les billets des farceurs & des empiriques que nous recevons sans les lire.

Voilà, ce me semble, les principes d'après lesquels on peut apprécier cette réputation que les Gens de Lettres croient acquerir dans la société des Grands. Il est encore une autre espece d'avantage qu'ils croient trouver dans

ce commerce ; c'eſt ce qu'ils appellent conſidération, & qu'il ne faut pas confondre avec la réputation ; celle-ci eſt principalement le fruit des talens ou du ſavoir-faire ; celle-là eſt attachée au rang, à la place, aux richeſſes, ou en général au beſoin qu'on a de ceux à qui on l'accorde. L'abſence ou l'éloignement loin d'affoiblir la réputation, lui eſt ſouvent utile ; l'autre au contraire toute extérieure ſemble attachée à la préſence. Eſſayons d'enviſager cette importante matiere ſous un point de vue philoſophique.

Tous les hommes, quoi qu'en diſe l'imbécillité, la flaterie ou l'orgueil, ſont égaux par le droit de la nature : le principe de cette égalité ſe trouve dans le beſoin qu'ils ont les uns des autres, & dans la néceſſité où ils ſont de vivre en ſociété ; mais l'égalité naturelle eſt en quelque maniere détruite par une inégalité de convention, qui en diſtinguant les rangs preſcrit à chacun un certain ordre de devoirs extérieurs ; je dis *extérieurs* ; car les devoirs intérieurs & réels ſont d'ailleurs parfaitement égaux pour tous, quoique d'une eſpece différente. En effet pour ne parler que des états extrêmes,

le Souverain doit la justice au dernier de ses sujets aussi rigoureusement que celui-ci lui doit l'obéissance.

Trois choses distinguent principalement les hommes, les talens de l'esprit, la naissance & la fortune. On ne doit point être étonné que je commence par les talens. C'est en effet dans eux que consiste la vraie différence des hommes. Cependant s'il étoit question de régler la supériorité sur ce qui contribue le plus au bonheur, sur ce qui nous rend plus indépendans des autres, & les autres plus dépendans de nous, sur ce qui donne en un mot le plus d'amis apparens, & le moins d'envieux déclarés, la fortune devroit avoir la premiere place. Pourquoi néanmoins dans l'ordre de l'estime publique les talens lui sont-ils préférés? C'est qu'ils ont le précieux avantage d'être une ressource certaine qu'on ne peut jamais enlever, & que les malheurs ne font que rendre plus sûre & plus prompte; c'est qu'une nation est principalement redevable aux talens de l'estime des étrangers, & du bonheur qu'elle a d'attirer chez elle une foule de voisins équitables & jaloux.

Mais si dans l'ordre de l'estime les talens marchent avant la naissance & la fortune, en revanche ils ne suivent l'une & l'autre que de fort loin dans l'ordre de la considération extérieure. Cet usage, tout bisarre & peut-être tout injuste qu'il est, est pourtant fondé sur quelques raisons; car il est impossible que tous les hommes admettent sans des motifs au moins plausibles un préjugé onéreux au plus grand nombre. Voici, ce me semble, quel en est le principe.

Les hommes ne pouvant être égaux, il est nécessaire pour que la différence entre les uns & les autres soit assurée & paisible, qu'elle soit appuyée sur des avantages qui ne puissent être ni disputés ni niés; or c'est ce qu'on trouve dans la naissance & dans la fortune. Pour apprécier l'une & l'autre il ne faut que savoir compter des titres & des contrats, & cela est bien plutôt fait que de mettre des talens à leur place. La disparité qui est entre eux, ne sera jamais unanimement reconnue, sur-tout par les parties intéressées. On est donc convenu que la naissance & la fortune seroient le principe le plus marqué d'inégalité

parmi les hommes, par la même raison que tout se décide dans les compagnies à la pluralité des voix, quoique souvent l'avis du plus grand nombre ne soit pas le meilleur.

Voilà pourquoi la considération & la renommée ne vont point nécessairement ensemble. Un homme de Lettres plein de probité & de talens, est sans comparaison plus estimé qu'un Ministre incapable de sa place, ou qu'un grand Seigneur deshonoré : cependant qu'ils se trouvent ensemble dans le même lieu, toutes les attentions seront pour le rang, & l'homme de Lettres oublié pourroit dire alors comme Philopœmen, *je paye l'intérêt de ma mauvaise mine.* En vain m'objectera-t-on les honneurs rendus à Corneille, qui avoit, dit-on, sa place au théatre, & qui étoit salué dès qu'il se montroit, par toute l'assemblée ; je réponds ou que ce fait est exagéré, ou qu'on faisoit acquitter à ce grand homme dans le particulier la préférence que la nation lui accordoit en public.

Il est si vrai que la considération tient beaucoup plus à l'état qu'aux talens, que de deux hommes de Lettres même, celui qui est le plus sot & le plus riche

eſt ordinairement celui à qui on marque le plus d'égards. Si les talens ſont juſtement choqués de ce partage, c'eſt à eux ſeuls qu'ils doivent s'en prendre ; qu'ils ceſſent de prodiguer leurs hommages à des gens qui croient les honorer d'un regard, & qui ſemblent les avertir par les démonſtrations de leur politeſſe même qu'elle eſt un acte de bienveillance plutôt que de juſtice ; qu'ils ceſſent de rechercher la ſociété des Grands malgré les dégoûts viſibles ou ſecrets qu'ils y rencontrent, d'ignorer les avantages que la ſupériorité du génie donne ſur les autres hommes, de ſe proſterner enfin aux genoux de ceux qui devroient être à leurs pieds. Un homme de mérite me paroît jouer en cette occaſion le rôle d'Achille à la Cour de Scyros ; heureux quand il peut trouver un Ulyſſe aſſez habile pour l'en tirer ; mais où ſont les Ulyſſes ?

Les gens de Lettres qui font leur cour aux Grands, forment différentes claſſes; les uns ſont eſclaves ſans le ſentir, & par conſéquent ſans reméde ; d'autres s'indignant du perſonnage déſagréable auquel on les force, ne laiſſent pas de le ſupporter conſtamment par l'avantage

qu'ils se flatent d'en retirer pour leur fortune ; c'est leur faire grace que de les plaindre : ils pourroient facilement se convaincre par eux-mêmes, que ce moyen de parvenir à la fortune est encore plus long qu'il n'est sûr, & considérer par combien de complaisances ou de bassesses ils achetent le plus petit service. Une troisieme classe peu nombreuse, renferme ceux qui après avoir formé le matin le projet sincere d'être libres, recommencent le soir à être esclaves, & qui tout à la fois audacieux & timides, nobles & intéressés, semblent rejetter d'une main ce qu'ils tâchent de saisir de l'autre. Le peu de consistance de leurs sentimens & de leurs démarches, en fait comme des especes d'amphibies mal décidés, qui ne cesseront jamais de l'être. Enfin dans la derniere classe, à mon avis la plus blâmable, sont ceux qui après avoir encensé les Grands en public, les déchirent en particulier, & font parade avec leurs égaux d'une Philosophie qui ne leur coûte guere. Cette classe est beaucoup plus étendue qu'on ne pourroit se l'imaginer. Elle ressemble à ces sectes de Philosophes anciens, qui après avoir été

en public au temple, donnoient en particulier des ridicules à Jupiter; avec cette différence que les Philosophes Grecs & Romains étoient forcés d'aller au temple, & que rien n'oblige les nôtres à offrir d'encens à personne. Je ne fais pas le même reproche à ceux qui ne vivroient avec les Grands que pour leur dire la vérité. C'est là sans doute le plus beau rôle qu'on puisse jouer auprès des hommes. Mais méritent-ils qu'on en coure les risques?

Lucien, qu'on peut appeller le Swift des Grecs, parce qu'il se moquoit de tout comme lui, même de ce qui n'en valoit pas la peine, nous a laissé un écrit assez énergique sur les gens de Lettres qui se dévouent au service des Grands. Le tableau qu'il en a fait seroit digne d'être placé à côté de celui d'Apelle sur la calomnie. (*c*) « Figurez-vous, » dit-il, la fortune sur un trône élevé, » environné de précipices, & autour » d'elle une infinité de gens qui s'em- » pressent d'y monter, tant ils sont » éblouis de son éclat. L'espérance ri- » chement parée se présente à eux pour

(*c*) *Voyez* l'article *Calomnie* dans le second volume de l'Encyclopédie.

» guide, ayant à ses côtés la tromperie
» & la servitude; derriere elle le tra-
» vail & la peine (j'y aurois ajoûté
l'ennui fils de l'opulence & de la gran-
deur) tourmentent ces malheureux, &
» enfin les abandonnent à la vieillesse
» & au repentir ». Je suis fâché que ce même Lucien, après avoir dit que la servitude chez les Grands prend le nom d'amitié, ait fini par accepter une place au service de l'Empereur, & ce qui est pis encore, par s'en justifier assez mal. Aussi se compare-t-il lui-même à un Charlatan enrhumé qui vendoit un remede infaillible contre la toux. Lucien avoit commencé par être Philosophe : la réputation de ses ouvrages le fit rechercher ; elle n'auroit dû servir qu'à rendre sa retraite plus sévere ; car la Philosophie est comme la dévotion, c'est reculer que de n'y pas faire des progrès : il se livra à l'empressement qu'on eut pour lui, devint homme du monde sans s'en appercevoir, & finit par être courtisan.

Ce dernier rôle est le plus bas que puisse jouer un homme de Lettres. En effet, qu'est-ce qu'un courtisan? c'est un homme que le malheur des Rois &

des peuples a placé entre les Rois & la vérité pour la cacher à leurs yeux. Le Tyran imbécille écoute & aime ces hommes vils & funestes, le Tyran habile s'en sert & les méprise; le Roi qui sait l'être, les chasse & les punit, & la vérité se montre alors. On a dit que pour le bonheur des états les Rois devroient être Philosophes; il suffiroit qu'ils fussent environnés de Sages; mais la Philosophie fuit la Cour; elle y seroit ou misantrope ou mal à son aise, & par conséquent déplacée. Aristote finit par être mécontent d'Alexandre; & Platon à la Cour de Denys se reprochoit d'avoir été essuyer dans sa vieillesse les caprices d'un jeune Tyran. En vain un autre Philosophe, flatteur de ce même Denys, cherchoit à s'excuser d'habiter la Cour, en disant que les Médecins devoient aller chez les malades. On auroit pû lui répondre que quand les maladies sont incurables & contagieuses, c'est s'exposer à les gagner que d'entreprendre de les guérir. S'il faut qu'il y ait à la Cour des Philosophes, c'est tout au plus comme il faut qu'il y ait dans la République des Lettres des Professeurs en Arabe, pour

y enseigner une langue que presque personne n'étudie, & qu'ils sont eux-mêmes en danger d'oublier, s'ils ne se la rappellent par un fréquent exercice.

Le Sage en rendant à la naissance & à la fortune même les devoirs que la société lui prescrit, est en quelque sorte avare de ces devoirs ; il les borne à l'extérieur ; parce qu'un Philosophe sait ménager & non pas encenser les préjugés de sa nation, & qu'il salue les idoles du peuple quand on l'y oblige, mais ne va pas les chercher de lui-même. Se trouve-t-il dans cette nécessité très-rare de faire sa cour que des motifs puissans & louables peuvent imposer quelquefois ? Enveloppé de ses talens & de sa vertu, il rit sans colere & sans dédain du personnage qu'il est alors obligé de faire. L'homme de qualité qui n'a que ses aïeux pour mérite n'est tout au plus aux yeux de la raison qu'un vieillard en enfance qui auroit fait autrefois de grandes choses ; ou plutôt c'est un homme à qui les autres sont convenus de parler une certaine langue, parce qu'une personne du même nom a eu quelques années auparavant ou du génie, ou du pouvoir, ou des ri-

cheſſes, ou de la célébrité, ou ſeulement du bonheur & de l'adreſſe.

Le Sage n'oublie point ſur-tout que s'il eſt un reſpect extérieur que les talens doivent aux titres, il en eſt un autre plus réel que les titres doivent aux talens. Mais combien de Gens de Lettres pour qui la ſociété des Grands eſt un écueil à cet égard ! Si elle ne va pas juſqu'à la familiarité & à cette égalité parfaite hors de laquelle tout commerce eſt ſans douceur & ſans ame, la diſtance humilie, parce qu'on a de fréquentes occaſions de la ſentir ; & ſi la familiarité s'y joint, c'eſt pis encore, c'eſt la fable du lion avec lequel il eſt dangereux de jouer. Un homme de Lettres forcé par des circonſtances ſingulieres à paſſer ſes jours auprès d'un Miniſtre, diſoit de lui avec beaucoup de vérité & de fineſſe ; *il veut ſe familiariſer avec moi, mais je le repouſſe avec le reſpect.*

Parmi les grands Seigneurs les plus affables, il en eſt peu qui ſe dépouillent avec les Gens de Lettres de leur grandeur vraie ou prétendue juſqu'au point de l'oublier tout-à-fait. C'eſt ce qu'on apperçoit ſur-tout dans les con-

versations où l'on n'est pas de leur avis. Il semble qu'à mesure que l'homme d'esprit s'éclipse, l'homme de qualité se montre, & paroisse exiger la déférence dont l'homme d'esprit avoit commencé par dispenser. Aussi le commerce intime des Grands avec les Gens de Lettres ne finit que trop souvent par quelque rupture éclatante ; rupture qui vient presque toûjours de l'oubli des égards réciproques auxquels on a manqué de part ou d'autre, peut-être même des deux côtés.

J'avouerai cependant, par égard pour la vérité, & non par aucun autre motif, qu'il est quelques grands Seigneurs qui méritent d'être exceptés : & si je ne craignois que leur nom & leur éloge ne devînt une satyre indirecte & injuste de ceux que j'omettrois sans les connoître, j'aurois le courage de les nommer ici. (*d*) Leur familia-

(*d*) Pour ne parler ici que des Etrangers, tous ceux qui ont connu en France M. le Marquis Lomellini, Envoyé extraordinaire de la République de Genes, sçavent que la vérité seule a dicté l'éloge que l'Auteur en a fait, en lui dédiant *ses Recherches sur la précession des Equinoxes.* » Les plus grands génies de l'Antiquité, dit-il à M. » Lomellini, mettoient le nom de leurs amis à la tête de » leurs Ouvrages, parce qu'un ami leur étoit plus cher » qu'un protecteur. Un sentiment si digne de vous, est » tout ce que je puis imiter d'eux. Ce n'est point à votre

rité n'a rien de suspect, parce qu'elle est le fruit de l'estime qu'ils ont pour

» naissance que je rends hommage, ce seroit mettre vos » Ancêtres à votre place, & oublier que j'écris à un Phi» losophe. L'accueil que vous faites aux Gens de Lettres » ne leur laisse point appercevoir la supériorité de votre » rang, parce que vous n'avez point à leur envier la supé» riorité des lumieres. Aussi, non content de rechercher » leur commerce, vous leur témoignez encore cette con» sidération réelle sur laquelle ils ne se méprennent pas » quand ils en sont dignes; & comme la vanité n'a point » de part à votre estime pour eux, la réputation ne vous » en impose point dans vos jugemens. Je vous présente » donc ces Recherches comme à un Géometre profond, » qui a sçu joindre aux agrémens de l'esprit les plus subli» mes connoissances, & dont je distingue le suffrage par» mi le petit nombre de ceux qui peuvent véritablement » me flater ».

S'il est permis de joindre à l'éloge des Etrangers celui des morts, qui ne sauroit blesser les vivans, l'Auteur oseroit encore rappeller ici, comme un témoignage des sentimens de son cœur, ce qu'il écrivoit en 1752 à un homme dont la mémoire doit être précieuse à tous les Gens de Lettres qui l'ont connu, à feu M. le Marquis d'Argenson, en lui dédiant (après sa retraite du ministere) *l'Essai d'une nouvelle théorie de la résistance des fluides.* » Les Savans » & les Ecrivains célébres qui vous approchent en si grand » nombre, applaudiront à l'hommage que je vous rends. » Le respect qu'ils vous témoignent est d'autant plus sin» cére, que l'attachement en est le principe, & d'autant » plus juste que vous ne pensez pas à l'exiger. Vous de» vez un sentiment si flateur & si vrai, à cette familiarité » sans orgueil avec laquelle vous accueillez les talens, & » qui seule peut rendre la société des Grands & des Gens » de Lettres, également digne des uns & des autres. Vo» tre commerce, utile & agréable par une infinité de con» noissances, qui vous assurent le suffrage de la partie la » plus éclairée de notre Nation, est encore pour tous ceux » qui vous environnent une leçon continuelle de modestie, » de candeur, d'amour du bien public, & de toutes les » vertus que notre siécle se contente d'estimer. Philosophe

les talens, & du plaisir réel qu'ils trouvent dans la société des Gens de Lettres. En effet cette société est réellement la plus utile & la plus noble que puisse desirer un homme qui pense. Si les connoissances adoucissent l'ame; elles l'élevent aussi; l'une de ces qualités est même la suite de l'autre, & il faut convenir (malgré les reproches fondés qu'on fait aux Gens de Lettres) que non-seulement ils sont supérieurs aux autres hommes par les lumieres, mais qu'ils sont aussi en général moins vicieux dans leurs sentimens & dans leurs procédés. Comme leurs desirs sont plus bornés, ils sont un peu plus délicats sur les moyens de les satisfaire; & un peu plus reconnoissans de ce qu'on fait pour eux; car moins la reconnoissance a de devoirs à remplir, plus elle est scrupuleuse à s'en acquitter. M. Fouquet fut abandonné dans sa disgrace de tous ceux qui lui devoient leur fortu-

» enfin dans vos sentimens & dans votre conduite, vous » joignez à cette qualité trop rare, & qui en renferme tant » d'autres, le mérite plus rare encore de l'avoir sans » ostentation. Puisse votre exemple apprendre à la plûpart » de nos Mecenes, trop multipliés aujourd'hui pour la gloi» re & le bien des Lettres, que le vrai moyen d'honorer » le mérite en le protégeant, est de s'honorer soi-même » par la maniere dont on le distingue. »

ne; deux hommes de Lettres ſeuls lui reſterent fideles, la Fontaine & Péliſſon; ſans doute le nombre auroit pû en être plus grand, & je ſuis fâché de ne pouvoir joindre à ces deux noms ceux de Moliere & du grand Corneille. Mais enfin les Gens de Lettres ſe diſtinguerent en cette occaſion, & les deſcendans de ce Miniſtre ne ſauroient trop s'en ſouvenir.

Concluons de tout ce que nous venons de dire, que les ſeuls grands Seigneurs dont un homme de Lettres doive deſirer le commerce, ſont ceux qu'il peut traiter & regarder en toute ſûreté comme ſes égaux & ſes amis, & qu'il doit ſans exception fuir tous les autres. Philoxene après avoir entendu des vers de Denys le Tyran, diſoit, *qu'on me remene aux carrieres*; combien de Gens de Lettres arrachés à leur obſcurité, & tombés tout-à-coup dans un cercle de courtiſans, devroient dire preſque en entrant: *qu'on me remene à ma ſolitude?* Je n'ai jamais compris pourquoi l'on admire la réponſe d'Ariſtipe à Diogene: *ſi tu ſavois vivre avec les hommes, tu ne vivrois pas de légumes.* Diogene ne lui reprochoit point de vivre avec les hom-

mes, mais de faire sa cour à un Tyran. Ce Diogene qui bravoit dans son indigence le Conquérant de l'Asie, & à qui il n'a manqué que de la décence pour être le modele des Sages, a été le Philosophe de l'antiquité le plus décrié, parce que sa véracité intrépide le rendoit le fleau des Philosophes même; il est en effet un de ceux qui ont montré le plus de connoissance des hommes, & de la vraie valeur des choses. Chaque siecle & le nôtre sur-tout auroient besoin d'un Diogene; mais la difficulté est de trouver des hommes qui ayent le courage de l'être, & des hommes qui ayent le courage de le souffrir.

Parmi les Grands qui paroissent faire cas des Gens de Lettres, ceux qui ont quelques prétentions au bel esprit, forment une espece singuliere; la vanité leur a donné ces prétentions, l'orgueil les empêche de les montrer indifféremment à tout le monde. Malgré cette lumiere générale dont se glorifie notre siecle philosophe, il est encore bien des gens, & bien plus qu'on ne croit, pour qui la qualité d'Auteur ou d'homme de Lettres n'est pas un titre assez noble. Il faut avouer que la na-

tion Françoiſe a bien de la peine à ſecouer le joug de la barbarie qu'elle a porté ſi long-tems. Cela ne doit point ſurprendre ; la naiſſance étant un avantage que le haſard donne, il eſt naturel non-ſeulement de vouloir en jouir, mais encore de lui ſubordonner tous ceux dont l'acquiſition eſt plus pénible. La pareſſe & l'amour-propre ſe trouvent également bien de ce partage.

Je ſais que la plûpart des Grands ſe récrieront contre un tel reproche ; mais qu'ils interrogent leur conſcience, qu'ils nous laiſſent même examiner leurs diſcours, & nous demeurerons convaincus que le nom d'homme de Lettres eſt regardé par eux comme un titre ſubalterne qui ne peut être le partage que d'un état inférieur ; comme ſi l'art d'inſtruire & d'éclairer les hommes n'étoit pas, après l'art ſi rare de bien gouverner, le plus noble appanage de la condition humaine. Un grand Prince, ſenſible, comme il le doit être, à toutes les eſpeces de gloire, recherchera toujours celle qui vient des talens de l'eſprit, quand il pourra l'acquerir ; parce qu'il ſait que ſi elle n'eſt pas la plus brillante, elle a du moins cet

avantage précieux, qu'on ne la partage avec personne.

Pour se convaincre de ce que j'avance sur l'opinion peu relevée qu'on se forme communément dans le monde de l'état des gens de Lettres, il suffira de faire attention à l'espece d'accueil qu'ils y reçoivent pour l'ordinaire. Il est à-peu-près de même genre que celui qu'on fait à certaines professions agréables, qui demandent sans doute des talens, mais qu'en les recherchant même nous affectons de rabaisser, comme nous honorons d'autres états, sans savoir pourquoi. L'ennui veut jouir du talent, & la vanité trouve moyen de le séparer de la personne. C'est ce qui fait que le rôle des Gens de Lettres est après celui des Gens d'Eglise le plus difficile à jouer dans le monde ; l'un de ces deux états marche continuellement entre l'hypocrisie & le scandale ; l'autre entre l'orgueil & la bassesse.

Faudra-t-il donc que les Gens de Lettres renoncent tout-à-fait à la société des Grands ? Indépendamment des exceptions que j'ai mises plus haut à cette regle, quelques considérations particulieres obligent encore de la modifier & de la restreindre.

Ceux des Gens de Lettres à qui le commerce du monde ne peut être d'aucune utilité pour les objets de leurs études, doivent se borner aux Sociétés (de quelque espece qu'elles puissent être) où ils trouvent dans les douceurs de la confiance & de l'amitié un délassement nécessaire. A quoi serviroient à un Philosophe nos conversations frivoles, sinon à lui retrécir l'esprit, & à le priver d'excellentes idées qu'il pourroit acquérir par la méditation & par la lecture ? Ce n'est point à l'hôtel de Rambouillet que Descartes a découvert l'application de l'Algebre à la Géométrie, ni à la Cour de Charles II. que Newton a trouvé la gravitation universelle ; & pour ce qui regarde la maniere d'écrire, Malebranche qui vivoit dans la retraite, & dont les délassemens n'étoient que des jeux d'enfant, n'en est pas moins par son style le modele des Philosophes.

Il n'en est pas de même de ceux qu'on appelle beaux esprits. Pour peindre les hommes dans un Ouvrage d'imagination, il faut les connoître ; faits comme ils sont, on ne doit pas se flatter de les deviner, tant pis du moins pour qui

les devine : le commerce du monde est donc absolument nécessaire à cette portion des Gens de Lettres. Mais il seroit à souhaiter du moins qu'ils fussent simples spectateurs dans cette société forcée, & spectateurs assez attentifs pour n'avoir pas besoin de retourner trop souvent à une comédie qui n'est pas toujours bonne à revoir ; qu'ils assistassent à la piéce comme le parterre qui juge les Acteurs, & que les Acteurs n'osent insulter : qu'en un mot ils y fussent à peu près dans le même esprit qu'Apollonius de Thyane alloit autrefois à Rome du tems de Néron, pour voir de près, disoit-il, quel animal c'étoit qu'un tyran.

Il est à desirer encore que ceux de nos Ecrivains qui entreprennent, soit dans une piece de théâtre, soit dans un autre ouvrage, la peinture de leur siecle, ne se bornent pas à en emprunter le jargon. Ils croiroient faire l'histoire des hommes, & ne feroient que celle de la Langue. C'est à ce langage entortillé, impropre & barbare, qu'on prétend reconnoître aujourd'hui les Auteurs qui fréquentent ce qu'on appelle la bonne compagnie, mais à qui cette fréquentation,

tation, quoi qu'on en diſe, eſt très-funeſte, & dont la manière d'écrire vaudroit beaucoup mieux, comme l'expérience le prouve, s'ils vivoient dans une ſociété moins brillante.

Il n'eſt donné qu'à un petit nombre d'hommes rares de ſe préſerver de cette contagion; mais il eſt très-ſingulier que les Gens de Lettres, faits pour étudier, pour connoître, & pour fixer la Langue, ſoient preſque tacitement convenus entr'eux de prendre ſur ce point la loi des Grands, à qui ils devroient la donner. Dans le tems que notre Langue n'étoit encore, grace aux Tribunaux d'eſprit, qu'un mêlange biſarre de bas & de précieux, les grands Ecrivains la devinoient pour ainſi dire, en proſcrivant de leurs ouvrages les tours & les mots qu'ils ſentoient devoir bientôt vieillir: c'eſt ce que Paſcal a fait dans ſes Provinciales, ouvrage qu'on croiroit de nos jours, quoique composé il y a cent ans. Aujourd'hui que notre Langue ſe dénature & ſe dégrade, les grands Ecrivains la devineront de même en proſcrivant de leurs écrits le ramage éphémere de nos Sociétés. Peut-être deviendra-t-il enfin ſi ridicule, que

nos Auteurs se trouveront plus ridicules encore de l'avoir adopté, & qu'ils en reviendront au vrai & au simple. Peut-être aussi cet heureux tems ne reviendra-t-il jamais. Il y a bien de l'apparence que ce sont des circonstances pareilles qui ont corrompu sans retour la Langue du siecle d'Auguste.

Un des principaux inconvéniens de la société des Grands & des Gens de Lettres, & pourtant un des principaux moyens par lesquels ceux-ci esperent parvenir à l'estime & à la considération, est cette fureur de protéger qui produit parmi nous ce qu'on appelle des Mécenes. Que le favori d'Auguste seroit surpris de voir son nom si souvent profané, & le ton rampant que les Gens de Lettres prennent avec ceux qui le portent? Horace écrivoit à Mécene, c'est-à-dire au plus grand Seigneur du plus grand Empire qui fût jamais, sur un ton d'égalité qui faisoit honneur à l'un & à l'autre; & dans notre Nation si éclairée, si polie & qui se prétend si peu esclave, un homme de Lettres qui parleroit à son *protecteur* comme Horace parloit au sien, seroit blâmé de ses confreres même. La for-

me trop ordinaire de nos Epîtres dédicatoires est une des choses qui ont le plus avili les Lettres. Presque toutes retentissent de l'honneur que les Grands font aux Lettres en les aimant, & nullement de l'honneur & du besoin qu'ils ont de les aimer. Il semble que la bassesse & la fausseté ayent été jugés les attributs nécessaires de ces sortes d'ouvrages; comme si des louanges données avec noblesse n'étoient pas plus flateuses pour celui qui les reçoit, & plus honorables pour celui qui les donne.

Faut-il s'étonner après cela que tant de talens médiocres, mais humbles, soient élevés aux dépens du génie? L'Orphée de notre Nation, qui en faisant changer si rapidement de face à la Musique Françoise, a préparé une révolution qu'il ne tient qu'à nous d'entrevoir, n'est-il pas, pour ne point chercher d'autres exemples, l'objet de la haine & de la persécution d'un grand nombre de Mécenes, sans avoir d'autre crime auprès d'eux, que d'être supérieur à leurs protégés? Il est vrai qu'à l'exception d'un petit nombre de grands Seigneurs, assez heureux pour sentir tout

le prix du talent de cet homme célebre ; & assez courageux pour le dire, les autres n'ont pas la satisfaction de voir le public ratifier leur avis, & finissent au contraire par souscrire d'assez mauvaise grace au jugement de la Nation ; jugement qu'ils auroient prévenu (sans savoir pourquoi) si l'illustre Artiste avoit daigné faire semblant de les consulter sur sa Musique. Ses succès & sa gloire sont un exemple bien sensible de ce que nous disions plus haut, que l'autorité des Gens de Lettres l'emporte à la longue : c'est à leur suffrage qu'il doit, après lui-même, la réputation dont il jouit malgré la cabale & l'envie. Ce n'est pas que j'approuve le fanatisme de quelques-uns de ses admirateurs ; l'estime du sage est plus tranquille ; mais c'est le propre des grands talens de faire des fanatiques, & il faut s'attendre à en rencontrer dans un siecle où c'est une espece d'héroïsme que de célébrer les génies supérieurs ; comme on doit s'attendre à faire naître des enthousiastes, des flagellans & des convulsionnaires dans les sectes qu'on persécute.

Il ne faut pas s'étonner que les petits talens, plus à la portée de l'esprit & de

l'ame du commun des hommes, ſoient ce qu'ils aiment par préférence. Corneille pour la conſolation des grands génies qui le ſuivront, a été conſtamment perſécuté par preſque tous les amateurs de ſon tems, dont Scuderi & Boiſrobert étoient les héros. Cela devoit être : ce n'eſt point dans une antichambre que l'on apprend à dire, à penſer, & à faire de grandes choſes ; & Corneïlle plus répandu auroit été plus loué, mais n'eût jamais fait Polieucte. Racine à qui peut-être il n'a manqué pour ſurpaſſer Corneille que d'avoir vêcu comme lui, n'a pas laiſſé d'avoir des adverſaires à combattre ; cet eſprit de courtiſan qu'il poſſédoit trop, & qui ſans Athalie, Phedre, & Britannicus, ſeroit une eſpece de tache à ſa gloire, ne l'a pas empêché d'eſſuyer bien des chagrins de la part de ceux dont Pradon étoit l'eſclave & l'idole.

Ce doit être néanmoins une conſolation pour les talens perſécutés, que de voir avec quelle ſatisfaction le public ſe plaît à caſſer les arrêts des prétendus gens de goût ; c'eſt preſque une chûte sûre pour un ouvrage que leur

estime ; ils croyent en annonçant les talens de leurs protégés, inspirer pour eux une prévention favorable ; la Nation au contraire pour qui toute occasion d'exercer sa liberté est précieuse, & qui s'apperçoit qu'on veut surprendre ou enlever de force son suffrage, se trouve dès-là moins disposée à l'accorder. Il en est de même des ouvrages annoncés qu'on attend depuis long-tems ; le public ne vit pas d'espérance ; plus elle a été longue, plus il veut que les effets y répondent, & malheur à qui le vient frustrer de son attente. Ce n'est point à toute cette ostentation si ridicule & si inutile que l'on doit la réussite d'un ouvrage. C'est à des amis éclairés & séveres qu'on en fait juges dans le secret, qui n'approuvent que quand ils ne sauroient faire autrement, & aux avis desquels on défere avec docilité.

Je n'ai jusqu'à présent parlé que des amateurs qui se bornent à appuyer les Gens de Lettres de leur puissant crédit & de leur foible suffrage ; j'entends ici par crédit, celui qui se réduit à procurer des admirateurs, & non celui qui a le courage de tenir tête à des adver-

faires puissans. L'expérience ne prouve que trop que les talens persécutés n'ont rien à attendre de ce côté-là, & que les ennemis chassent bientôt les protecteurs. Mais les Gens de Lettres s'imaginent peut-être qu'ils trouveront plus de ressources dans les lumieres de certains amateurs, qu'on peut diviser en deux classes.

La premiere renferme ceux qui se connoissent assez pour n'oser paroître au grand jour, mais qui ne se bornent pas, comme la plûpart de leurs confreres, à commander durant leur digestion, du sublime à un Poëte, ou des découvertes à un Savant ; ils ont de plus la prétention d'éclairer leurs courtisans, de leur fournir des plans d'ouvrages, & de les diriger dans l'exécution. Je suis surpris qu'aucun protégé n'ait le courage de leur dire ce que disoient à Colbert quelques Négocians qu'il instruisoit, *laissez-nous faire ;* ce Colbert, assez grand homme pour ne parler que de ce qu'il entendoit, & pour donner sur le commerce des avis utiles, l'étoit assez en même tems pour trouver bon que des gens plus éclairés que lui s'en tinssent à leurs propres lumieres.

Dans la seconde classe des Mécenes sont ceux qui aspirent eux-mêmes à la gloire d'être Auteurs. Il en est peu à qui cette entreprise ne réussisse, grace à l'adulation qui les encense : ne fussent-ils que les peres adoptifs d'un ouvrage médiocre publié sous leur nom, cent plumes s'empresseroient à le célébrer ; depuis les Héros jusqu'aux Thersites de la Littérature, tout leur crieroit qu'ils ont produit un chef-d'œuvre : n'eussent-ils fait qu'un almanach, on leur démontreroit qu'ils ont trouvé le systême du monde.

C'est principalement à certains Journalistes étrangers que ce reproche s'adresse ; (car je n'ose croire que parmi ceux de France, il y en ait aucun qui le mérite). D'une main ils élevent à la médiocrité puissante des statues d'argile, & de l'autre ils font de vains efforts pour mutiler les statues d'or des grands hommes sans protection & sans crédit. Dans leurs mémoires périodiques, qu'on peut appeller comme M. de Voltaire appelle l'histoire, d'immenses archives de mensonge & d'un peu de vérité, presque tout est loué, excepté ce qui mérite de l'être. Aussi le bien

qu'ils diſent des mauvais Livres les décrédite encore plus que le mal qu'ils voudroient faire aux bons. On pourroit comparer les Journaliſtes dont je parle, à ces mercénaires ſubalternes établis pour lever les droits aux portes des grandes villes, qui viſitent ſévérement le peuple, laiſſent paſſer avec reſpect les grands Seigneurs, permettent la contrebande à leurs amis, la font très-ſouvent eux-mêmes, & ſaiſiſſent en revanche pour contrebande ce qui n'en èſt pas. On ne doit point au reſte exiger des Critiques une injuſtice auſſi baſſe que la flaterie ; mais il eſt au moins permis de les exhorter à diſtinguer l'ouvrage & l'Auteur.

Ce qu'il y a de plus honteux pour les Grands & pour la Littérature, c'eſt que des Ecrivains qui deshonorent leur état par la ſatyre, trouvent des protecteurs encore plus mépriſables qu'eux. L'homme de Lettres digne de ce nom dédaigne également & de ſe plaindre des uns & de répondre aux autres ; mais quelque peu ſenſible qu'il doive être aux injures priſes en elles-mêmes, il ne doit pas fermer les yeux ſur l'appui qu'on leur prête, ne fût-ce que pour ſe for-

mer une idée juste de ceux qui daignent les favoriser. Dans les pays où la presse n'est pas libre, la licence d'insulter les Gens de Lettres par des satyres, n'est qu'une preuve du peu de considération réelle qu'on a pour eux, du plaisir même qu'on prend à les voir insultés. Et pourquoi est-il plus permis d'outrager un homme de Lettres qui honore sa Nation, que de rendre ridicule un homme en place qui avilit la sienne? Si on croit devoir laisser un libre cours aux libelles & aux satyres, en ce cas que toutes les conditions & tous les états en puissent être indifféremment l'objet. Disons mieux, qu'on punisse sévérement les satyres personnelles contre quelque Citoyen que ce puisse être, celles qui l'attaquent dans sa probité, dans ses moeurs, dans son état; mais qu'il soit libre d'apprécier devant le public l'esprit & les talens de ceux qui protégent, comme de ceux qui écrivent; ces hommes orgueilleux & vils, qui regardent les Gens de Lettres comme des especes d'animaux destinés à combattre dans l'arene pour le plaisir de la multitude, descendroient alors de l'amphithéâtre, & verroient leurs

juges y remonter. Je ne puis me dispenser de rapporter à cette occasion une anecdote bien propre à faire connoître le caractere & l'injustice des hommes dont je parle. Un d'entr'eux tournoit en ridicule la délicatesse excessive d'un Ecrivain célébre qui avoit témoigné un chagrin (trop grand sans doute) de quelques satyres publiées contre lui : l'Ecrivain célébre fit une chanson où l'homme en place étoit effleuré très-légerement. Si on eût cru l'offensé, les Loix n'avoient pas assez de supplice pour punir l'injure qu'on lui avoit faite.

Il est une derniere sorte d'amateurs qui méritent avec quelque raison d'être plus considérés que les autres, & qu'on peut regarder comme des protecteurs plus réels de la Littérature ; ce sont ceux qui cherchent à contribuer au progrès des Sciences & des Arts par leurs bienfaits. Je plains les Gens de Lettres à qui leur fortune rend nécessaire une ressource si triste & si dangereuse ; c'est à eux de mettre au moins dans leur conduite tant de dignité & de noblesse que ce soit au bienfaiteur même à leur avoir obligation. Je paye avec usure à votre

pere le bien qu'il m'a fait, disoit Xenocrate à un de ses disciples; car je suis cause qu'il est loué de tout le monde.

Feu M. l'Abbé de Saint-Pierre se privant autrefois en faveur de M. Varignon d'une portion considérable de sa fortune, lui disoit: *Je ne vous donne pas une pension, mais un contrat; parce que je ne veux pas que vous dépendiez de moi.* Espece d'héroïsme bien digne d'être proposé pour modele à tous les bienfaiteurs. Ce n'est qu'à ce prix qu'on mérite de l'être; mais combien peu voudroient d'un pareil titre à de pareilles conditions?

Quelle leçon que l'exemple de M. l'Abbé de Saint-Pierre pour certains bienfaiteurs souvent aussi avares que vains, qui se croient les peres de la Littérature pour quelques bienfaits très-légers, fort au-dessous de leur fortune, & qu'ils prennent même le soin de divulguer secrettement? Quand on oblige d'honnêtes gens, on doit laisser parler en eux la reconnoissance, elle sait s'imposer à elle-même des lois séveres. Mais les hommes sont si attentifs à saisir tout ce qui peut leur donner de la supériorité sur leurs semblables, qu'un bien-

fait accordé est regardé pour l'ordinaire comme une espece de titre, une prise de possession de celui qu'on oblige, un acte de souveraineté dont on abuse pour mettre quelque malheureux dans sa dépendance. On a beaucoup écrit & avec raison contre les ingrats, mais on a laissé les bienfaiteurs en repos, & c'est un chapitre qui manque à l'histoire des Tyrans (*e*).

(*e*) L'Auteur, en écrivant cette affligeante vérité, est bien éloigné de regarder la reconnoissance comme un fardeau; puisse-t-il avoir donné des marques durables de la sienne au seul homme en place auquel il ait été redevable, à M. le Comte d'Argenson, à qui il vient de dédier la nouvelle édition de son Traité de Dynamique! » L'accueil » favorable, dit-il, que les Savans ont déjà fait à ce fruit » de mes travaux, m'a inspiré le desir & la confiance de » vous l'offrir. Je souhaiterois l'avoir rendu digne de la » Postérité, pour faire parvenir jusqu'à Elle le seul témoi- » gnage que je puisse vous donner de mon attachement & » de ma reconnoissance. De toutes les vérités contenues » dans cet Ouvrage, la plus précieuse pour moi est l'ex- » pression d'un sentiment si noble & si juste. Moins j'ai » cherché les Bienfaiteurs, moins je dois oublier ceux qui » ont voulu être les miens; & les graces dont SA MA- » JESTÉ m'a honoré, toujours présentes à mon cœur, » me rappelleront sans cesse ce que je dois au Ministre » qui me les a obtenues. Puissent, MONSEIGNEUR, » les Sciences & les Lettres, fidelles à conserver le souve- » nir de ceux qui les ont aimées, célébrer d'une maniere » digne de la France & de vous, tant d'établissemens glo- » rieux à votre ministere, qui laisseront à vos Successeurs » l'honneur de les faire fleurir! Puissiez-vous goûter en » paix dans votre retraite la consolation que procure la vie » privée, de ne point voir de trop près les malheurs des

Aussi est-ce pour une ame bien née le plus grand obstacle à l'opulence, que de jouir de l'étroit nécessaire. L'indigence absolue mene bien plus sûrement aux places & aux richesses; parce qu'en forçant à l'esclavage, elle y accoûtume. La nécessité de se délivrer d'un état de misére profonde, rendant excusables presque tous les moyens d'en sortir, familiarise insensiblement avec ces moyens: il en coûte moins ensuite pour les faire servir à l'augmentation de sa fortune. On est fait aux dégoûts & aux rebuts, & on ne pense plus qu'à mettre à profit la malheureuse habitude qu'on a prise de les dévorer. Que l'orgueil & le despotisme des bienfaiteurs rendent les bienfaits redoutables, & quelquefois humilians! Quel mal ne font pas aux talens même les bienfaits bassement reçus? Ils communiquent à l'ame un avilissement qui dégrade insensiblement les idées, & dont les écrits se ressentent à la longue: car le style prend la teinture du caractère. Ayez de la hau-

» hommes! Tels sont les vœux d'un Citoyen qui s'intéressera toujours à votre bonheur, & qui se trouve pour la premiere fois à plaindre de la médiocrité de son état, par le desir qu'il auroit de donner plus d'éclat à son hommage. »

teur dans les sentimens, vôtre maniere d'écrire sera ferme & noble. Je ne nie pas qu'il puisse y avoir des exceptions à cette régle, comme il y en a à tout; mais ces exceptions seroient une espece de phénomene.

Les Romains disoient; *du pain & des spectacles*: qu'il seroit à desirer que tous les Gens de Lettres eussent le courage de dire; *du pain & la liberté*! Je parle de liberté non-seulement dans leurs personnes, mais aussi dans leurs écrits; je ne la confonds pas avec cette licence condamnable qui attaque ce qu'elle devroit respecter: le vrai courage est celui qui combat les ridicules & les vices, ménage les personnes, & obéit aux Loix. LIBERTÉ, VÉRITÉ, & PAUVRETÉ, (car quand on craint cette derniere, on est bien loin des deux autres) voilà trois mots que les Gens de Lettres devroient toujours avoir devant les yeux, comme les Souverains celui de POSTÉRITÉ.

Quand je dis que la pauvreté doit être un des mots de la devise des Gens de Lettres, je ne prétends pas qu'ils soient obligés d'être indigens, comme ils le sont d'être vrais & libres, & que la

pauvreté doive être un attribut essentiel de leur état ; je dis seulement qu'ils ne doivent pas la redouter. Il seroit même injuste de leur interdire les richesses. Et pourquoi un homme de Lettres n'auroit-il pas le même droit à l'opulence, que tant d'hommes inutiles ou nuisibles à la patrie, dont le luxe scandaleux insulte à la misere publique ! Mais si un homme de Lettres ambitionne la fortune, dit avec raison un de nos plus illustres Ecrivains, il doit la faire soi-même. Et il ne faut pas croire qu'il soit très-difficile d'y parvenir, même en n'employant que des moyens honnêtes. On sait l'histoire de ce Philosophe, à qui ses ennemis reprochoient de ne mépriser les richesses que faute de talent pour en acquerir; il se mit dans le commerce, s'y enrichit en un an, distribua son gain à ses amis, & se remit ensuite à philosopher.

S'il n'est pas difficile de faire fortune par des voies louables, il l'est encore moins d'y parvenir quand on se permet tout pour cet objet. Il ne faut pour cela que la résolution bien déterminée de réussir, de la patience & de l'audace. Peut-être est-ce le seul genre de succès

qui ne prouve aucune espece d'esprit; car l'esprit d'intrigue & de manege ne mérite pas ce nom ; c'est l'esprit de ceux qui n'en ont point d'autre, & de tous ceux qui voudront l'avoir. C'est en faisant un long & heureux usage de cet esprit si commun, que des hommes sans mérite & sans nom peuvent arriver à la plus grande fortune & aux plus brillans emplois. L'Angleterre seule a cet avantage, que les talens vraiment supérieurs dans les Lettres, y ont quelquefois servi de degré pour s'élever aux grandes places. Parmi nous ils sont plutôt un motif d'exclusion, & peut-être n'est-ce pas un malheur pour eux. Ils n'ont pas même pour l'ordinaire de plus grands ennemis que ceux qui ont fait fortune par les Lettres ou par l'apparence des Lettres. Elevés par la faveur, ces hommes médiocres sentent que les bons juges les voient toujours à leur véritable place ; & ils ne peuvent le leur pardonner.

Néanmoins cette régle n'est pas entierement générale. Parmi les différens Mécenes de notre siecle, il s'en trouve quelquefois qui s'étant enrichis par les Lettres, prennent sous leur protection

d'autres hommes de Lettres moins riches & plus éclairés qu'eux. Mais à voir la maniere dont ils les traitent, on seroit tenté de croire que le mot de République des Lettres est bien mal imaginé; rien n'est moins républicain que leur conduite & leur maniere d'agir envers leurs semblables. Ils paroissent persuadés qu'eux seuls méritent d'être riches; & dans le tems même où ils se plaignent de leur indigence au milieu d'un bien très-honnête, parlez-leur d'un homme de Lettres qui posséde à peine le nécessaire, ils ne manquent pas de le trouver fort à son aise. Tu as raison, leur eût répondu Diogene, mais je voudrois te voir seulement un jour à ma place.

Les Mécenes dont je parle ont pour maxime qu'un homme de Lettres doit être pauvre. La raison qu'ils en donnent est que la nécessité aiguise le génie, & que l'opulence l'engourdit & en affoiblit l'exercice; mais leur véritable motif est d'avoir par ce moyen une cour plus nombreuse & plus de bouches pour les flatter.

J'avoue qu'ils en sont quelquefois punis. Il n'est pas absolument sans exem-

ple de voir ces despotes de la Littérature, célébrés par les Etrangers & par les François, survivre pour la frayeur de leurs semblables, à leur réputation Littéraire, lorsqu'ils cessent par le changement des circonstances, de pouvoir faire ni bien ni mal.

C'est d'après ce même principe de la dépendance prétendue où doivent être les Gens de Lettres, qu'on a vu s'établir dans quelques célebres Académies l'esprit de despotisme qui y regne, & qui, j'ose le dire, auroit été funeste aux progrès des Sciences, sans les talens supérieurs de plusieurs membres de ces Compagnies; car dans un État despotique les vertus de citoyen sont des vertus de dupe: mais il faut savoir être dupe quelquefois, & il se trouve toujours des gens assez bien nés pour l'être. Le Cardinal de Richelieu avoit donné à l'Académie Françoise une forme très-simple & très-noble, mais aussi c'étoit le Cardinal de Richelieu. Il sentit, malgré le systême de despotisme dont il étoit rempli, & qu'il étendoit si loin, que la forme Démocratique convenoit mieux qu'aucune autre à un Etat tel que la république des Lettres qui ne vit que de

sa liberté ; cet homme rare qui connoissoit le prix des talens, voulut que dans l'Académie Françoise l'esprit marchât sur la même ligne à côté du rang & de la noblesse, & que tous les titres y cédassent à celui d'homme de Lettres. Il voulut que cette Académie fût presque entierement composée des bons Ecrivains de la Nation, pour la décorer aux yeux des Sages; d'un petit nombre de grands Seigneurs, pour la décorer aux yeux du peuple; que ces derniers vinssent remplir seulement les places que les grands Ecrivains laisseroient vuides; qu'ainsi dans l'Académie Françoise les préjugés servissent à honorer le talent, & non le talent à flater les préjugés, & qu'on eût sur-tout l'attention d'en exclure ceux qui prétendant être à la fois grands Auteurs & grands Seigneurs, ne seroient ni l'un ni l'autre. Il n'imaginoit pas qu'un jour certaines gens dussent être choqués de se voir dans l'Académie Françoise entre Despreaux & Racine; place dont Mécene se seroit fait honneur & qu'il n'eût occupée qu'avec modestie. En un mot le Cardinal de Richelieu vit sans peine qu'il étoit trop dangereux d'établir dans les Compagnies

Littéraires un esprit d'inégalité capable d'y entretenir le trouble, de rebuter les grands talens, de remplir à la longue ces Sociétés illustres de gens médiocres à qui le titre d'Académicien est nécessaire, & de rendre les récompenses Littéraires trop dépendantes du caprice & de l'envie.

Ces récompenses au reste ne sont pas si nécessaires qu'on le croit aux progrès des Lettres, même dans notre nation. Corneille, la Fontaine & beaucoup d'autres ont été sans elles; & sans elles apparemment Racine auroit fait ses Tragédies, & Despréaux son Art Poëtique; sans elles notre siecle a produit la Henriade, l'Esprit des Lois, Hippolite & Aricie, & plusieurs beaux Ouvrages des mêmes Auteurs & de quelques autres. Les grands talens n'ont besoin pour se développer d'aucun autre principe que de l'impulsion de la Nature. C'est elle & non la fortune qui force un grand homme à l'être. C'est elle qui au milieu des guerres civiles a peuplé la Flandre de Peintres habiles & pauvres. C'est elle qui a donné à l'Italie tant d'Artistes célebres dont un petit nombre a vécu dans l'opulence. En fait

de talens & de génie, la nature se plaît, pour ainsi dire, à ouvrir de tems en tems des mines qu'elle referme ensuite absolument & pour plusieurs siecles. Elle se joue également de l'injustice de la fortune & de celle des hommes; elle produit des génies rares au milieu d'un peuple barbare, comme elle fait naître des plantes précieuses chez des peuples sauvages qui en ignorent la vertu.

On se tromperoit néanmoins, si on avançoit sans restriction que les récompenses mal distribuées découragent toujours les génies supérieurs: elles sont bonnes quelquefois à faire produire de grandes choses à ceux qui ne les obtiennent pas; ils travaillent non dans l'espoir d'y parvenir, mais dans la vue de les mériter. Telle est l'utilité principale de ces récompenses, sur-tout lorsqu'elles sont répandues pêle-mêle & à pleines mains. Ne desirons donc point qu'on en tarisse la source. Le découragement que cette conduite introduiroit (du moins pour un tems) parmi les Gens de Lettres, seroit à mon avis un plus grand mal que les hommages & l'espece d'idolâtrie à laquelle l'intérêt les oblige; & je ne veux point ressem-

bler à cet Empereur insensé qui fit brûler la Bibliotheque de Constantinople, parce que les Gens de Lettres de son Empire avoient de la dévotion aux Images. Je crois seulement que les récompenses devroient être moins fréquentes; ce seroit le moyen qu'elles fussent distribuées plus à propos; l'œconomie est plus éclairée que la profusion. Par-là les hommes seront remis plus à leur place, les graces devenues moins faciles à obtenir ne seront plus disputées que par ceux qui pourront les mériter; & les Ecrivains, les Philosophes, les Artistes célebres, trouveront d'ailleurs dans l'estime de leur nation un prix assez flateur pour attendre patiemment d'autres récompenses, ou pour faire rougir ceux qui les en priveroient.

Mais ce que les Grands ne doivent point oublier quand ils veulent faire du bien aux Lettres, c'est que la considération personnelle est la récompense la plus réelle des talens, celle qui met le prix à toutes les autres ou même qui en tient lieu. C'est à elle que la Gréce a dû les grands hommes qu'elle a produits en tout genre; c'est la faveur la

plus précieuse que les Lettres reçoivent aujourd'hui d'un Monarque qui occupe le thrône avec les lumieres & les vertus de Julien sans en avoir la superstition. L'indifférence de Charles-Quint pour les Lettres, transmise à ses descendans, semble être une des principales causes qui ont retardé les progrès de l'esprit dans les pays de sa dépendance. La Prusse par une raison contraire sera redevable à FRÉDÉRIC des progrès qu'elle va faire dans les Sciences & dans les Arts. Supérieur aux préjugés, le seul mérite chez ce Monarque distingue les hommes. La lumiere & la vérité, si necessaires & si cachées à la plûpart des Princes, mais qu'il aime & qu'il connoît parce qu'il en est digne, sont le fruit de la liberté noble & sage qu'il accorde aux Lettres. Les talens, le malheur & la Philosophie donnent des droits à ses bontés. Son goût pour les Sciences & pour les beaux Arts, est d'autant plus éclairé, d'autant plus vrai, & d'autant plus louable, qu'il ne prend rien sur des soins plus importans, & qu'il sait être Roi avant toute autre chose. Aussi les éloges qu'il reçoit ne se bornent pas au suffrage de ses

sujets;

ſujets; ratifiés par toute l'Europe, dont la voix unanime eſt la pierre de touche du mérite des Souverains, ils le ſeront par le jugement des ſiecles futurs, qu'on peut lui annoncer d'avance parce qu'il n'a point à le redouter. Puiſſe-t-il recevoir cet hommage foible, mais déſintéreſſé, d'un homme de Lettres dont la plume n'a point encore été avilie par la flatterie; qui n'eſpéroit pas, quand il a écrit cet éloge, avoir un jour l'honneur de l'approcher pour le remercier de ſes bienfaits; que l'amitié retient dans ſa patrie, parce qu'elle lui tient lieu de fortune, & qui jamais n'a deſiré de lui que ſon eſtime.

Que ne puis-je pour l'honneur de notre nation en dire autant de tous nos Mécenes! Mais la vérité & la juſtice s'oppoſent à la bonne volonté que j'ai pour eux. Je puis proteſter au moins de n'avoir voulu appliquer à aucun en particulier les réflexions critiques qu'on pourra trouver dans cet écrit; ſi contre mon intention, quelqu'un croyoit s'y reconnoître, je n'aurois d'autre réponſe à lui faire que celle de Protogene à Démétrius; *je ne puis croire que vous faſſiez la guerre aux Arts*; car une pro-

tection mal entendue, est une véritable guerre qu'on fait aux talens. Heureux au moins les Gens de Lettres, s'ils reconnoissoient enfin, que le moyen le plus sûr de se faire respecter, est de vivre unis (s'il leur est possible) & presque renfermés entr'eux; que par cette union ils parviendront sans peine à donner la loi au reste de la nation sur les matieres de goût & de Philosophie; que la véritable estime est celle qui est distribuée par des hommes dignes d'être estimés eux-mêmes; que la charlatanerie enfin est une farce qui dégrade le spectateur & l'acteur; & que la soif de la réputation & des richesses est une des causes qui contribueront le plus parmi nous à la décadence des Lettres.

Tels sont les réflexions & les voeux d'un écrivain sans manege, sans intrigue, sans appui, & par conséquent sans espérance, mais aussi sans soins & sans desirs. J'ai tâché de m'expliquer librement, quoique sans humeur, sur les différens objets qui font la matiere de cet essai; je suis & je dois être d'autant moins suspect à cet égard, qu'engagé par goût & par principes dans une carriere peu brillante, mais tranquille, où

le nombre des juges, des ennemis & des prôneurs est fort petit, je me rends assez de justice pour n'aspirer ni aux places, ni aux récompenses Littéraires; que je n'ai l'honneur d'être ni le protégé ni le concurrent de personne, que j'ai assez vu la plupart des Mécenes & des grands pour n'avoir point à m'en louer, & assez peu pour n'avoir point à m'en plaindre.

Le sort de cet écrit, lorsqu'il parut pour la premiere fois, a été absolument contraire à celui que j'aurois dû en attendre. Quelques grands Seigneurs l'ont honoré de leurs éloges, quelques gens de Lettres l'ont déchiré. Les premiers n'y ont vu qu'une fierté estimable, les autres qu'une vanité révoltante; c'est au public à juger si les premiers m'ont rendu plus de justice que les seconds. Mon zele seroit suffisamment payé, si ceux qui l'ont blâmé le plus pratiquoient les maximes qu'il m'a dictées; les Lettres, ce me semble, en seroient plus respectées & plus dignes de l'être. Je sai que les faux intérêts des hommes s'opposeront toûjours à leur intérêt véritable; en ce cas je ne serai pas le premier Missionnaire qui avec des talens médiocres,

de très-bonnes intentions, des raisons encore meilleures & une conduite conforme à sa doctrine, aura eu le malheur de ne convertir personne. Puisse cette même doctrine être prêchée plus efficacement par quelqu'un de nos beaux Esprits les plus célebres & les plus répandus! Echappé à cette mer orageuse, que je n'ai fait qu'entrevoir, puisse-t-il dire aux Gens de Lettres avec autant de fruit que de vérité!

Parcite oves nimiùm procedere; non benè ripæ
Creditur: ipse aries etiam nunc vellera siccat.

Fin du premier Volume.

TABLE.

Discours préliminaire de l'Encyclopédie, page 1
Explication détaillée du systême des connoissances humaines, 214
Observations sur la division des sciences du Chancelier Bacon, 239
Préface du troisieme volume de l'Encyclopédie, 251
Essai sur la société des Gens de Lettres & des Grands, sur la réputation, sur les Mécenes, & sur les récompenses Littéraires, 325

1944